

Lisez notre feuilleton: LES FILLES DE BRONZE

Le Samedi^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

46e année, No 8

Montréal, 21 juillet 1934



LECTURE INTÉRESSANTE

C'est la première impression —

Si l'appétitif est bon, le dîner le sera.

Le rôti est peut-être trop cuit ou la volaille trop dure, mais l'appétit, stimulé par un cocktail au jus de tomates *délicatement pressé* de Libby, fait oublier la dureté de la volaille et du rôti.

ABSOLUMENT SANS AIGREUR

Voici le nouveau procédé, exclusif à Libby. La pelure de la tomate, comme celle de l'orange, est acide; de même pour les graines et le coeur. Grâce au procédé exclusif de Libby, on extrait tout le jus riche de la tomate, et *on enlève* le coeur, les graines et la pelure *sans les écraser*. Ils ne donnent donc aucune aigreur à cet appétitif doux et rafraîchissant — que des tests scientifiques ont démontré riche en vitamine C et possédant aussi les vitamines A, B et C.

ENTIEREMENT CANADIEN

Le Jus de Tomates *délicatement pressé* de Libby est *canadien*. Les tomates proviennent de plants canadiens de la meilleure variété. Les employés de la cuisine de Libby à Chatham, sont des Canadiens.

ACHETEZ A L'ESSAI

Nous sommes fiers de ce produit *entièrement canadien*. Achetez-le à l'essai et si vous n'êtes pas satisfait, retournez-nous l'étiquette à Chatham, avec vos nom et adresse. Nous vous rembourserons.



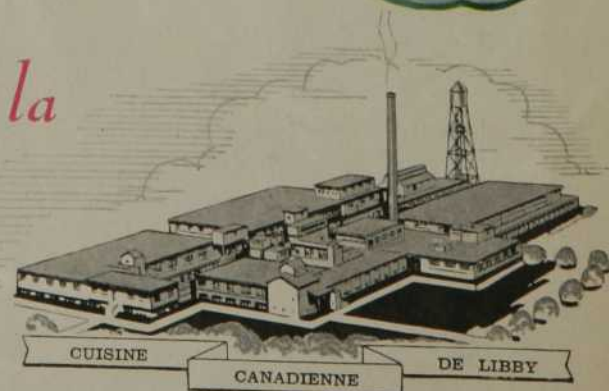
JUS DE TOMATES

délicatement pressé

LIBBY'S



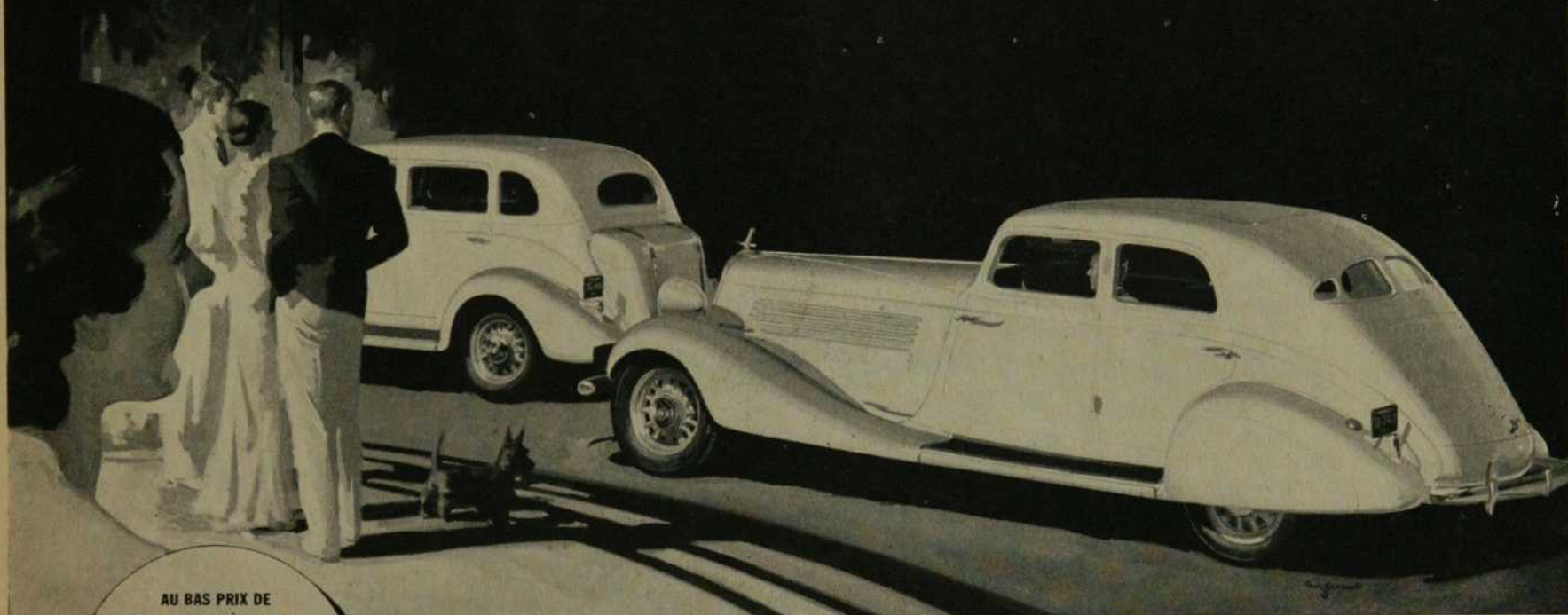
de la



Introduisant

UNE SÉRIE SUPERBE DE

STUDEBAKERS "1 AN EN AVANCE"



AU BAS PRIX DE
\$1039 ET PLUS

TAXE ET EQUIPEMENT
COMPLET INCLUS
AJOUTEZ LE FRET DE
WALKERVILLE

**FREINS
MÉCANIQUES
BENDIX**

**SUR TOUS LES
MODÈLES**

Style-Avion Avancé

Résistance Perfectionnée

Nouveaux Prix Sensationnels

ENCORE une fois Studebaker, créateur de la résistance autodrome et du style avion, prend le premier rang avec ce qu'il y a de plus nouveau . . . présente des voitures nouvelles qui sont un an en avant de leur temps au point de vue style, performance et perfectionnements.

*Un an en avance sous
tout rapport*

Dans ces nouvelles voitures, Studebaker vous offre la plus haute garantie de sûreté—tous les modèles sont munis de Freins Mécaniques Bendix à Succion Contrôlée—et même le nouveau Dictator est livré à Walkerville au bas prix de \$1039.

Ces nouveaux Studebakers vous donnent aujourd'hui le style avion qui sera en vogue l'an prochain.

Leurs carrosseries en acier renforcé par de l'acier sont

superlativement aérodynamiques—d'un fini splendide et avec un captonnage somptueux. La fameuse Suspension Quadruple de Studebaker produit le mouvement d'un berceau—même confort dans le siège arrière que celui avant.

Voyez ces Studebakers "1 an en avance." Faites—en l'essai et voyez comment leur puissance, leur accélération et leur performance surpassent tout ce que vous avez connu. Et les prix en sont meilleur marché que l'an dernier, malgré la tendance des autres marques à augmenter leur prix.

PRIX LIVRÉS

Dictator—au bas prix de . \$1039
Commander—au bas prix de 1481
President—au bas prix de . 1927

Ces prix comprennent les taxes et l'équipement complet. Ajoutez le fret de Walkerville seulement.

Les Studebakers sont fabriqués au Canada par des Artisans Canadiens comme ils l'ont été depuis 23 ans

DE L' AUTODROME
VIENT LEUR RESISTANCE!



DE L' AVION
VIENT LEUR ELÉGANCE!

Editorial

46e année, No 8

Le Samedi

Montréal, 21 juillet 1934

LE SAUT

SAUTER n'est pas ce qu'un vain peuple pense: c'est tout un art en même temps qu'une nécessité dans la vie. On saute par plaisir et par besoin, par genre et par habitude, par insouciance et par préméditation, quelquefois on retombe sur ses pattes et d'autres fois sur celles des autres; il arrive même qu'on retombe sur le nez, ce qui permet d'ajouter un paragraphe de plus au chapitre de l'expérience dans le roman de la vie.

Tout saute continuellement ici-bas: les puces, les chevaux de course, les poissons, les obus et les gouvernements. Les enfants sautent à la corde et mon excellent ami Jean Chauvin sait, par une douloureuse expérience, que le champagne saute quelquefois bêtement au visage.

Dès les origines de l'humanité, et sitôt qu'il y eut deux peuples sur la terre, l'un des deux sauta sur l'autre; ce fut à charge de revanche, et ce jeu, dans lequel il y avait toujours de la casse, exerça sur l'esprit des gens cette extraordinaire influence qui s'attache au péril et au hasard.

Le profit direct était toujours à peu près nul et jamais durable pour le peuple joueur que la chance favorisait, mais les conséquences de cette habitude idiote devaient tellement se faire sentir par la suite des siècles qu'il en résultait ce *modus vivendi* qui, dans notre moderne civilisation, s'appelle le droit des gens.

De même que le papillon provient de la chenille, le *Droit*, initialé d'un "D" très majuscule, n'est pas autre chose que la manière délicatement transformée de sauter sur la liberté des autres jusqu'à, parfois, l'écrabouillement total.

Notre admirable société humaine pose en principe cette sentence qu'elle voudrait établir en axiome: "Le Droit prime la Force", et là-dessus on a brodé des phrases magnifiques comme celles-ci: "Le Droit finit toujours par triompher", ou bien: "Le Droit, c'est la justice immanente, c'est la supériorité de l'intelligence sur la matière", et autres bonnes blagues qui relèvent la fadeur des discours sociaux comme la moutarde celle d'un repas vulgaire.

Le Droit prime la Force... Cela pourrait être vrai si, premièrement, le Droit n'avait pas l'obligation stricte de s'appuyer sur la Force pour s'imposer, et, deuxièmement, s'il n'était pas lui-même une force constituée par la mise en commun d'un nombre suffisant de pouvoirs individuels. Si le Droit n'est pas soutenu par cette charpente-là, ce n'est qu'une théorie, un rêve ou, pratiquement, un chiffon de papier, comme disait un monsieur qui se croyait assis sur un trône alors que c'était une simple chaise percée.

Quand le Droit ne possède pas une bonne matraque pour battre la mesure sur le dos des gens, sa chanson non seulement n'est pas écoutée mais on lui rit au nez en lui disant d'aller brailler ailleurs. Les inoffensifs théoriciens de Genève en savent quelque chose.

Le Droit sans gendarmes c'est un coup de canon à poudre sur la forteresse des appétits humains.

Le jeu primitif de sauter à l'improviste sur son semblable pour lui enlever un avantage ou simplement une illusion s'est immédiatement doublé d'une grande satisfaction d'amour-propre pour le vainqueur; il en est résulté que, le

jeu se perfectionnant et gagnant en violence avec les siècles, la satisfaction d'amour-propre s'est augmentée dans les mêmes proportions et on lui a donné un nom à la hauteur de sa nouvelle situation. On l'a appelée la Gloire.

C'est pourquoi, aujourd'hui, dans les guerres, le vainqueur est toujours glorieux, même s'il a tort, et le vaincu ne retire que la satisfaction de payer les pots cassés. Il va sans dire que les rôles seront diamétralement changés une autre fois si la chance tourne différemment. En conséquence



le droit, dans ces occasions, doit toujours avoir la précaution de se munir d'assez de canons pour bien faire entendre sa voix.

La raison du plus fort est toujours la meilleure, ainsi que l'a dit le Bonhomme, et la chose est si bien comprise, admise et pratiquée malgré toutes les subtilités — j'allais dire hypocrisies — de langage qu'on lui a donné droit de cité avec tous les honneurs dûs à son rang dans la partie planétaire qui se croit plus civilisée que

l'autre. On en a fait une chose administrative et on a collé dessus une étiquette portant ce mot: "Majorité".

Supposons par exemple une élection avec, en présence, deux candidats de nature tout à fait contraire. L'un est honnête, vertueux, désintéressé, intelligent, généreux de sentiments et tout dévoué à son prochain (non, ce n'est pas un conte de fées, mais une simple supposition); l'autre est voleur, menteur, parjure, pillard et paillard (mais non encore, je ne fais allusion à personne) mais ce dernier qui a su s'emparer des poches par dessus bord peut se permettre de les vider un peu au service de son ambition.

La situation est très nette, nous sommes en présence du Droit représenté par le premier candidat et de la force animale possédée par le deuxième; laquelle des deux choses va primer l'autre? Il y a bien des chances pour que la riche crapule puisse acheter assez de conscience pour se faire élire, et nous assisterons alors à une singulière transformation: ce qui était antérieurement la Force sera devenu le Droit, les électeurs lui ayant donné raison par voie de majorité. Le moins qu'on puisse dire d'eux c'est qu'ils ont commis une erreur; ils n'étaient donc pas dans le Droit, au sens élevé du mot, mais ils ont cependant pu agir comme s'ils l'étaient et en auront laissé la trace élue.

Politiquement l'opération sera légale; étant légale elle forcera le Droit à s'asseoir avec elle, et s'il arrive qu'un pays élise une quantité suffisante de chenapans de ce genre, ceux-ci auront au Parlement une force appelée majorité qui mettra le droit de leur côté, même celui d'écorcher tout vifs ceux qui ne seront pas de leur avis.

Quand des révolutionnaires saccagent le potager ancestral, brûlent par-ci, pendent par-là, démolisent partout et se conduisent enfin comme du bétail enragé, les braves gens, s'il en reste, sont unanimes à les traiter de bandits. Si la révolution a du succès, si elle arrive à ses fins, tout le monde, grands et petits, gras et maigres, célibataires et martyrs du foyer, tout cela chantera l'hymne de la délivrance (la délivrance de quoi?), l'avènement des temps nouveaux, la chute des tyrans et la venue définitive du Droit. C'est vraiment trop bête pour être encore comique!

Le Droit n'étant qu'une conséquence de la majorité et celle-ci n'étant que la force issue du nombre, un problème se pose maintenant: ou bien il n'y a qu'un seul droit qui est la force, ou bien il y en a deux, un faux et un vrai. Ce doit être cette dernière supposition qui est exacte car, après un conflit, deux peuples trouvent toujours des arguments valables pour prouver que chacun d'eux avait raison, c'est-à-dire avait le Droit de son côté.

Là encore il nous faut en revenir à la vieille habitude du saut, car c'est en sautant des passages douteux et des témoignages équivoques qu'on bâtit l'histoire à sa convenance.

Aussi, dans un avenir très lointain, quand l'humanité sera bien sage, ceux qui étudieront notre époque avec les précédentes n'y verront pas très clair malgré toute leur science; plus d'un y renoncera peut-être en disant: "Dans ces temps-là, mais il n'y avait que des sauts..."

FERNAND DE VERNEUIL

Les Publications Poirier, Bessette Cie, Ltée

Directeur de la rédaction: JEAN CHAUVIN

975, RUE DE BULLION, MONTREAL, CAN.

Tél.: LANCASTER 5819-6002

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT

Canada	Etats-Unis et Europe
Un an - - - - - \$3.50	Un an - - - - - \$5.00
Six mois - - - - - 2.00	Six mois - - - - - 2.50
Trois mois - - - - - 1.00	Trois mois - - - - - 1.25

Heures de bureau: 9 h. a. m. à 5 h. 30 p. m.
Le samedi, 9 h. a. m. à 12 h. 30.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant leur expiration.

L'Actualité à Travers le Canada

EDIFICES...

On commence à se rendre compte un peu partout de la banalité ou de la cocasserie de trop de nos édifices publics, religieux et civils. Ce n'est pas trop tôt.

Faut-il s'en prendre aux architectes? aux bâtisseurs d'église? au grand public? Chacun a sa responsabilité. Et ce n'est pas le lieu de faire des procès historiques, bien que certains cas seraient intéressants à exposer.

Faut-il regretter que le feu ait parfois mal choisi ses victimes? Il semble bien que certaines horreurs doivent s'étaler éternellement à nos yeux. Résignons-nous!

Ce qu'il faut regretter nettement, c'est qu'il n'y ait jamais eu de commission de contrôle artistique. On dira peut-être que les compétences auraient manqué. Nous n'en croyons rien. De tout temps il y eut au pays, en petit nombre, certes, des hommes capables de porter des jugements éclairés. Qui s'est occupé de faire appel à leurs lumières?

Ceux qui étaient maîtres des situations ont mieux aimé faire à leur tête. On voit ce que cela nous a donné. Des imitations de Saint-Pierre-de-Rome à échelle réduite, de beaux plans bouleversés par le caprice et l'ignorance, de l'or à profusion, des macarons et des astragales bousillés à tort et à travers, et enfin... de la tôle, beaucoup de tôle, même pour encadrer portes et fenêtres, même pour simuler des contreforts imposants! Et la série interminable, interminée, des pastiches de tous les ordres connus, romain, gothique, byzantin, purs ou pas purs! Avec ce résultat de nous donner du baroque parfait (excepté, naturellement, le vrai baroque d'Espagne ou de Portugal).

Et notre architecture civile? Nos Parlements, nos Hôtel-de-ville, nos Palais de justice? Combien de ces édifices ont quelque allure, quelque originalité véritable? Vous aurez assez de vos doigts pour les compter, même si vous faites bonne mesure, même si vous admirez le donjon du Château-Frontenac, et la pyramide de la Sun Life.

Mais que les constructeurs se rassurent. Ce n'est pas encore cette année qu'on se mettra à ostraciser leur byzantin ou leur gothique...

(Le St-Laurent, Rivière-du-Loup)

■ ■ ■

ETRE OU NE PAS ETRE

La guerre menace sans cesse, entre la France et l'Allemagne. Nous qui lisons les journaux fran-

çais, et ne savons pas l'allemand, sommes portés à mettre tous les torts du côté de l'Allemagne. C'est fatal. D'autre part, un peu n'est surtout puissant qu'à la condition d'être. *Etre ou ne pas être*, disait déjà Shakespeare. La formule n'a pas changé. Dans un de ses articles si vivants de la *Croix*, de Paris, le prêtre-journaliste Pierre l'Ermite notait l'autre jour la faveur croissante de la dénatalité en France. Les Français ne se marient guère, ou n'ont que peu d'enfants s'ils se marient. De 1.043.000 qu'il était en 1868, le chiffre des naissances est tombé à 700.000 en 1932. Ainsi le veulent la mode et l'égoïsme. Et les neuf premiers mois de 1933 accusent 33.000 naissances de "moins" que durant la même période de 1932. A ce rythme-là, conclut Pierre l'Ermite, c'est la mort sans phrase. Dans le même temps, le chiffre des naissances augmente en Allemagne, la

un égal nombre à peu près étudiera le génie agricole. Les autres se consacreront au journalisme, au génie forestier et aux lettres.

Dans la liste que nous avons sous les yeux, pas un seul se destine au génie électrique, pas un seul choisit le génie civil, pas un seul croit devoir étudier la minéralogie pour se faire recevoir ingénieur minier; pas un seul abordera la chimie industrielle ou autre. Mais, nous le répétons, 18 veulent être médecin et 17 avocat, deux professions archi encombrées.

A Montréal, c'est un lieu commun de le répéter, nombre de médecins vivent de la St-Vincent-de-Paul et le chiffre en a été mentionné dans un congrès tenu dernièrement. Nous ignorons si cet état de choses existe chez les avocats, mais nous n'en serions pas surpris quand on connaît la situation actuelle. Certes, lorsque ces jeunes gens auront reçu leurs diplômes, dans trois ou six ans, la situation ne sera probablement pas aussi mauvaise qu'aujourd'hui. C'est à espérer du moins. Il n'y a rien toutefois pour nous assurer cela. Il y a une chose sûre et certaine d'un autre côté et c'est qu'à l'heure présente ces professions sont encombrées.

Il y a aussi une autre chose certaine, et c'est que dans le domaine minier, par exemple, très rares sont les ingénieurs de notre race. Pourtant l'industrie minière, depuis quelques années, est une des plus actives du pays et de la province. Les perspectives d'avenir sont pourtant des plus brillantes dans ce do-

main, et les chances d'arriver au succès pour un jeune homme nous semblent être très belles.

D'autre part si dans cinq ou six ans la crise est définitivement du passé, il est probable que le Canada reprendra son élan. Nous continuerons à développer nos ressources naturelles. Nous avons d'immenses richesses hydro-électriques qui devront être développées pour répondre aux besoins de demain. Cela veut dire qu'il y a là de l'avenir pour nos jeunes gens. Pourquoi alors nous en tenir presque exclusivement aux professions dites libérales?

(L'Information, Montréal)

■ ■ ■

Des expériences faites avec le sulfate de magnésie permettent de croire qu'il sera possible bientôt de fabriquer un nouvel alliage aussi résistant que l'aluminium et encore plus léger que lui. Ce nouveau métal servirait dans la construction de nombreux appareils modernes, principalement les avions.



La cabane de rondins, à Dawson, Yukon, où vécut, pendant de nombreuses années, le poète et romancier canadien Robert William Service, surnommé le "Kipling canadien". Ses œuvres, nombreuses et variées, n'ont malheureusement jamais été traduites en français au Canada. (Photo Associated Screen News, Montréal)

législation allemande visant à l'encouragement du mariage et à la glorification des familles nombreuses. (H. B.)

(Le Courrier de St-Hyacinthe)

■ ■ ■

L'AVENIR DE NOS JEUNES GENS

Les institutions d'enseignement viennent de fermer leurs portes. Plusieurs jeunes gens ont, cette année encore, quitté définitivement le collège pour "se lancer dans la vie". Que feront-ils? Quelle profession ont-ils choisie? Nous n'avons pas, évidemment, tous les renseignements à ce sujet. On a publié, tout de même, ces jours-ci des chiffres intéressants sur cinq de nos principaux collèges classiques.

Il y avait 151 "finissants". Sur ce nombre 83 ont choisi la vocation religieuse et les 68 autres se destinent à différentes carrières. Voyons où vont ces derniers. Dix-huit ont décidé de se faire médecin; dix-sept, avocat; un, notaire; trois ou quatre iront aux Hautes Etudes Commerciales;

Plus fort que l'Amour

par LOUIS BERTHAUT



CECI arriva dans la rustique maison du bon vieux Perros, en un coin pittoresque de notre forte et charmante Bretagne, au temps de la grande misère des pêcheurs, c'est-à-dire vers la fin du siècle dernier...

Maria, la fille de ces Perros, était occupée à repasser les coiffes de sa mère, lorsqu'entra, élégant avec la casquette marine et le veston ouvert sur la vareuse bleue, un brave garçon de vingt-cinq à trente ans. Comme la porte restait grande ouverte sur la grève, le jeune homme avait pu entrer sans être vu. Il s'approcha doucement, sur la pointe des pieds, et embrassa la jolie fille dans le cou.

Celle-ci se retourna, toute rouge, les yeux flamboyants :

— Bonjour, fit-elle quand même, bonjour, monsieur Morvan; mais, je vous avertis: n'y revenez plus.

Il lui prit la main et, se découvrant respectueusement mais sans affectation :

— Monsieur? monsieur? C'est à moi que vous parlez, Maria? Quel mauvais vent souffle donc sur nous?

Avec un geste vague, la fille des Perros répondit :

— Ah! que sais-je? Oubliez!... On est triste parfois!...

Tendre et familier, il reprit :

"Eh bien! oui, c'est pour toi, cousine, que je suis rentré ici et me fais pêcheur, car il faut bien qu'enfin je te le dise: je t'aime d'amour, Maria!"

— Vous baissez les yeux, Maria! Ah! chère douce, pourquoi me cacher à moi, le secret de ton cœur? Ne m'aimerais-tu point?

— Oh! Pierre, que dites-vous là?

— Eh! je dis que l'oiseau bleu ne chante plus dans ton âme, que le ciel de ton avenir s'est obscurci et que tu n'oses plus naviguer avec moi vers l'espoir, au grand large de l'infini.

— Vous faites erreur, Pierre. Croyez-le: si le vent fou d'automne, celui qui brise les pommiers et jette bas la mâture des navires, ne peut cependant arracher à la terre bretonne la racine de nos chênes, mon amour est pareil, voyez-vous, à ces



robustes chênes, et nul vent de malheur ne pourrait non plus l'arracher de mon âme.

— A la bonne heure! voilà de la fierté!

— Fierté de pauvres gens!

— Eh! qu'importe la fortune, Maria? Nous, vois-tu, les marins-armateurs, je trouve que nous sommes peu de chose auprès de ton vieux père, car ce fut un héros!

— Ça, c'est vrai, et le patron vieilli est fier de son neveu!

— Jean Tremer? Oui, un rude matelot aussi, mais qui ne vaudra pas Perros... Pourquoi donc ta tristesse?

— Parce que... Bah! puisque vous êtes venu, me voici tranquille!

— Eh bien! Maria, moi, je ne le suis plus, et je voudrais fuir avec toi jusqu'au bout du monde, sur quelque terre inconnue, pour être bien sûr qu'on ne te prendra pas à moi!

Sur cette déclaration, la jeune fille se récria. N'était-il pas sûr d'elle? N'avait-il pas sa parole?

Oui, il le savait bien; mais il avait voulu se l'entendre dire une fois de plus avant de courir à son bord, car il partait.

Maria jeta un coup d'oeil au dehors, sur le ciel où traînaient quelques nuages noirs; la mer

déjà bavait sur les coreaux... Bien sûr, le temps allait se gâter...

— Parbleu! s'écria Morvan, je ne voudrais pas être en mer dans une heure d'ici... Mais ma "Mouette" est si bonne marcheuse!

Et il ajouta qu'attendant chez lui Maria et tous les Perros, il allait inviter là-bas, dans son île, quelques bons amis.

Cependant le vent commençait à siffler.

— Ne partez pas, dit-elle. Voyez comme ce vapeur roule, et tous nos pêcheurs s'empressent de rallier: mauvais signe!

Il s'en alla quand même, avec un sourire.

— J'ai pour moi le Dieu des amoureux!

— Le bon Dieu!... murmurait la jeune fille. Hélas! je crains bien que ce Dieu ne nous entende pas. Tous les soirs, je lui demande pitié pour mon père, et ce pauvre vieux, qui a sauvé tant d'hommes, souffre aujourd'hui de faim... Oh!

Comme elle essuyait ses larmes, une haute silhouette s'éleva...

(Suite à la page 32)



Je me présentai, avec une amie, chez de très pauvres gens qui nous avaient été recommandés.

NOUVELLE CANADIENNE

LA BALANCE

par

MAGDELEINE BRAULT

NEMESIS, déesse de la justice et de la vengeance, évoquée en beauté par le ciseau de Praxitèle, personnifiait pour les anciens une loi qui veut que chacun de nos bonheurs soit payé par un malheur, et chacun de nos malheurs balancé par un bonheur égal. Il découle naturellement de cette loi que les sorts, en fin de compte, sont égaux.

Et n'est-ce pas vrai? Vous m'objecterez qu'il y a de par le monde beaucoup de misères physiques et morales à qui il est chaque jour donné de prendre contact avec la santé et l'intelligence largement distribuées ailleurs. Vous m'objecterez surtout, c'est le suprême argument, qu'il y a des riches et des pauvres. Et puis après? ... Les uns sont-ils plus heureux ou moins malheureux que les autres? Laissez-moi vous raconter un fait, ou plutôt deux. Ce ne sera pas long.

L'année dernière, la veille de Noël, je me présentai avec une amie chez de très pauvres gens qui nous avaient été recommandés. Les pauvres sont souvent, pour nous, un peu une abstraction; nous envoyons bien nos vieux habits chez les sœurs; nous donnons même cinq sous quand une quête est faite au profit de leurs œuvres de charité. C'est un plaisir, n'est-ce pas, messieurs? que de déposer, "avec le sourire", une pièce blanche dans une jolie main plus blanche. Vous ne recevez pas de la même façon le vieillard crasseux

qui tend une main sale devant votre porte fermée. N'ai-je pas vu de mes yeux, à Outremont, sur la porte de certains Canadiens français tapageusement catholiques, l'avis: *No peddlers — No biggars*. C'est comme s'il y avait écrit: *Défense à Dieu d'entrer*.

Je m'écarte de mon histoire.

Mon amie et moi étions donc très émues au moment de voir de près de vrais miséreux, de les secourir de nos mains. Quel tableau! La mère nous dit qu'elle n'avait pris aucune nourriture depuis vingt-quatre heures. Elle avait envoyé deux de ses petits au presbytère pour dîner. "Les prêtres sont bien bons ici", m'expliqua-t-elle, "mais ils ne peuvent recevoir tout le monde. Il y en a tant à secourir cette année." Je voyais cinq enfants pendues aux jupes de la pauvre femme et un sixième, à peu près trois ans, blotti peureusement dans un coin, nous regardant d'un air béat. Je m'inquiétais des quatre qui n'avaient pas diné.

"Ceux-ci iront chez le curé ce soir", me dit la mère. "C'est chacun leur tour. Pour le plus petit, la voisine m'a prêté un verre de lait."

Rien dans la maison! Avez-vous déjà pensé à ça? Pas un fruit, pas un biscuit, rien!

J'essayai d'apprivoiser le bébé:

— Jean, viens me voir, veux-tu?

— Zan a froid.

Le pauvre! Il avait pour tout vêtement un chandail de coton qui avait dû appartenir à ses frères ou à un "généreux donateur". Il lui tombait jusqu'au milieu des jambes, de sorte qu'une épingle réunissait le dos et le devant du gilet entre les genoux du petit, lui formant une espèce de culotte.

Nous avions promis à la mère de lui envoyer tout de suite de la nourriture et un peu de bois pour faire un bon feu, et nous allions la quitter, quand le père entra. Il nous toisa:

— Qu'est-ce que vous faites ici? ... Dehors, sales riches!

L'injustice de cet homme me révolta, et j'avoue que mon enthousiasme charitable fut un peu refroidi. Néanmoins, je sollicitai et j'obtins, chez des amis, un emploi de chauffeur pour le malheureux.

(Suite à la page 28)

L'ESQUEMERETTE



"Il faut à chaque artiste une muse; vous serez la mienne."

MARCELLE!..." cria d'une voix aigue une robuste paysanne visiblement contrariée de tenir à la main les deux morceaux inégaux d'une écumoire.

Une jeune fille ravissante se présenta aussitôt.

— Va vite chez ta tante, explique sa mère, je viens de casser mon *esquemerette*, et tu lui demanderas de me prêter la sienne.

La nouvelle venue fit immédiatement volte-face, heureuse de la promenade qui lui était offerte.

Il faisait un radieux soleil d'été et tante Clotilde habitant à la sortie du bourg de Gisy-les-Nobles, la jeune fille devait suivre le chemin de halage qui côtoie le cours de l'Yonne. Elle avançait souriant à son rêve, et quand on a dix-sept ans et le plus joli visage du monde, ce rêve ne peut être que l'amour! Aujourd'hui il empruntait les traits d'un inconnu rencontré le dimanche précédent sur la plage de Pont situé un peu plus loin, dans la même direction. C'était un

grand jeune homme qui s'occupait à fixer sur la toile un joli coin du paysage. Tous s'arrêtaient devant son tableau et Marcelle en considéra l'auteur comme un être d'exception, une sorte de demi-dieu. Son émotion fut intense quand le peintre posa sur elle un long regard. Certes, elle avait entendu maints compliments à son adresse, mais personne ne l'avait admirée ainsi!

La maison de tante Clotilde étant maintenant proche, la jeune fille y pénétra et obtint tout de suite l'objet demandé.

Et voici à nouveau Marcelle libre de retrouver ses pensées! Sa tête se tourne, non du côté de la demeure maternelle, mais de l'autre: celui où elle entrevit le Prince Charmant!

Elle a accompli sa tâche et l'impression produite par l'ordre bref de sa mère n'est plus aussi présente à sa mémoire. Alors, instinctivement, elle reprend la route de Pont.

Le soleil joue en magnifiques reflets sur le cuivre brillant de l'écumoire: elle se plaît à les ad-

mirer; puis ses yeux se posent sur le sol où, dans l'herbe fraîche, éclosent des corolles aux délicats coloris. Enfantinement, elle se baisse, cueille les plus belles et glisse chacune de leurs tiges dans les trous de l'instrument de cuisine qu'elle tient à la main. Satisfaite de l'effet produit, elle sourit.

Soudain un cri d'effroi s'échappe de ses lèvres: un homme vient de surgir du buisson où il se dissimulait. Mais sa crainte n'est que de courte durée, car devant elle s'incline maintenant la matérialisation de son rêve.

— Mademoiselle, prononce l'étranger, j'ai été frappé par votre beauté lors de notre première rencontre. Ayant demandé votre adresse, je me rendais chez vous pour vous prier de consentir à poser devant moi, quand un heureux hasard me fit vous apercevoir. Je vous ai admirée, arrangeant ces fleurs avec goût.

Ces paroles rappelèrent Marcelle au sens de la réalité: "Oh! Monsieur, dit-elle, je dois rentrer au plus vite..." (Suite à la page 42)

L'Amour Maternel chez les Bêtes



La maman singe a des gestes vraiment maternels quand elle protège son petit. Elle joue avec lui tout comme le font les vraies mamans.



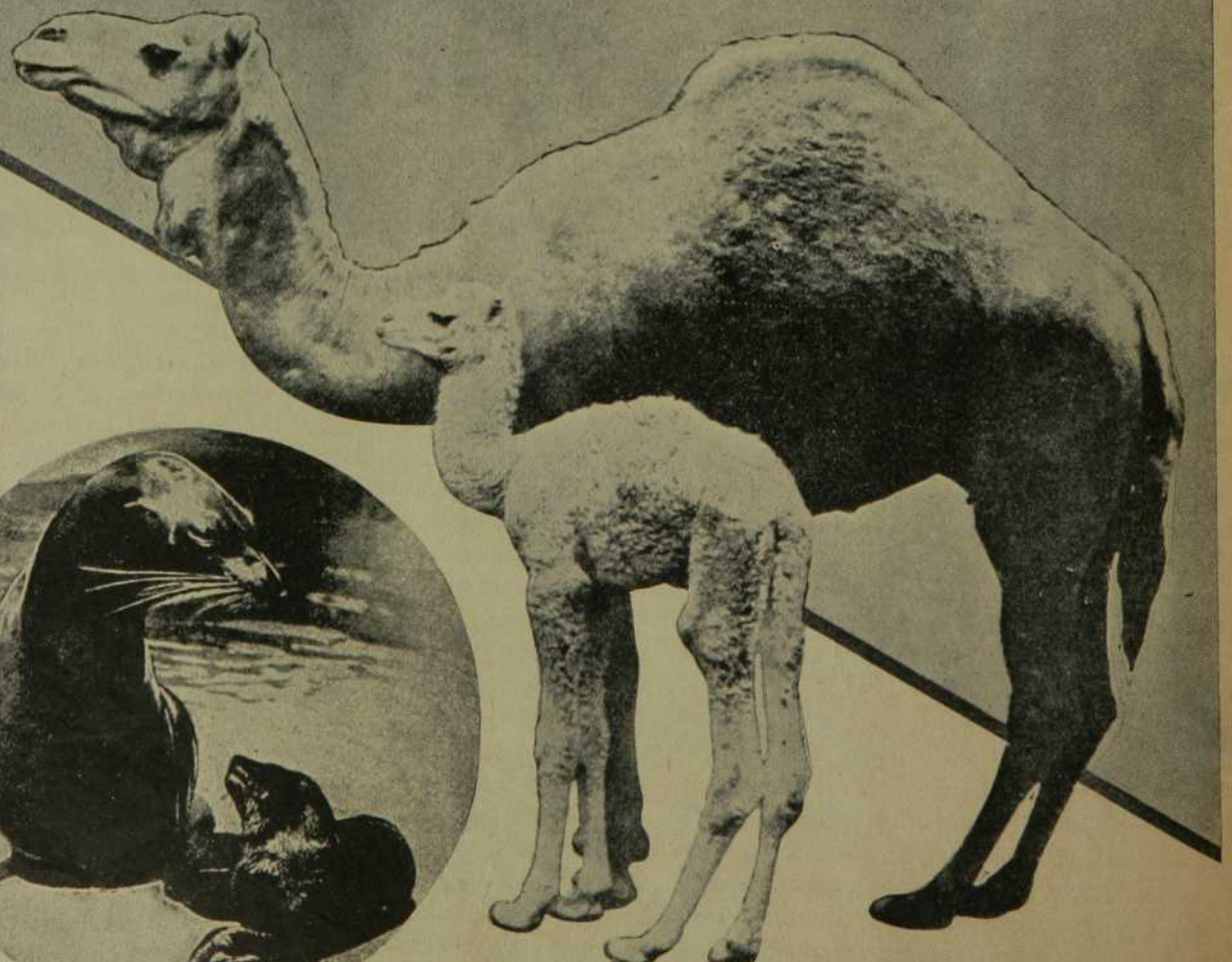
La chatte, habituellement très paisible, devient féroce quand elle défend son rejeton. C'est une mère attentive qui sait gronder et punir d'un coup de patte.



Ci-dessus, une maman pingouin nourrissant son bébé. Celui-ci plonge son bec dans celui de sa mère qui dégurgite les aliments.



Ci-contre, l'otarie apprend à son petit à nager et à capturer le poisson. Elle lui enseigne aussi les jeux qu'elle affectionne tant.



Dans les déserts peuplés de lions et de hyènes, le dromadaire sait se faire tuer pour son petit. Il jeûnera longtemps plutôt que de le priver de nourriture.

Les Filles de Bronze

par XAVIER DE MONTEPIN

No 14

(Suite)

XII

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Pour avoir sauvé la vie du capitaine de la "Dorade", au cours d'une tempête, le forçat Jean Renaud obtient quelque liberté. Il en profite pour s'évader du bateau qui le transportait à la Guyane avec d'autres condamnés. Il échoue à Porto-Rico, à cette époque possession espagnole. Exténué, il y rencontre dans la nuit Cora, fille aînée du riche planteur Richard Bernier, qui vient de quitter son fiancé, l'enseigne Armand Dorsay. Jean Renaud se présente comme Michel Servan, condamné politique.

Prise de pitié, Cora lui donne l'emploi de commandeur-adjoint dans les plantations de son père. Mercuzza, le commandeur, est un être cruel et vindicatif; il connaît l'identité véritable de Michel Servan. Bernier a deux autres filles, Carmen et Marie; toutes trois sont nées d'une liaison du planteur avec une mulâtresse nommée Noëmi.

Un parent de Richard Bernier, Martial Dereyne, vient passer quelques jours à la villa. C'est un viveur à moitié ruiné qui convoite l'héritage du planteur. Le cruel Mercuzza devient tout de suite son ami car il devine ses intentions criminelles. Au cours d'une partie de chasse, Richard Bernier est tué mystérieusement. Le testament du planteur demeurant introuvable, Martial Dereyne reste seul héritier. Noëmi et ses trois filles, selon la loi, deviennent de simples esclaves.

Mais le notaire, que l'on disait noyé, revient. Dereyne qui avait fait périr Noëmi et fait fustiger les filles de Bernier, s'enfuit avec Mercuzza.

Cora, sous un nom d'homme, se rend en France avec ses sœurs, Jean Renaud et le médecin mulâtre, pour se venger de Martial Dereyne, l'assassin de Richard Bernier et de Noëmi.

Jean Renaud devient l'un des agents les plus actifs de Cora. Il est déguisé en vieux mulâtre. Cora achète le château de Saint-Ouen, près de Paris, grâce à son immense fortune.

Léopold et Georges, les deux fils du criminel Martial Dereyne, tombent amoureux, le premier de Mary, et le second de Laura. Quant à Cora, elle est déguisée en jeune homme et porte le nom de Lionel Warton. Ses deux sœurs sont ses prétendus cousins.

Un philtre administré secrètement à Martial par Cora le paralyse complètement; les yeux seuls et le cerveau fonctionnent.

Tout en travaillant à la vengeance de Cora Bernier et de ses sœurs, Jean Renaud, déguisé en mulâtre, prépare une vengeance personnelle contre une ancienne amie.

CROYEZ-VOUS ? demanda Lionel.

— J'en suis sûr. Un mari est un maître imposé par la loi. On n'aime pas longtemps son maître. Le cœur a soif d'indépendance, et veut se donner sans réserve à celui qu'il choisit en toute liberté. Je ne comprends que l'amour libre.

Après avoir formulé cette étrange théorie accompagnée d'un long regard d'une expression indéfinissable, Amélie changeant brusquement de ton poursuivit :

— Ainsi, monsieur Lionel, vous allez être un peu mon cousin.

— Le regrettez-vous, madame ?

— Je m'en réjouis, au contraire. Non que j'attache la moindre importance à un lien de famille illusoire, mais cette situation nouvelle vous fera forcément entrer dans l'intimité de notre vie. Vous serez pour moi mieux qu'un parent.

— Un ami, n'est-ce pas ?

— Un ami, répéta lentement Amélie, en attachant sur les yeux de Lionel ses yeux si beaux d'où jaillissait une flamme voluptueuse à travers la double palissade des longs cils. Un ami, oui, vous serez mon ami.

Et l'intonation mole et caressante de sa voix modifiait étrangement le sens de ce dernier mot.

Gontran se rapprocha d'Amélie et de Lionel. Quelques invités le suivirent curieux d'entendre causer ce jeune homme beau comme une femme et dont tout le monde s'occupait.

— Etes-vous déjà venu en France ? lui demanda le comte.

— Jamais.

— On ne le croirait pas...

— Pourquoi ?...

— Parce que vous êtes Parisien autant qu'on le puisse être...

— Je prends ceci pour un compliment fit-il et je vous remercie...

— Vous avez voyagé beaucoup ?

— Presque depuis mon enfance.

— Seul ?

— Avec un parent qui me servait de guide et de mentor et qui est certainement un des hommes les plus remarquables que je connaisse. Je n'ai jamais eu d'autre professeur et c'est à lui que je dois de parler six ou sept langues.

— Vous a-t-il accompagné à Paris ?

— Il ne me quitte jamais. Domenico Seballa (c'est ainsi qu'il se nomme) s'est absolument consacré à moi et m'aime comme si j'étais son fils.

— Il doit être fier de son élève ! s'écria Gontran.

— Domenico n'est fier que de mon affection, et il la possède tout entière. Je vous demanderai la permission de vous le présenter.

— Nous serons heureux de le recevoir, répliqua la douairière, ex-Blanche Hervieux.

— Avez-vous couru des dangers dans vos longs voyages, monsieur Lionel ? demanda le comte Amélie.

— De très grands, et j'en suis toujours sorti sain et sauf, grâce à Domenico Seballa. S'il a développé mes aptitudes aux exercices du corps ; il m'a fait des nerfs et des muscles d'acier et m'a rendu familiers tous les sports ; il a été mon unique maître d'équitation, de natation, d'escrime, de tir au pistolet...

— On affirme, monsieur Warton, que vous êtes un tireur absolument de première force, dit un jeune homme. Je tiens le fait de plusieurs de mes amis qui se sont trouvés avec vous chez Gastinne Renette.

— Mon Dieu, monsieur, vous le savez, on exagère toujours un peu, mais enfin j'abats généralement au vol dix hirondelles sur dix balles.

— Au pistolet ?

— Oui, monsieur.

— C'est prodigieux ! Prodigieux vraiment ! fit le jeune homme avec une incrédulité polie.

— Quand il vous plaira d'en avoir la preuve, je serai à vos ordres, répliqua Lionel en souriant.

— Ce sera tout de suite si vous voulez, dit Gontran.

— Comment ? ici ? dans votre hôtel.

— Parfaitement bien. Les hirondelles nous feront défaut, c'est vrai, mais nous avons le tir, un tir de salon très suffisant pour le tir d'expérience dont il s'agit.

— Je suis prêt à le tenter, répliqua Lionel puis il ajouta, en s'adressant à la fille de Martial Dereyne : — Me ferez-vous l'honneur madame la comtesse, d'assister à cette épreuve ?

— Oui, certes ! répondit Amélie, et j'y prendrai le plus vif intérêt.

— Veuillez donc accepter mon bras.

La jeune femme s'appuya sur le bras que lui tendait Lionel, se pencha vers son cavalier avec un abandon voluptueux, et



“Ainsi je t'aime ! C'est donc ça de l'amour !”

SAINT-LOUP

trouva moyen de lui faire sentir la pression de son buste souple et palpitant.

— Où me conduisez-vous ? lui demanda le pseudo-nabab.

— Nous allons au jardin d'hiver.

Gontran de Lasseny marchait le premier, Amélie et Lionel venaient ensuite, précédant les amis de la maison qu'enchantait la perspective d'une distraction inattendue.

Le cœur d'Amélie battait si fort que Lionel en percevait distinctement les pulsations fiévreuses. Il tourna son regard vers sa jolie compagne qui le dévorait de ses yeux avec une sorte d'ivresse. Un souvenir classique traversa son esprit et ce vers fameux vint à ses lèvres :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée !

On traversa le jardin d'hiver dont Lionel admira les dimensions superbes et l'on atteignit la galerie de tir que des lampes munies de puissants réflecteurs éclairaient comme en plein jour. Deux valets de pied préparaient les pistolets de salon.

— Vous voyez d'ici le but ? demanda Gontran.

— C'est une carte fixée sur la plaque noircie... l'as de carreau si je ne me trompe. Il s'agit, n'est-ce pas, de percer le carreau à son point central ?

— Sans doute.

— Eh bien, c'est un jeu d'enfant.

— Mais non ! Mais non ! s'écria le comte.

— Vous allez voir.

Lionel prit un pistolet, et sans presque ajuster fit feu. La petite balle conique perça un trou rond juste au milieu de l'as.

Les spectateurs battirent des mains.

— Je vous en supplie, dit Lionel, ne m'applaudissez pas pour si peu de chose, ça n'en vaut vraiment pas la peine. Je vais vous montrer mieux que cela.

Et, tirant quatre balles consécutives, il les envoya l'une après l'autre aux quatre angles de l'as qu'elles effleurèrent, mais sans l'entamer.

— Ah ! monsieur, c'est admirable ! s'écria, avec conviction, cette fois, le jeune homme qui d'abord avait paru vaguement incrédule. Mais auriez-vous le même sang-froid, par conséquent la même adresse, s'il fallait faire feu sur un être vivant ?

— Vous allez en juger, répondit Lionel, puis s'adressant à Gontran, il lui dit : — Faites-moi le plaisir, mon cher comte, de donner l'ordre à l'un de vos gens d'aller chercher mon nègre Toby qui doit se trouver dans le vestibule.

Sur un signe de M. de Lasseny, un des valets de pied quitta la galerie de tir où il reparut au bout de trois minutes avec Toby. Lionel dit quelques mots en espagnol à ce dernier, qui s'inclina.

— Donnez-moi, je vous prie, un pistolet déchargé et une feuille de papier à cigarette, reprit Lionel.

Il appliqua sur la bouche du pistolet vide la feuille mince, après l'avoir mouillée, et il en détacha les côtés délicatement, de telle sorte que le ca-

non offrait à son orifice un disque blanc de la largeur d'une pièce de dix francs en or.

— Prends cette arme, commanda Lionel, toujours en espagnol, va te placer auprès de la plaque, fais le geste de me viser avec ton pistolet et reste immobile...

— Oui, maître.

Et le nègre, obéissant de l'air le plus calme, alla s'adosser à la plaque de tôle noircie, leva le bras et prit l'attitude indiquée.

Le disque de papier, se trouvant à la hauteur de sa tête, tranchait sur la peau sombre comme une tache blanche à peine visible.

Lionel arma son pistolet.

— Qu'allez-vous faire ? s'écria Gontran très intrigué car il ne pouvait pas, ou plutôt ne voulait pas comprendre.

— La chose du monde la plus simple, répliqua le prétendu nabab. Je vais envoyer une balle dans le pistolet que tient mon nègre, en trouant le papier mais sans toucher la bague du canon...

— C'est impossible !...

— J'espère vous démontrer le contraire.

Les spectateurs sentaient un petit frisson courir sur leur épiderme.

— Songez-y donc ! reprit Gontran de Lasseny, il suffirait d'un écart d'un millimètre pour tuer cet homme !

Lionel sourit...

— Toby, demanda-t-il en français, as-tu peur ?

— Non, maître...

— Alors ne bouge plus, je vise...

Et, levant son pistolet, il ajusta lentement.

Un silence absolu, témoignant d'une angoisse générale, régnait dans la galerie de tir et dans le jardin d'hiver. Toutes les poitrines étaient appressées, la sueur perlait sur tous les fronts, les femmes appuyaient leurs mains gantées sur leurs paupières pour ne pas voir.

Seule Amélie de Lasseny, la tête haute, le front rayonnant, les yeux noyés d'amour, contemplait Lionel avec une extase qui ressemblait à de l'adoration.

Gontran, lui, regardait sa femme. Il surprit la nappe de feu qui jaillissait de ses prunelles et ne s'adressait point à lui. Son cœur se serra de nouveau.

Lionel pressa la détente.

Une faible détonation se fit entendre, presque étouffée par des cris féminins, et tout le monde se pencha pour connaître plus vite le résultat de ce coup hardi. Toby, immobile et impassible, continuait à tenir son arme haute, mais on ne voyait plus à la bouche du pistolet qu'une bague blanche au lieu d'un disque. La balle de Lionel avait troué le frêle papier et pénétré dans le canon.

Une clameur admirative s'éleva et les applaudissements éclatèrent. Amélie était folle d'enthousiasme.

— Monsieur Warton, dit-elle au bout d'un instant, j'ai quelque chose à vous demander...

— Je suis à vos ordres, madame...

— Eh bien détachez pour moi, d'un coup de pistolet, un de ces fruits charmants.

Elle désignait les petites pommes roses pendant aux branches d'un arbre touffu. Lionel secoua la tête et répliqua :

— Un de ces fruits, madame, et pour vous ! Non certes !

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils renferment un poison mortel.

— Quel est donc cet arbre ? demanda la comtesse.

— C'est un mancenillier...

— Un mancenillier, répéta la jeune femme, l'arbre qui tue dans leur sommeil ceux qui s'endorment sous son feuillage...

— Ceci, madame, appartient au domaine de la légende, répondit Lionel en souriant. L'ombre du mancenillier n'a jamais tué personne, mais le suc laiteux qui lui sert de sève et coule abondamment d'une incision faite à ses rameaux, est un toxique d'une effrayante énergie dont l'antidote n'existe guère. Le fruit, quoique très dangereux lui-même, l'est assurément moins que la sève...

XIII

Tout le monde écoutait Lionel avec curiosité ; mais la curiosité d'Amélie ne ressemblait pas à celle de tout le monde, et le visage de la jeune femme prenait une expression singulière. Lionel s'en aperçut ; il regarda tour à tour la comtesse et Gontran ; un sourire glissa sur ses lèvres.

— Ce mancenillier, du reste, poursuivit-il, n'est pas le seul arbre ou arbuste vénéneux que vous possédiez dans cette collection des produits de la flore universelle. Voici le *rhus toxicodendron* de l'Amérique septentrionale qui renferme un poison violent, l'*euphorbe*, non moins dangereux, la *spigelia* ou *spigelia* qui pousse naturellement au Brésil et à la Guyane et qu'on cultive aux Antilles. Certains botanistes l'appellent *Brin-villière*, et ces savants pourraient avoir raison quand ils affirment que Sainte-Croix, l'ami et le complice de la marquise de Brinvilliers, en tirait la poudre de succession.

Lionel, promenant ses yeux autour de lui, ajouta :

— J'en vois d'autres encore, et très nombreux, mais je crois sage de m'abstenir d'une énumération fatigante et inutile.

Amélie avait suivi du regard le doigt de Lionel Warton qui touchait chaque plante vénéneuse à mesure qu'il la nommait.

La flamme de ses prunelles devenait de plus en plus sombre, surtout quand sa jolie tête se tournait vers son mari.

— En vérité, vous êtes un puits de science, cher monsieur, s'écria ce dernier. Comment savez-vous toutes ces choses ?

— Aux environs de Calcutta, répondit Lionel, j'ai failli mourir empoisonné.

— Par un crime ? demanda vivement Amélie.

— Non, madame, par une imprudence. J'avais gardé pendant quelques minutes entre mes lèvres la fleur d'un arbuste dont j'ignorais le nom et les propriétés malfaisantes. On ne m'a sauvé que par miracle. A partir de cette époque j'ai voulu savoir, et sous la direction de mon parent Domenico Seballa, à qui rien n'est étranger, j'ai étudié sérieusement la botanique, et surtout la flore meurtrière des tropiques. Je vous assure que c'est du plus haut intérêt. Essayez cette étude,

mesdames, et vous verrez combien j'ai raison.

Il s'interrompit en souriant, puis il reprit sur un autre ton :

— Mais j'oublie que Madame de Lasseny m'a fait l'honneur de me demander de satisfaire un de ses caprices.

— C'est vrai, murmura la comtesse en appuyant par un geste involontaire la main sur son cœur comme pour en comprimer les battements.

— Voyez-vous, là-bas, continua Lionel, voyez-vous ces fleurs charmantes se balancer sous un souffle invisible ? Leur parfum capiteux recèle la mort lorsqu'elles sont réunies en grand nombre dans une chambre close. On leur a donné le nom de *Danaées*, pour faire allusion peut-être aux filles de Danaüs qui tuèrent leurs maris la première nuit de leurs noces. Je vais cueillir pour Mme de Lasseny, non point un fruit du mancenillier, mais une de ces fleurs.

Lionel, depuis quelques secondes, avait repris un pistolet de salon.

Il mit en joue tout en parlant. Le coup partit. La fleur tomba.

Le pseudo-nabab s'élança pour la ramasser, et la présentant à la jeune comtesse dit d'une voix émue :

— Je suis heureux, madame, d'avoir pu vous obéir.

Il ajouta tout bas :

— Et je le serais bien plus encore si l'occasion se présentait de vous prouver combien je suis absolument à vous.

— Qui sait ? répondit Amélie en enveloppant Lionel d'un regard incendiaire. Qui sait ? — Tout est possible. L'occasion viendra peut-être.

En mettant à son corsage la fleur de Danaë, elle pensait :

— Vous m'avez déjà rendu ce soir un grand service ; vous m'avez appris des choses que j'ignorais et qui me serviront.

— Maintenant, madame, poursuivait Lionel, je vais avoir l'honneur de prendre congé de vous.

— Vous partez ! s'écria la comtesse dont les sourcils bruns se rapprochèrent, vous partez ! déjà !... Mais il est onze heures à peine.

— Il le faut...

— Pardonnez-moi, je vais être très indiscret. Pourquoi le faut-il ?

— Parce que je suis esclave de ma parole...

— Et vous avez promis ?

— J'ai promis...

— Un rendez-vous, alors ?...

— Un rendez-vous, oui, madame.

Les narines d'Amélie se contractèrent. Un éclair jaillit de ses yeux. Son cœur, qu'une jalousie fauve envahissait, se serra.

— Allez donc, puisqu'on vous attend, répliqua-t-elle d'une voix tremblante.

Puis, sans transition, elle ajouta :

— Si cependant je vous suppliais de rester ?

— Hélas ! madame, je serais contraint de vous répondre par un refus et vous allez le comprendre...

— J'en doute, fit Amélie d'un ton plein d'amertume.

— Attendez pour juger, je vous en prie, madame. J'ai gagné au jeu, la nuit dernière, une grosse somme, et j'ai promis à mon adversaire de lui donner sa revanche ce soir. Ai-je le droit de manquer à cet engagement ?

L'oppression de la comtesse se dissipa comme par magie; la contraction de ses sourcils disparut; son visage devint radieux.

— Ainsi, demanda-t-elle avec un sourire qui découvrit ses petites dents d'ivoire ainsi, c'est un homme?

— Oui, madame.

— Alors c'est vous qui avez raison; l'engagement pris dans de telles conditions est obligatoire, je le reconnais, et tout en regrettant votre trop prompt départ, je ne vous retiens plus... la chose promise avant tout. Mais nous vous reverrons avant peu, n'est-ce pas?

— Si vous daignez me le permettre.

— Vous savez bien que je vous le permets, murmura la comtesse, en accompagnant ses paroles d'un regard éloquent.

— A bientôt, monsieur Lionel, dit Gontran de Lasseny à son tour.

— A bientôt, monsieur le comte, et croyez que je suis profondément touché de votre précieux accueil.

Le pseudo-nabab alla saluer la comtesse douairière avec une grande affectation de respect. Il serra les mains de Georges et de Léopold et se retira, laissant sous le charme les hôtes de Gontran.

Amélie le suivit des yeux jusqu'au moment où la porte du premier salon se referma derrière lui. Elle pensait:

— Ainsi, je l'aime! C'est donc ça, l'amour! Ah! je suis mordue au cœur! Qu'un obstacle surgisse entre Lionel et moi et, quel qu'il soit, je briserai l'obstacle. Je ne m'appartiens plus! Si Lionel tout à l'heure m'avait commandé de le suivre, je l'aurais suivi, je le sens. Pourquoi suis-je mariée?... Lionel, en s'éloignant, se disait:

— Cette femme est la digne fille de son père. Deux fois de suite j'ai lu dans son regard qu'elle songe à commettre un crime.

Lorsque la vengeresse, un peu après minuit, rentra au château de Saint-Ouen, ses sœurs s'étaient retirées depuis longtemps ainsi que Dolorès. Elle gagna son appartement.

Sur la table de sa chambre à coucher se trouvait une dépêche apportée dans la soirée. Elle déchira l'enveloppe et lut:

"Paris, du Havre,

"Arrivés aujourd'hui à bon port. Le sloop amarré à quai. Descendus hôtel du "Bras-Noir". Attendons ordres du maître.

"Jup."

— Bien! fit Cora presque à voix haute. Elle brûla la dépêche, quitta son costume masculin, se mit au lit et voulut dormir, mais le sommeil ne ferma point ses paupières cette nuit-là.

Elle se leva de très bonne heure, s'habilla et chargea Robinson de prévenir Jean Renaud, ou plutôt Michel Servan, qu'elle désirait lui parler.

Le faux mulâtre ne se fit point attendre...

— Jupiter et les noirs, lui dit-elle, sont arrivés hier au Havre.

— Qu'allons-nous faire, maître?

— Partir pour le Havre où ils nous attendent.

— Aujourd'hui?

— Ce soir. Jocelyn a-t-il couché au château?

— Oui, maître.

— Priez-le de descendre au salon dans une heure. Je vais prévenir mes

sœurs et ma cousine. Veillez aussi, mon ami, à ce que les domestiques nègres venus avec nous de Guayanila s'y trouvent réunis.

Une heure après, toutes les personnes convoquées par Cora attendaient au lieu désigné. La jeune fille entra, vêtue comme d'habitude en homme. Une sorte de joie farouche éclairait son visage sombre.

— Mes sœurs, mes amis, dit-elle, nous allons atteindre la première étape du chemin que nous parcourons ensemble. Ce soir, Michel Servan et moi nous partons...

— Ne vous accompagnerons-nous pas? demanda vivement Carmen.

— Non, vous restez ici sous la garde du docteur, mais il est probable que vous viendrez bientôt me rejoindre. Si j'ai besoin de votre présence, Jocelyn recevra une dépêche...

Lionel continua, en s'adressant aux domestiques nègres:

— Quant à vous, mes amis, dans le cas où quelqu'un vous interrogerait, souvenez-vous de répondre que Mlles Warton sont parties avec moi et que vous ignorez le but de notre voyage et la durée de notre absence. Est-ce compris?

— C'est compris, maître, répondit Robinson, et comprendre c'est obéir...

— Bien. Je compte sur vous. Allez, mes amis...

Les nègres s'inclinèrent et sortirent. Le pseudo-nabab poursuivit:

— Vous, mes sœurs, et toi Dolorès, ne mettez plus les pieds dans le parc; ne vous montrez point aux fenêtres; qu'aucune lumière ne brille le soir sans que les rideaux soient abaissés sur les contrevents clos. Ce sera fort ennuyeux, je le sais, mais c'est indispensable. Tout le monde doit croire le château absolument inhabité.

— Nous obéirons, mon ami, dit Carmen; mais tu sais que Georges Dereyne et sans doute Léopold, ne manqueront pas de se présenter.

— Certes, je l'ai prévu, et c'est pour eux surtout qu'est donnée la consigne. Il m'importe qu'ils soient convaincus de notre absence à tous. L'inquiétude de ce mystérieux départ éperonnera leur amour.

— Où donc vas-tu sans nous, ma sœur? balbutia Marie, frissonnant à la pensée de quelque drame prochain.

— Au Havre. L'heure est venue... L'un des assassins de notre père, l'un des bourreaux de notre mère, va payer sa dette.

Le même soir, Lionel Warton et Domenico Séballe se faisaient conduire à la gare de la rue Saint-Lazare, où ils prenaient un train de grande vitesse.

Dès la tombée de la nuit on avait fermé les volets intérieurs de toutes les fenêtres du château de Saint-Ouen; la large façade restait sombre comme celle d'une demeure abandonnée.

Aucun bruit ne se faisait entendre sous les ombrages du parc désert. Les coups de pieds des chevaux oisifs s'agitaient dans leurs boxes, coupaient seuls par instants le grand silence.

Les volontés de Lionel étaient exécutées à la lettre.

XIV

A onze heures et demie Lionel Warton et Domenico Séballe arrivaient au Havre, quittaient la gare, portant cha-



Bonnes Vacances!

SI VOUS travaillez ferme depuis des mois, vous avez besoin d'un tonique spécial. C'est le réparateur de forces universellement connu, mélange de soleil, d'air pur, de changement de décor, de repos et de divertissement: des vacances!

Proposez-vous de mener une vie tout à fait nouvelle pendant quelque temps. Les idées, les décors, les visages nouveaux sont récréatifs. Or la récréation est nécessaire à la santé et à la bonne humeur. La joie, le plaisir, le rire fortifient le corps et l'esprit. Ils aident à tonifier tout le système.

Qu'aimeriez-vous à faire afin de réaliser un changement complet? De l'automobilisme, du pédestrianisme, ou un voyage en chemin de fer ou en bateau? Irez-vous faire un séjour dans le bois, près d'un lac ou d'une

montagne? Ou vous exposer au soleil, sur la plage d'une station d'été? Vous livrer aux sports ou passer tranquillement le temps, ou faire l'un et l'autre?

Mais tandis que, joyeusement, vous vous préparez à vos vacances et que vous pensez au plaisir et au repos que vous allez avoir, n'oubliez pas que le danger de se faire mal ou d'être victime d'un accident, est plus grand dans un entourage étranger que dans un entourage familial. N'allez pas gâter vos vacances par un malheur qui peut être évité. On peut se préserver de la plupart des accidents.

La Metropolitan Life Insurance Company a préparé une brochure intitulée "Premiers Soins", qui dit quoi faire en cas d'accident. Faites-en venir un exemplaire, puis lisez-le et apportez-le avec vous.

PRECEPTES DE SECURITE POUR LES VACANCES

A la mer, au lac ou en toute autre place d'eau

Savoir ranimer un noyé apparemment sans vie.

Ne pas se mettre à l'eau étant suréchauffé ou dans les deux heures qui suivent un repas.

Ne jamais aller se baigner seul, même si l'on est excellent nageur.

Ne pas faire de plongeon sans être sûr de la profondeur de l'eau.

Dans les bois

Ne pas boire d'eau de source ou rivière qu'on rencontre, ni d'eau de puits qu'on ne connaît pas, sans faire bouillir cette eau afin d'éviter des troubles intestinaux ou autres.

En cas de contact avec de l'"herbe à puce" ou du sumac vénéneux, se laver au moins à cinq reprises les parties atteintes, avec de l'eau et du savon. Dans les cas sérieux, voir le médecin.

Avant de jeter une allumette qui a servi, la casser afin d'être sûr qu'elle est éteinte. Si on fait un feu, ne jamais s'en aller sans éteindre la flamme et la braise.

N'importe où

En cas de feu causé par de l'essence ou du pétrole, se servir de sable, de terre ou d'une étoffe épaisse (paletots, couvertures, etc.) pour étouffer la flamme. Ne jamais chercher à l'éteindre avec de l'eau.

Ne jamais jeter de cigarettes ou de cigares allumés; bien les écraser. Se procurer un manuel de "Premiers Soins" et avoir sous la main une pharmacie d'urgence.

La brochure gratuite de la Metropolitan, "Premiers Soins", dit ce qu'il y a à faire — chez soi aussi bien qu'en voyage — en cas de fractures, brûlures, entorses, empoisonnement, submersion, incendie, blessures, choc électrique, morsures, coups de soleil, insolation et accidents communs de nature diverse.

METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

FREDERICK H. ECKER, président,

Bureau chef canadien, Ottawa, Ont.
Compartiment 7-S-34

Veillez m'envoyer, sans frais ni obligation de ma part, un exemplaire de votre brochure "Premiers Soins".

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____



AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872

cun à la main un petit sac de voyage, et prenaient lentement à pied le chemin de la villa d'Ingouville.

Pierre Landry, prévenu par dépêche de l'arrivée du maître, faisait le guet dans le jardin auprès de la porte qu'il ouvrit avant même que le faux mulâtre eût posé la main sur le bouton de la sonnette. L'ancien amoureux de Rose Bonchamp n'était plus reconnaissable. Une expression de calme profond, de béatitude infinie, se lisait sur son visage reposé. Sans souci du présent, sans inquiétude pour l'avenir, se montrant le moins possible au dehors, attendant avec impatience la vengeance promise, il s'acquittait à merveille de ses fonctions de gardien fidèle, entretenant de façon irréprochable le jardin et la villa.

Lionel lui en fit ses compliments, puis se retira dans la chambre préparée pour lui, tandis que Jean Renaud en faisait autant de son côté.

Le lendemain matin Pierre Landry reçut l'ordre de se rendre à la gare pour y recevoir une voiture, un cheval et un domestique nègre, arrivant par un train omnibus, et pour leur indiquer le chemin de la villa des Falaises.

Il devait en revenant rapporter les provisions nécessaires et préparer lui-même un repas très simple. Lionel Warton ne voulant pas sortir de la maison d'Ingouville.

Après le déjeuner, dont quelques côtelettes et un homard firent tous les frais, Jean Renaud, en costume de voyage et portant en bandoulière une élégante sacoche de cuir de Russie, gagna la ville, se rendit successivement à l'hôtel du *Bras noir* où il causa longuement avec Jupiter, puis chez le banquier Janille, chez un juif nommé Mosès Graff qui prêtait à gros intérêts sur consignation de marchandises aux négociants gênés, et dans deux ou trois autres officines du même genre.

Voyons ce qui se passait, à peu près à la même heure, dans l'ex-maison Dereyne et de Funcal, appartenant depuis quelques jours au seul Mercuzza-Funcal.

C'était jour d'échéance. Le caissier se trouvait à son poste et son visage exprimait une sérénité complète. Le ci-devant commandeur des noirs avait réuni la veille, non sans quelque peine, la somme nécessaire pour faire face aux engagements pris, et toutes les traites devaient être payées à présentation.

Mercuzza, seul dans son cabinet, se frottait les mains et souriait. Quoiqu'il fût momentanément très gêné, il voyait l'avenir en beau.

Cette échéance franchie, c'était le salut, croyait-il, c'était la richesse à bref délai, car les deux navires le *Petit-Havre* et le *François Ier* devaient arriver d'un moment à l'autre avec des cargaisons d'une grande valeur. Peut-être avant que la journée

fût finie, entreraient-ils dans les basins.

Le crédit chancelant de la maison Juan de Funcal se raffermirait aussitôt; il deviendrait possible d'entreprendre des spéculations grandioses, de s'acquitter envers Lionel Warton et, pour peu que la chance heureuse s'en mêlât, d'entasser des millions et de se trouver à la tête du commerce havanaïs.

Le senior Mercuzza rêvait de devenir non seulement un homme riche, mais un homme considéré. Son ambition, quelques mois auparavant, se serait contentée de beaucoup moins. Une cinquantaine de mille francs à dépenser en crapuleuses débauches aurait suffi pour le rendre fou de joie — du moins jusqu'à la vaporisation du dernier billet de banque. Maintenant il se prenait au sérieux; il ne se souciait plus d'une somme plus ou moins ronde à jeter par les fenêtres; il lui fallait une fortune solide et bien assise, qui lui permit d'épouser la fille de quelque riche éleveur de la vallée d'Auge, d'encaisser une grosse dot, de procréer de petits héritiers du beau nom de Funcal, enfin de faire souche d'honnêtes gens! Déjà l'ex-commandeur des noirs se voyait négociant de premier ordre, père de famille, jouissant de l'estime universelle et convaincu qu'il la méritait.

Un garçon de bureau frappant à la porte de son cabinet le tira du beau rêve qu'il faisait tout éveillé.

— Entrez, dit-il; et il ajouta, quand le garçon de bureau eut franchi le seuil: Que voulez-vous?..

— Monsieur, c'est un étranger qui est en bas et qui désire vous voir. Voici sa carte.

Mercuzza-Funcal prit le carré de carton-porcelaine que lui tendait le garçon de bureau, et lut:

DOMENICO SEBALLA

Représentant de la maison Brown, Sydney et Cie, de la Trinité.

L'Espagnol tressaillit. Le nom de Domenico Seballa, qu'il était sûr d'avoir entendu déjà prononcer et les mots: *Représentant de la maison Brown, etc.*, lui rappelaient un mauvais souvenir. Il demanda:

— Cet étranger est-il un mulâtre?

— Oui, monsieur, un mulâtre à cheveux blancs.

— C'est bien lui, pensa l'ex-commandeur.

— Recevrez-vous ce monsieur? reprit le garçon de bureau.

— Oui. Faites-le monter.

Resté seul pendant quelques secondes, l'Espagnol murmura:

— La maison Dereyne et de Funcal ne doit plus un sou à la maison Brown. Je n'ai donc rien à craindre de ce côté. Le représentant de ces messieurs vient, selon toute apparence, me faire des offres de service. Peut-être même se propose-t-il de me confier des fonds.

Cette idée fit sourire Mercuzza qui prisait très haut les témoignages de confiance attestant son crédit et sa bonne renommée.

Jean Renaud entra dans le cabinet, salua l'armateur avec sa courtoisie habituelle, et lui dit:

— Je suis heureux, monsieur, de vous trouver en bonne santé; mais peut-être ne vous souvenez-vous pas de moi, ce qui n'aurait rien d'éton-

nant car vous ne m'avez vu qu'une seule fois et pendant quelques minutes...

— Pardon, monsieur, interrompit Mercuzza en indiquant de la main un siège au visiteur, je me souviens de vous à merveille. Vous êtes venu, il y a six semaines ou deux mois, toucher cent quarante mille francs représentés par deux traites souscrites au profit de la maison Brown et Sydney par mon ex-associé Martial Dereyne.

— C'est parfaitement cela, monsieur.

— Et, poursuivit Mercuzza, vous avez été le premier à m'annoncer un grand désastre qui frappait la maison.

— L'incendie de deux navires. Votre mémoire vous sert à merveille. Ah! le coup était rude et vous avez dû maudire le porteur de ces mauvaises nouvelles!

— Pourquoi donc? Maudit-on la poste ou le télégraphe quand ils annoncent un malheur? Vous avez joué le rôle d'une lettre ou d'une dépêche, voilà tout. Le mal, d'ailleurs, est aujourd'hui réparé complètement. A quoi bon se souvenir, et surtout s'affliger, d'une blessure guérie?

— Vous avez cent fois raison, monsieur, et je vous applaudis de joindre tant de philosophie à tant de prospérité. J'éprouve, soyez-en sûr, une joie vive de votre heureuse fortune.

— Je n'en doute pas et je vous en remercie. Puis-je espérer, ajouta l'Espagnol en souriant, que vous ne venez point aujourd'hui m'annoncer quelque catastrophe?

— Que Dieu m'en garde!..

— Et me permettez-vous de vous demander le motif d'une visite qui m'est fort agréable, mais à laquelle je ne pouvais m'attendre...

— Ce motif est bien simple, répondit Jean Renaud. Je suis porteur de traites créées par vous, et j'ai trouvé convenable d'avoir l'honneur de vous voir avant de présenter ces traites à votre caissier.

— Des traites créées par moi! s'écria Mercuzza. Mais, monsieur, c'est impossible! absolument impossible! Je ne dois rien à la maison Brown et Sydney!!

— Aussi cette maison ne vous réclame rien...

— Alors, monsieur, vous avez été dupe d'un faussaire! Quelle somme représentent ces traites dont j'ignorais l'existence, et de qui les tenez-vous?

— La somme est de neuf cent mille francs, et je tiens les traites d'un de mes compatriotes, M. Lionel Warton, qui lui-même les tenait de vous.

Mercuzza devint pâle comme un mort. Une angoisse inouïe s'emparait de lui et mettait à ses tempes des gouttes de sueur froide.

— Lionel Warton, balbutia-t-il effaré. Vous avez dans les mains les traites souscrites à Lionel Warton!

— Mais sans doute. Quoi d'étonnant à cela? Ayant un paiement à faire à la Trinité, M. Warton me les a remises hier en échange d'un chèque à vue de neuf cent mille francs sur la maison Brown et Sydney. Vos traites étant également à vue, je les ai prises comme argent comptant. Je ne comprends pas ce qui vous surprend dans une transaction si naturelle.

— Eh! monsieur, répliqua l'ex-commandeur des noirs avec amertume,

j'ai bien lieu d'être surpris, Lionel Warton m'ayant promis, qu'il ne mettrait pas ces valeurs en circulation.

— Avait-il pris cet engagement?

— Je vous l'affirme sur mon honneur!

— Il l'aura sans doute oublié, car il est homme de parole. Est-ce que ce paiement vous gêne?

— Il ne me gênerait pas en toute autre occurrence, répondit l'Espagnol avec un aplomb dont une seconde plus tôt il semblait incapable, mais c'était aujourd'hui jour d'échéance, ma caisse s'est vidée ce matin et, pris à l'improviste, j'éprouverais quelque embarras, il faut bien l'avouer, si Lionel Warton exigeait un paiement immédiat.

— Eh! monsieur, s'écria Jean Renaud, Lionel Warton n'exige absolument rien. L'honneur de votre signature est seul en cause ici.

— Je le comprends et je m'exprime mal, se hâta de dire Mercuzza; mais, monsieur, mettez-vous à ma place. Pouvais-je deviner qu'on présenterait ces traites aujourd'hui? Cent fois non! Cela semblait plus qu'improbable, cela paraissait impossible! Est-ce la coutume d'un homme jouissant de son bon sens d'agir à l'encontre de ses propres intérêts, et c'est ce que fait en ce moment Lionel Warton! Jugez-en! Ce jeune gentleman a dans ma maison des capitaux considérables, plus de deux millions. Ma chute anéantirait ses créances et, si riche que l'on soit, on ne perd pas de gaieté de cœur une si grosse somme. Lionel Warton sait à merveille qu'il sera remboursé dès que les navires que j'attends rentreront au port, car leur cargaison sont vendues d'avance. C'est pour cela qu'il a promis d'attendre de garder mes traites en portefeuille, et s'il ne l'a pas fait, c'est par suite d'une erreur ou d'un oubli dont les conséquences, désastreuses pour moi, seraient très graves pour lui-même.

Mercuzza se tut, épiait d'un regard oblique sur le visage bronzé de son auditeur l'impression qu'il venait de produire. Jean Renaud répondit:

— Mon Dieu, monsieur de Funcal, vos raisonnements me paraissent très logiques. Vraisemblablement, à votre place, je parlerais comme vous le faites, mais je vous prie de remarquer qu'en tout ceci mon rôle est strictement passif. Les mobiles qui font agir M. Lionel Warton ne me regardent pas. Il a reçu de moi une valeur en échange de laquelle il m'a remis des traites dont je dois opérer l'encaissement pour couvrir ma maison. Puis-je passer à la caisse? Serai-je payé?

— Aujourd'hui, non, répliqua l'Espagnol. Et je vous supplie de m'accorder un très court délai.

— Je le voudrais, monsieur, je n'en ai pas le droit. Songez que je représente ici les intérêts de MM. Brown et Sydney. Je ne puis vous accorder que ce que vous accorde la loi. Les traites seront chez l'huissier, pour être protestées faute de paiement, demain à midi. Donc il vous reste vingt-quatre heures.

XV

— L'huissier! Un protêt! s'écria Mercuzza-Funcal! C'est le déshonneur!

(Suite à la page 16)

LE BAUME PERSAN plaît particulièrement à la femme élégante. Stimulant la peau, assouplissant sa texture, il crée et conserve le teint d'un charme exquis. D'une odeur agréable. D'usage agréable et rafraîchissant. Spécialement recommandé pour calmer et dissiper la rugosité et l'irritation. Protège et relève le teint le plus délicat, lui donne un charme d'éternelle jeunesse. Le Baume Persan est l'article de toilette indispensable.



La brouette à voile chinoise est certainement l'une des plus curieuses voitures que l'on puisse imaginer et surtout voir fonctionner. Elle a trois moteurs : un âne, une voile et un homme. On peut même y ajouter le chien qui active le mouvement par ses aboiements.

Les Voitures Extraordinaires

Chronique Documentaire
Par LOUIS ROLAND

CONTRAIREMENT aux êtres vivants des autres espèces sur la terre, l'homme ne peut opérer de longs voyages sans emporter avec lui une foule de bagages qui l'encombrent et dont le transport est souvent difficile en même temps que dispendieux.

Le vulgaire escargot emporte sa maison sur son dos, mais l'homme ne peut emporter sur le sien que bien peu de chose et cependant ce fut, pendant longtemps, sa seule manière de voir ses bagages le suivre.

Le portage à dos d'homme fut donc le premier moyen de transport employé; c'est un travail pénible et lent qui ne se fait plus aujourd'hui que par exception mais avait au moins l'avantage de se passer de chemins.

Plus tard on eut recours à des animaux de bât, cheval, âne, mulet ou chameau, et l'on put augmenter ainsi dans de notables proportions le poids des marchandises transportées. A dos d'homme, le prix de revient était naturellement considérable, soit, en chiffres ronds, cent fois celui du transport moderne des marchandises par chemin de fer. Actuellement encore, dans certaines contrées intérieures de l'Afrique centrale où les chemins ne sont même pas encore à l'état de projet, où il n'y a que des sentiers praticables seulement à des gens bien entraînés, le transport

des marchandises se fait à l'aide de porteurs, ce qui en augmente singulièrement le prix. Ces porteurs sont payés en "cauris" monnaie du pays consistant en petits coquillages, et l'on a pu facilement se rendre compte des dépenses de transport. Une noix de Kola, par exemple, se vend de 5 à 7 cauris là où on les cueille mais, transportées dans le voisinage du lac Tchad elles reviennent déjà à 200 ou 300 cauris, et il faut encore les amener à la côte.

Quand on fit les transports à dos d'animal il y eut déjà du progrès; un âne peut porter 150 à 160 livres, un cheval permet de doubler presque ce poids, et le chameau peut quelquefois être chargé jusqu'à concurrence de 400 livres et fournir une marche de dix heures de suite. La voiture vint ensuite et apporta avec elle une considérable amélioration.

Elle n'a pourtant pas une origine très ancienne; elle n'entra en service sinon général du moins important que douze cents ans environ avant l'ère chrétienne; elle était, cela va sans dire, très primitive de formes, à roues pleines grossièrement taillées dans la coupe d'un tronc d'arbre et sans ressorts. Même beaucoup plus tard, au

temps des rois mérovingiens, en France, les carrosses de luxe servant aux voyages de ces monarques n'étaient que de grossiers charriots traînés lentement par des boeufs.

Avec les siècles, la voiture se perfectionna, mais à venir jusqu'à ces derniers temps on en pouvait voir de curieux modèles dans certains pays; il en existe d'ailleurs encore. La "jinricksha" japonaise qui est une voiture de luxe assez rapide marche au moteur humain; c'est un japonais qui s'attelle et trotte dans les brancards. A Madagascar, le "filanzane" est encore le seul moyen de transport dans certaines parties de cette grande île; c'est une sorte de fauteuil primitif et suspendu à des brancards que des malgaches portent sur leurs épaules; ils courent avec cela par des sentiers où le mortel ordinaire laisserait tout son courage avec la semelle de ses souliers.

Citons aussi la curieuse voiture de famille encore en usage dans certaines parties de la Chine; notre gravure, en tête de cette chronique, en donne une description visuelle qui renseigne mieux que toute explication de fabrication. Cette extraordinaire voiture est à triple moteur; elle est tirée par un âne, poussée par un homme et, de plus, aidée par une voile. Elle n'a qu'une seule roue, ce qui diminue les frottements mais demande une certaine pratique... (Suite à la page 34)

— Pardon, monsieur, ce qui fait une tache à l'honneur commercial, ce n'est pas le protêt, c'est le refus de paiement.

— Eh! monsieur, je ne refuse point de payer. Je paierai, je vous le jure. Mais je sollicite un peu de temps...

— Que je vous refuse à mon grand regret.

— Mais pourquoi?

— Pour conserver le recours de MM. Brown et Sydney contre M. Lionel Warton...

A cela, il n'y avait rien à répondre. Mercuzza baissa la tête un instant comme assommé par un coup de masse; puis, se raccrochant à un espoir soudain, il demanda vivement:

— C'est à Paris que M. Warton vous a remis ces traites?

— Oui, monsieur. Hier.

— Pouvez-vous me donner son adresse?

— Il habite le château de Saint-Ouen.

— Merci, monsieur.

— Je me retire. Demain, à onze heures et demie, les traites vous seront présentées de nouveau, et j'espère qu'alors vous serez en mesure.

Mercuzza répondit à peine. Assis à son bureau il écrivait d'une main fiévreuse, et il ne songea même pas à reconduire le fondé de pouvoirs de la maison Brown, Sydney & Co.

Jean Renaud, un étrange sourire aux lèvres, salua silencieusement et quitta le cabinet de l'armateur.

Ce dernier, quand il eut tracé les dernières lignes d'une longue dépêche adressée à Lionel Warton, au château de Saint-Ouen, frappa sur un timbre et dit à l'employé qui se présentait.

— Au télégraphe! Vite! ne perdez pas une seconde.

L'employé sortit en toute hâte. Mercuzza resté seul se mit à marcher rapidement, de long en large, allant et revenant comme une bête fauve dans sa cage. Tout en marchant il balbutiait:

— Avant deux heures j'aurai la réponse. Elle sera favorable. L'intérêt de Lionel Warton est de me soutenir et non pas de me perdre. Mais pourquoi ces traites sont-elles sorties de ses mains? C'est incompréhensible... inexplicable... effrayant.

Après une courte interruption il reprit, en se frappant le front:

— Eh! quoi! l'échafaudage de fortune si savamment édifié s'écroulerait ainsi! Il suffirait d'une heure pour anéantir tous mes rêves, tous mes espoirs! Non, non, c'est impossible. Je sortirai de là, mais comment? Ah! si les navires arrivaient! Qui sait, en ce moment ils arrivent peut-être.

Cette supposition, quoiqu'elle ne reposât sur rien, suffit pour galvaniser Mercuzza. Il prit son chapeau, quitta son cabinet, puis la maison, et se dirigea vers le port.

Deux hommes embossés dans l'allée d'une maison, vingt pas plus loin, épiaient sa sortie. L'un était Jean Renaud, l'autre un matelot nègre en pantalon large de couteil rayé, en chemise rouge, en vareuse de drap bleu avec des ancrs brodées au collet. Le ruban de son petit chapeau de cuir verni portait en lettres blanches ce nom: *le Vengeur*.

L'ex-associé de Martial Dereyne, absorbé dans sa préoccupation, passa devant eux sans les remarquer.

— Jupiter, dit le faux mulâtre au matelot, tu connais ce particulier qui marche comme les autres courent?

— Oui, senior, je l'ai reconnu quoiqu'il ait fait peau neuve depuis son départ de Guayanilla. C'est un des pires gredins que la terre ait portés. C'est Mercuzza, le commandeur des noirs.

— Il se nomme ici Juan de Funcal et serait en passe de faire une grande fortune si nous n'étions-là pour l'en empêcher et surtout si Dieu n'était pas juste.

— Mais Dieu est juste, senior, répliqua Jupiter.

— En ce moment, reprit Jean Renaud, le misérable sent le terrain qu'il croyait solide trembler et s'effondrer sous ses pieds. Tu vas le suivre de loin et ne plus le perdre de vue. Peut-être, quand il lui sera bien prouvé que tout est perdu, essayera-t-il de fuir en emportant une poignée de billets de Banque, épave du grand naufrage. Il faut rendre sa fuite impossible. Si tu le voyais se disposer à

— C'est le *Petit-Havre* et le *François-Premier*! se dit-il. Je suis sauvé!

Cette illusion ne dura qu'un instant. L'armateur questionna l'un de ces vieux matelots qui passent leur vie sur la jetée, armés d'une lunette marine et étudiant l'horizon. Le matelot répondit que les deux navires appartenaient à la maison Goldsmith et Pauwel. Un pilote venant du large, interrogé à son tour, affirma qu'aucune embarcation importante n'était en vue.

Un immense découragement s'empara de l'Espagnol. Il s'efforça pourtant de prendre le dessus et il murmura, mais sans ajouter foi à ses propres paroles:

— Ils arriveront ce soir ou cette nuit!

Mercuzza-Funcal revint sur ses pas, entra dans un café pour tuer le temps, se fit servir un verre d'absinthe qu'il avala d'un trait, prit un journal afin de se donner une contenance et le parcourut machinalement

— Est-il arrivé une dépêche?

— Oui, monsieur...

— Donnez...

Il monta dans son cabinet, déchira l'enveloppe et lut:

"Le Havre, de Paris,

"M. Lionel Warton, mon maître, a quitté ce matin le château de Saint-Ouen. Ne sais où il est, ni quand il reviendra.

"L'intendant,

BOB."

Mercuzza, dont la pâleur devenait de plus en plus livide, froissa dans ses doigts crispés le papier bleu de l'administration des télégraphes, et se dit presque à voix haute:

— De ce côté, rien à attendre! Lionel Warton est absent, ou bien il a dicté la réponse que voici. Dans un cas comme dans l'autre, compter sur lui serait folie. Que faire?..

L'Espagnol se laissa tomber dans le grand fauteuil où il s'asseyait d'habitude pour travailler, appuya ses coudes sur son bureau, plongea sa tête entre ses mains, et répéta dix fois de suite, d'une façon monotone et quasi inconsciente:

— Que faire? mon Dieu, que faire?

Peu à peu les ténèbres de son esprit troublé s'éclairèrent d'une lueur vague; un ordre relatif s'établit dans le chaos de sa pensée.

— Je n'ai qu'un parti à prendre, se répondit-il, réaliser sans perdre un instant ce que la maison possède encore de ressources et, quand il me sera prouvé que rien ne peut conjurer l'écroulement, disparaître, ce viatique en poche...

Sa résolution arrêtée, il frappa sur le timbre et dit au garçon de bureau qui vint prendre ses ordres:

— Envoyez-moi le caissier...

Ce dernier apparut presque aussitôt avec une figure inquiète.

— Est-ce qu'il se passe quelque chose de fâcheux, monsieur? demanda-t-il.

— Oui et non, répliqua l'Espagnol; on m'a avisé que demain une traite tirée à vue sur moi et que je n'attendais pas si tôt sera présentée...

— La caisse est vide, monsieur, murmura le caissier.

— Je le sais, mais on peut sinon la remplir, du moins se mettre en mesure de parer le coup. Vous avez des valeurs en portefeuille?

— Quelques-unes, mais pas beaucoup.

— Pour quel chiffre?

— Vingt-cinq mille francs à peine.

— Je les endosserai. Fournissez trois traites à quatre-vingt-dix jours, de cinq mille francs chacune, sur nos correspondants d'Haiti, de Philadelphie et de la Trinité, et apportez-les à ma signature. Préparez un bordereau du tout et envoyez à l'escompte chez Janille, qui remettra les fonds aujourd'hui même, ou au plus tard demain matin.

— J'y vais, monsieur

— Ah! une question encore. Quelle somme représentent les marchandises que vous avez actuellement en magasin?

— Environ cent cinquante mille francs.

— Sur consignation de ces marchandises, Mosès Graft prêtera bien cinquante pour cent, n'est-ce pas?

— Ce n'est pas douteux.

— Eh bien! soixante-quinze mille et quarante font cent quinze mille, somme plus que suffisante pour faire honneur à la traite inopportune qui

L'homme aux cercueils

*Maître Christian Loftel n'a d'état que celui
De faire des cercueils pour les mortels ses frères,
Au fond d'une boutique aux placards funéraires
Où depuis quarante ans le jour à peine a lui.*

*A cause de son air étrange, nul vers lui
Ne vient: il a le froid des urnes cinéraires.
Parfois, quelque homme en deuil discute des parères
Et retourne, hanté de ce spectre d'ennui.*

*O sage, qui toujours gardes tes lèvres closes,
Maître Christian Loftel! tu dois savoir des choses
Qui t'ont creusé le front et t'ont joint les sourcils.*

*Réponds! quand tu construis les planches péremptoires,
Combien d'âmes de morts, au choc de tes outils,
Te content longuement leurs posthumes histoires?*

EMILE NELLIGAN

Extrait de *Anthologie des poètes canadiens* (3e édition).
Granger Frères, Montréal, 1933.

monter sur un navire en partance, ou se disposer à prendre le chemin de fer, arrête-le.

— S'il résiste?

— Etrangle-le. Mais qu'il ne parte pas!

— Bien, senior, je l'étranglerai...

— Ce sera d'ailleurs inutile, poursuivit Jean Renaud, il suffirait, pour le rendre docile et souple, de lui dire à l'oreille son nom de *Mercuzza* accompagné de ces trois mots: *Commissaire de Police*. Et maintenant, en chasse, Jupiter!

Le nègre fit un signe de tête prouvant qu'il avait bien compris, et s'éloigna sur la trace de l'armateur, assez lentement pour ne pas le rejoindre, assez vite pour ne point le perdre de vue. Ils atteignirent ainsi la jetée, l'un derrière l'autre.

On signalait en radé l'arrivée de deux navires de commerce faisant les signaux d'usage pour demander des pilotes. Mercuzza-Funcal sentit son cœur se dilater soudain et son pâle visage s'empourpra.

des yeux sans en déchiffrer une seule ligne. Sa pensée était ailleurs.

Chose étrange! cet homme que nous avons vu complice d'un assassinat, cet homme coupable de tant d'infamies, souillé de tant de crimes, perdait la tête en présence de la faillite imminente.

Ce n'est pas la honte qui lui faisait peur. Que lui importait une tache sur un nom volé? Ce qui le désespérait, c'était la crainte de se trouver d'un moment à l'autre sans ressources! C'était l'épouvante de n'être plus rien après avoir été un moment quelque chose, et de retomber dans la boue d'où il sortait.

Une heure s'écoula, puis une demie. L'Espagnol se leva brusquement, jeta sur la table du café une pièce d'argent dont il ne réclama point la monnaie, et regagna sa demeure en courant, toujours suivi à distance par Jupiter.

Sa première question en entrant dans le bureau du caissier fut celle-ci:

n'est que de cent mille. Apportez-moi, en même temps que les valeurs, un état détaillé des marchandises.

Le caissier sortit pour exécuter les ordres qu'il venait de recevoir, et Mercuzza resté seul murmura :

— Certes, j'espérais tout autre chose, mais enfin cent quinze mille francs, joints aux quelques billets de banque de ma bourse particulière, constituent un pis-aller fort acceptable. Je cesserai d'être Juan de Funca, notable commerçant du Havre, mais je ne redeviendrai pas non plus Mercuzza, commandeur des nègres à Guayanilla, et peut-être, avec cet argent, trouverai-je moyen de m'enrichir ailleurs.

Dix minutes plus tard le caissier apportait les valeurs et l'état des marchandises. Un garçon de recette prenait aussitôt le chemin de la maison Janille et Compagnie, et Mercuzza-Funcal se dirigeait vers le logis de Mosès Graft, honnête israélite que la spécialité des prêts sur consignation avait rendu millionnaire en quelques années.

XVI

Mosès Graft demeurait, rue de Paris, dans une maison de modeste apparence dont il occupait le second étage. Ses vastes magasins, sortes de docks encombrés de marchandises de la nature la plus disparate, cafés, cotons, sucres, rhums et tafias, bois des îles, porcelaines et curiosités de la Chine, du Japon et des Indes, etc., etc., se trouvaient près de la gare du chemin de fer.

— Monsieur Graft est-il chez lui ? demanda Mercuzza-Funcal au portier qui répondit :

— Non, monsieur. Il est à Honfleur, pour affaires.

— Depuis quand ?

— Il est parti après son déjeuner...

— Reviendra-t-il ce soir ?

— Je ne crois pas. Sa bonne ne l'attend que demain matin.

L'Espagnol ne voulait point remettre au lendemain. Il se rendit chez les autres négociants qui faisaient, quoique sur une moins grande échelle, des opérations analogues à celles de Mosès Graft, mais un malin hasard semblait prendre à tâche d'entraver, ou pour mieux dire de paralyser ses démarches.

L'un des prêteurs sur consignation venait de partir pour Dieppe, un autre pour Fécamp ; le troisième fit répondre que sérieusement indisposé il ne pouvait recevoir personne.

Nos lecteurs doivent se souvenir que Jean Renaud, sous le pseudonyme de Domenico Seballa, s'était présenté le matin même dans ces diverses maisons. Peut-être ses visites successives n'étaient-elles point étrangères aux déconvenues successives de Mercuzza.

Ce dernier, en proie à un découragement profond prit de nouveau le chemin de la jetée. L'apparition d'aucun navire n'était signalée. Il retourna chez lui la tête basse et le cœur serré.

— Est-on revenu de chez M. Janille ? demanda-t-il au caissier.

— Oui, monsieur.

— On a rapporté l'argent ?

— L'argent, non, mais les valeurs. M. Janille refuse de les prendre.

Mercuzza fit un haut-le-corps et s'écria :

— Il refuse ? Sous quel prétexte ?

— M. Janille n'en a donné aucun. Il n'a pas même jeté les yeux sur le bordereau, et il a dit que, son intention étant de ne plus traiter à l'avenir avec la maison Funcal, il vous enverrait demain votre compte.

— Pourquoi cette rupture injurieuse ? balbutia l'Espagnol atterré.

— Je ne sais pas, monsieur, répliqua le caissier. Mais si demain on présente la traite dont vous m'avez parlé, je suis hors d'état d'y faire honneur.

— C'est bien. J'aviserai.

Mercuzza regagna son appartement en proie à une angoisse qu'il est plus aisé de comprendre que de décrire. Il ne toucha pas au dîner qu'on lui servit et il s'enferma dans sa chambre.

Sa nuit fut horrible. L'effondrement se faisait autour de lui ; il le voyait bien. La déclaration brutale du banquier Janille prouvait l'annéantissement de son crédit. Le lendemain il ne pourrait payer les traites de Lionel Warton et, dès qu'un huissier aurait franchi le seuil de sa maison, sa chute serait un fait accompli. L'arrivée tardive des deux navires attendus ne le sauverait plus et même, la fatalité s'en mêlant, il se trouverait dans l'impossibilité de réunir le petit capital indispensable pour sa fuite.

Ainsi les rêves dorés de l'ex-commandeur aboutissaient à la faillite honteuse, et qui sait si cette faillite n'amènerait pas une enquête sur l'identité du failli ? Alors le misérable, affublé d'un faux nom, aurait pour dernier asile quelque geôle ou peut-être le bagne.

Dès huit heures du matin Mercuzza courut à la jetée et s'informa. Le résultat de ses informations fut négatif comme la veille. Aucun navire en vue dont le signalement pût se rapporter soit au *François Ier*, soit au *Petit Havre*. Il alla de nouveau chez Mosès Graft.

— Monsieur est revenu hier soir, lui dit le portier ; il est chez lui, vous pouvez monter.

Mercuzza gravit rapidement l'escalier. Une servante lui ouvrit la porte et l'introduisit dans le cabinet de l'israélite.

Mosès était un homme de cinquante ans environ, petit, gros, avec de rares cheveux frisés, d'un blond pâle, et des yeux d'un bleu de faïence. Vêtu d'un long paletot graisseux et coiffé d'une toque de fourrure qu'il portait en toute saison, il offrait le type de certains des juifs allemands qui suivaient les armées ennemies en 1870, et achetaient à vil prix aux soldats prussiens les dépouilles françaises. Mosès accueillit le visiteur poliment mais avec un sourire énigmatique, et il entama l'entretien par ces mots :

— Bonjour, monsieur de Funcal. Mon portier m'a dit que vous étiez venu hier soir, et vous revoilà ce matin. Il paraît que vous avez grand besoin de moi et que ça presse.

— J'ai grand besoin de vous et ça presse, répliqua l'Espagnol.

— Ça ne m'étonne pas. Quand on ne sait plus où aller, on vient ici. De quoi est-il question ?

— Un prêt sur consignation.

— Quelle somme demandez-vous ?

— Soixante-quinze mille francs.



POUR VOUS PROTÉGER

Ne gardez pas chez vous ou à votre bureau vos titres, documents ou autres objets de valeur. Mettez-les à l'abri de tout danger, incendie, vol ou perte, dans un Coffret de Sûreté de la Banque Royale. Cette mesure de précaution coûte une bagatelle.

LA

BANQUE ROYALE

DU CANADA



DES ROMANS A LA
MODE POUR UNE
REVUE A LA MODE

La Revue
Populaire

de Juillet

Publie, comme toujours,
un roman d'amour com-
plet, par un bon auteur,
susceptible de plaire à tout
le monde

La Dette

par Paul Cervières

EN VENTE DANS
TOUS LES DEPOTS

15 cents

— Quelles garanties offrez-vous ?
 — Des marchandises d'une valeur de cent cinquante mille.
 — S'agit-il de manières d'or et d'argent ?
 — Non, mais de sucres, de cotons, de cafés, de rhums, de...
 — Inutile de continuer, interrompit Mosès Graft, je ne traiterai pas avec vous.
 — Pourquoi ?
 — Parce que j'aime, quand je traite, n'avoir affaire qu'à mon emprunteur.
 — Eh bien ! n'est-ce point le cas ?
 — Aujourd'hui, oui, demain, qui sait ?
 — Il m'est impossible de vous comprendre.
 — Depuis hier au soir il court de mauvais bruits.
 — De mauvais bruits à mon sujet ! s'écria l'Espagnol. Lesquels ?
 — Je n'ai pas mission de vous les répéter ; vous les connaîtrez toujours assez vite.
 — Mais ils sont faux !
 — Tant mieux pour vous.
 — Je me fais fort, quels qu'ils soient, de vous démontrer qu'ils n'ont aucune créance et que vous pouvez traiter avec moi sans la moindre inquiétude.
 — Inutile de vous donner cette peine. Je refuse l'affaire.
 — Cependant...
 — N'insistez pas. Quand j'ai dit : non ! c'est non ! Au plaisir de vous revoir, monsieur de Fungal, je suis très occupé.
 Et Mosès Graft conduisit doucement son visiteur du côté de la porte. L'Espagnol descendit l'escalier et sortit de la maison en titubant comme un homme ivre.
 Le dernier espoir de réaliser un capital quelconque s'évanouissait en présence de ces mauvais bruits répandus dont parlait le juif sans vouloir en dire plus long. Quels pouvaient être ces bruits ? Mercuzza ne parvenait point à se l'expliquer, mais devinait vaguement qu'ils étaient relatifs aux navires attardés.
 Tandis qu'anéanti au physique aussi bien qu'au moral, et se sentant incapable de tenter de nouvelles démarches, il se dirigeait vers sa maison, Jean Renaud se rendait au télégraphe et expédiait une dépêche portant cette adresse : — Docteur Joë Simnel, au château de Saint-Ouen, près Paris.
 La demie après onze heures sonnait aux horloges du Havre au moment où le faux mulâtre franchissait le seuil de la maison du quai d'Orléans. Il fut introduit sur-le-champ près de l'armateur. Ce dernier, étendu plutôt qu'assis dans son grand fauteuil de bureau, montrait un visage bouleversé. C'est à peine s'il eut la force de se lever pour accueillir son serviteur.
 — Monsieur de Fungal, lui dit Jean Renaud, je vous avais promis de revenir, et je tiens parole. Etes-vous en mesure ?
 — Non, monsieur, répliqua l'Espagnol d'une voix à peine distincte, car

sa bouche était sèche comme après une nuit d'orgie. Non, je ne suis pas en mesure, et si vos dispositions sont toujours les mêmes, si vous me refusez du temps, vous voyez en moi un homme absolument perdu.

— N'aviez-vous pas l'intention, hier, de télégraphier à M. Lionel Warton ? reprit Jean Renaud.

— Je l'ai fait...

— Eh bien ?

— L'intendant m'a répondu que son maître venait de quitter Saint-Ouen pour une destination inconnue. Mais accordez-moi un délai, je partirai à l'instant pour Paris, je trouverai moyen de suivre les traces de Lionel Warton, je le rejoindrai et j'ai la certitude de l'intéresser à ma situation, d'obtenir de lui mon salut.

Le faux mulâtre parut réfléchir pendant un instant.

— Il me répugne d'être impitoyable au moment où un nouveau et terrible malheur fond sur votre maison, répondit-il ensuite.

Mercuzza-Fungal regarda Jean Renaud d'un air hébété et répéta :

— Un nouveau malheur. Quel malheur ?

— Quoi, vous ignorez ?

— J'ignore tout !...

— Je vais donc être, pour la seconde fois, un messager de mauvaises nouvelles. Un sloop monté par un équipage noir, est arrivé au Havre depuis quarante-huit heures, et les matelots de ce sloop affirment que deux navires français, le *Petit-Havre* et le *François-Ier*, ont péri par le feu dans la mer des Antilles...

— Mensonge ! mensonge ! s'écria l'Espagnol que l'épouvante galvanisait.

— Ils ajoutent, poursuivit Jean Renaud, (et ceci ne permet guère de mettre en doute leur véracité) ils ajoutent que les équipages des navires incendiés ont été sauvés par eux, et qu'un transatlantique doit rapatrier ces équipages.

Mercuzza, qui s'était levé brusquement, se laissa retomber sur son siège en balbutiant :

— Allons, la fatalité s'en mêle ! Ces bruits auxquels faisait allusion Mosès Graft, les voilà donc !

On pouvait le croire assommé par un coup si rude. Il n'en fut rien. La foudre, en tombant sur lui, parut au contraire le galvaniser. Au bout d'une ou deux secondes, il reprit, avec une fiévreuse énergie :

— Eh bien ! même en admettant comme vraie l'effroyable, l'in vraisemblable catastrophe que vous m'annoncez, je me sens de force à lutter encore, je me sens capable de terrasser la fortune contraire, si Lionel Warton, mon seul créancier important, veut me tendre la main au lieu de me pousser dans l'abîme. Accordez-moi trois jours, monsieur Sebella, rien que trois jours, et avant que la dernière heure du troisième jour soit écoulée, j'aurai rejoint Lionel Warton, je vous le jure, et j'aurai obtenu qu'il retire de vos mains les traites que vous tenez de lui.

— Je vous accorde vingt-quatre heures, dit Jean Renaud.

— Ce n'est pas assez ! Impossible en vingt-quatre heures d'aller à Paris et de suivre la piste de Lionel Warton ! Je ne puis rien.

— Vous pouvez tout...

— Comment ?

— J'ai reçu ce matin une lettre de celui que vous voulez voir.

— Il vous parle de moi ? demanda vivement l'Espagnol.

— Il ne m'en dit pas un mot, mais il m'annonce qu'il arrivera ce soir au Havre.

— A quelle heure ?

— Je ne sais...

— Où descendra-t-il ?

— Je l'ignore, mais comme il viendra me voir en descendant du chemin de fer, je vous ferai prévenir aussitôt, afin que vous tentiez la démarche dont le succès vous semble certain...

— Et d'ici-là, aucune poursuite ? demanda Mercuzza-Fungal.

— Aucune, vous pouvez y compter. C'est demain seulement que les traites seront protestées s'il y a lieu. J'engage ma responsabilité pour vous, monsieur de Fungal. Je me compromets. Remerciez-moi.

XVII

Tandis qu'avaient lieu au Havre les choses que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, voici ce qui se passait à Paris ou plutôt à Saint-Ouen.

Le lendemain du jour où Cora et Jean Renaud avaient pris le train du Havre, Georges se présentait au château dans l'après-midi avec son bouquet quotidien, et Robinson, fidèle à la consigne reçue, lui annonçait le brusque départ de la famille Warton.

La stupeur de l'associé d'agent de change se devine sans peine. Lionel ne lui avait parlé de rien, à lui le fiancé officiel de Paula ! C'était au moins bizarre ! Que se passait-il donc ?...

— Partis ! s'écria-t-il. Partis, tous ?

— Oui, monsieur, répondit Robinson.

— Quand ?

— Hier au soir.

— Pour aller où ?

— M. Lionel n'a pas l'habitude de me rendre des comptes.

— Mais Domenico Sebella, le parent de votre maître, ne l'a point accompagné ?

— Pardonnez-moi...

— Puis-je parler du moins au docteur Joë Simnel ?

— Le docteur ne quitte jamais la famille.

— L'absence de M. Lionel et de ses cousines doit-elle être longue ?

— On ne me l'a pas dit.

Georges, voyant l'impossibilité de tirer un renseignement quelconque de ce serviteur qui ne savait rien ou qui avait l'ordre de se taire, reprit le chemin de Paris très désappointé, et surtout fort inquiet. Il se demandait avec effroi si cette inexplicable départ ne cachait point un projet de rupture. Or, nous savons quelles conséquences écrasantes entraînerait fatalement la rupture de son mariage. Quelque amoureux qu'il fût de Paula Warton, il était encore bien autrement épris des millions de la dot. Si ces millions qu'il considérait déjà comme son bien, venaient à lui manquer, il se trouverait sans ressources et n'aurait aucun moyen de se relever. La misère absolue, la froide misère en habit noir, remplacerait les radieux mirages qu'il l'éblouissaient depuis quelque temps...

Il rentra chez lui, la tête absolument à l'envers.

Le soir de ce même jour Léopold vint à son tour à Saint-Ouen. L'étudiant, après avoir entendu, chez la comtesse de Lasseny, sa soeur, Lionel Warton annoncer le prochain mariage de Georges et de Paula, avait pris une résolution. Puisque Lionel acceptait l'alliance de son frère, pourquoi repousserait-il la sienne ? Ce raisonnement, d'une logique inattaquable, le décidait à formuler nettement sa demande. Il prévoyait bien quelque objection basée sur sa trop grande jeunesse, mais peu lui importait. Que Mary ne lui fût non pas donnée mais promise, qu'on lui permit l'espoir et, désormais, certain d'un avenir de bonheur, il attendrait avec patience, dût-il attendre pendant plus d'une année. C'est à force de se répéter ces choses qu'il avait résolu de se déclarer à Lionel et de solliciter la main de sa cousine.

Il arrivait surexcité, prêt à tout, comme un poltron qui s'est monté la tête et devient fanfaron. D'une main fiévreuse il sonna à la grille.

La cloche résonna lugubrement et ses vibrations s'éteignirent dans la grande avenue dont les feuillages commençaient à jaunir. Personne ne venait.

Léopold, impatienté, sonna de nouveau. Enfin, au bout de cinq minutes, apparut Robinson tenant une petite lanterne. A travers les barreaux il examina le visiteur et le reconnut.

— Ah ! c'est vous, monsieur Léopold, dit-il.

L'OISEAU TAILLEUR



Notre dessin montre l'intéressant travail de l'oiseau tailleur, que l'on trouve aux Indes. L'oiseau tailleur (orthotomus) pour construire son nid, coud deux feuilles ensemble de façon à former une sorte de sac dans lequel il dispose des brindilles de laine. Parfois, il rapproche les deux bords d'une feuille, comme on le voit à gauche.

ELLE DIT ADIEU A LA DOULEUR.
 — Quand la névralgie brise les nerfs ou que le lumbago rend le dos infirme, c'est le moment d'éprouver les vertus de l'Huile Electrique du Dr Thomas. Une bonne friction calmera la douleur et donnera une sensation de bien-être et de repos. Un essai vous donnera confiance en elle.

— Moi-même. Ouvrez vite, Robinson.

Le nègre, au lieu d'ouvrir, demanda :

— Vous n'avez donc pas vu monsieur votre frère?

— Non. Pourquoi?

— Parce qu'il est venu dans l'après-midi, et il vous aurait évité la peine de vous déranger. Il n'y a personne au château.

— Personne! répéta Léopold stupéfait.

Puis, à son tour, il entama la série de questions adressées au domestique noir par Georges Dereyne quelques heures auparavant, et il obtint des réponses identiques.

Il s'éloignait la tête basse, à pied (ayant renvoyé la voiture qui l'avait amené,) mais au bout de cent pas il se ravisa tout à coup et fit halte.

La créature humaine, homme ou femme, passionnément éprise, possède à de certains moments un instinct de divination, une sorte de seconde vue mystérieuse; nous en pourrions citer d'innombrables exemples.

On a vu des amants souffrir tout à coup et sans motif appréciable dans leur corps ou dans leur âme, quand la maîtresse dont ils étaient séparés éprouvait à l'improviste une violente douleur physique ou morale. On a vu des femmes frappées mortellement au cœur, à la minute précise où sur un champ de bataille leur mari où leur fiancé tombait mort.

L'âme de Léopold venait de recevoir une révélation soudaine.

— On me trompe, murmura le jeune homme; ce prétendu départ est un mensonge. Il se peut que Lionel Warton ait quitté Saint-Ouen, mais à coup sûr il n'a point emmené Mary. Celle que j'aime est au château. Je sens sa présence, et je suis sûr de ne point m'abuser, il faut que je la voie... je veux la voir... je la verrai.

Il revint sur ses pas, mais au lieu d'aller jusqu'à la grille et de s'y heurter contre une consigne inflexible, il quitta la grande route en arrivant à l'angle du parc, longea le mur d'enceinte et arriva sur la berge de la Seine dominée par la splendide terrasse dont nous avons à plus d'une reprise entretenu nos lecteurs.

De là le jeune homme entrevoyait vaguement, dans les ténèbres, la masse sombre du château. Il lui sembla qu'un pâle rayon lumineux s'échappait des vitres d'une fenêtre de l'éta-

ge le plus élevé. Son attention redoubla, mais la lueur avait déjà disparu et pouvait venir, d'ailleurs, d'une chambre de domestique.

Léopold se remit en marche, côtoya les contreforts de la terrasse et atteignit l'endroit où un saut de loup servait de clôture. Il descendit, ou plutôt il sauta dans le fossé profond et le suivit, cherchant un endroit où l'escalade fût possible; sa recherche fut bientôt couronnée de succès.

Des lierres dont les tiges tordues comme d'une échelle et se trouvaient dans le parc au milieu des massifs.

La lune se levait à l'horizon; l'obscurité cessait d'être compacte; le jeune homme s'orienta sans peine et s'engagea dans une allée qui devait le conduire au château.

Un bruit de pas frappa son oreille. Il s'arrêta, l'œil au guet, mais on l'avait entendu marcher, car une voix cria :

— Qui va là?

Léopold se garda bien de répondre et retint son souffle.

— Qui va là? répéta la voix.

Même silence.

Un coup de feu tiré au jugé retentit et une balle siffla dans les rameaux à dix centimètres au-dessus de la tête de l'étudiant qui, jugeant inutile d'affronter plus longtemps la mort par une absurde fanfaronnade, fit un bond en arrière, se glissa dans les fourrés qui protégeaient sa retraite et regagna le saut-de-loup où il disparut.

— On fait bonne garde, se dit-il, c'est qu'il y a quelque chose à garder! A quoi serviraient des sentinelles autour d'une maison déserte? Mary et ses sœurs sont au château, j'en suis de plus en plus sûr, et je ferai en sorte d'en avoir demain la preuve...

Léopold regagna pédestrement Paris où il passa une nuit fort agitée.

Le lendemain, attiré à Saint-Ouen par un aimant irrésistible, auquel d'ailleurs il ne tentait pas de résister, il rôdait dès onze heures du matin aux environs du parc.

Les fenêtres du château demeuraient closes et les contrevents fermés. Aucun bruit, aucun mouvement ne se manifestait de l'autre côté des hautes murailles couronnées de verdure.

Vers midi le jeune homme vit un employé du télégraphe reconnaissable à son képi, au collet bleu de sa tunique et au sac de cuir qu'il portait en bandoulière, s'arrêter à la grille et

sonner. Robinson parlementa avec lui, ouvrit la grille pour le laisser passer, puis la referma, et les deux hommes se dirigèrent ensemble vers le château.

— Allons, murmura Léopold, je ne me trompais point. On reçoit des dépêches, donc il y a des maîtres au logis. Je n'aurai pas perdu mon temps.

Après s'être fait ce raisonnement d'une logique assez discutable, il alla se poster à cent pas de la grille et il attendit.

Au bout de dix minutes l'employé du télégraphe reparut, se dirigeant de son côté. L'étudiant l'arrêta.

— Monsieur, lui dit-il, vous venez du château de Saint-Duen?

— Oui, monsieur...

— Porter une dépêche?

— Naturellement, puisque je suis facteur du télégraphe.

— Je croyais, reprit Léopold, que M. Lionel Warton, le maître de la maison, était en voyage...

— Lionel Warton, répéta l'employé, connais pas.

— A qui donc la dépêche était-elle adressée?

— Mais, monsieur, murmura l'employé en regardant avec défiance le questionneur, qui s'empressa d'ajouter :

— Ma curiosité est très innocente, croyez-le bien. Faites-moi le plaisir d'accepter ceci pour boire ma santé.

Et il glissait une pièce de cent sous dans la main du facteur.

— Merci, monsieur, dit celui-ci en soulevant son képi, la dépêche était adressée au docteur Joë Simnel...

— Et cette dépêche venait?

— Du Havre, je crois. Je ne l'ai pas lue, mais j'étais dans le bureau avec l'employé qui la transcrivait, et il me semble qu'il a parlé du Havre.

— Voilà tout ce que je voulais savoir.

Le facteur continua sa route.

— Je suis fixé, pensa Léopold. Le valet de chambre noir m'a dit hier soir que le docteur Joë Simnel ne se séparait jamais de la famille Warton. Il ne mentait pas. La famille Warton est ici. Lionel seul a quitté le château. Mais pourquoi tout ce mystère? Il y a là quelque chose de suspect qui m'inquiète. Mary et ses sœurs doivent-elles s'éloigner à leur tour? Ah! je le saurai! Perdre Mary! j'aimerais mieux mourir...

L'étudiant entra dans le cabaret de mine piteuse situé au point d'intersection de la route de Saint-Ouen et de la route de la Révolte.

Il demanda une bouteille de bière et s'installa à une petite table près de la fenêtre aux vitres poudreuses.

De là il surveillait la grille. Personne ne pouvait entrer dans le parc ou en sortir sans qu'il le vit.

Cette longue faction fut d'abord infructueuse. Les heures s'écoulaient lentes et monotones. Rien d'insolite ne se produisait.

Vers cinq heures un petit fiacre, venant de Saint-Denis et regagnant Paris s'arrêta devant le cabaret. Le cocher, sans descendre de son siège, se fit servir un verre de vin, puis se remit en route au pas de son cheval fatigué.

XVIII

Un instant après, un valet de pied se montra derrière la grille qu'il ouvrit à deux battants.

(Suite à la page 22)



10c.

POURQUOI

PAYER

PLUS?

The WILSON FLY PAD CO., Hamilton, Ont.

Le meilleur de tous les attrape-mouches. Propre, rapide, sûr et peu coûteux. Demandez-le chez votre Pharmacien, votre Epicier ou votre Marchand Général.

VOUS QUI TRAVAILLEZ

N'oubliez pas qu'une santé robuste est indispensable pour bien remplir votre position et la conserver. Si vous éprouvez des douleurs périodiques, si vous êtes faible et nerveuse, employez sans tarder les

PILULES FEMOL

elles vaincront votre mal et vous assureront force et santé. En vente partout \$1.00 la boîte Brochure médicale gratuite

INSTITUT CAZO (SA) Place Royale Montréal

PILULES FEMOL

Miller's Worm Powders non seulement exterminent les vers intestinaux et autres mais elles sont un remède pour bien d'autres maux des enfants. Elles renforcent le jeune estomac contre l'état bilieux et elles sont toniques dans leurs effets quand l'enfant souffre de perte d'appétit. Dans l'état fiévreux on les trouvera utiles et elles soulageront les douleurs et maux d'estomac dont souffrent si souvent les enfants.

UNE BELLE TAILLE

AUX LIGNES HARMONIEUSES

à toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expéditions franco par la malle, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

PHARMACIES MODELES GOYER

256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

FEMMES DEMANDÉES

Nous avons besoin de femmes ayant une machine à coudre pour coudre pour nous, chez elles. Rien à vendre. Tout ouvrage fait à la machine. Ecrivez à Ontario Neckwear Compagnie, Dépt. 190, Toronto 8, Ont.

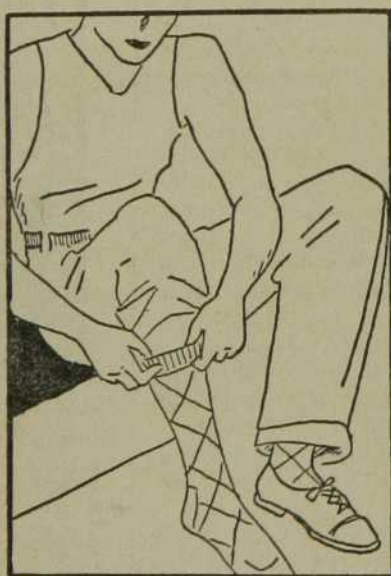


Il y a quelques années, une compagnie avait entrepris l'exploitation de dépôts de phosphate dans une île isolée du Pacifique. L'affaire étant peu payante, elle décida de ramener ses hommes: l'un d'eux alla voir les machineries avant de s'embarquer. On l'oublia. Dernièrement un vaisseau français qui passait dans cette région, y envoya quelques marins qui trouvèrent le malheureux; la solitude l'avait rendu fou.

D U N O U V E A U



On vend maintenant dans les bons magasins un dépilatoire liquide que l'on applique simplement au moyen d'un vaporisateur.



En été, un grand nombre d'hommes ne portent pas de jarretières. Pour cela, on achète des bas à sommets de lastex qui les tiennent bien.



Le plus joli foulard qui soit pour la plage. Il se noue simplement autour du cou. Il est d'un filet aux mailles larges.



Les jupons opaques sont indispensables, en été. Mais il est plus commode de ne porter qu'un bas de jupe en pointe comme celui illustré ci-dessus.



Ce qu'il y a de plus nouveau dans la ganterie. Les gants sont maintenant de toile imprimée, sauf la paume qui est en filet.



Les avantages de ce chapeau pour la campagne sont évidents. La calotte est ajourée afin de permettre l'aération de la chevelure.

LES
DERNIERES NOUVEAUTES

Service hebdomadaire
exclusif au "Samedi"

T'a'pas ?

(DÉJÀ PRIS DES VACANCES POUR TE REPOSER?)



Et tu commences à te reposer en marchant quatre milles chaque matin -



puis tu joues 36 trous de golf chaque après-midi -



et tu joues quelques bonnes parties de baseball par une température de 80 à l'ombre -



Tu passes ensuite une couple de soirées sur le terrain de l'exposition locale



Au bout de tes 2 semaines de repos, tu reviens chez toi fourbu, vanné !



T'a pas après cela pris une bonne BLACK HORSE ? C'est ça qui vous remet un homme daplomb !

Dites simplement -
"Bièrè

BLACK HORSE

Dawes, S.V.P."

Les "Bleus"

Transforment certaines femmes affables en femmes emportées. D'autre prennent le Composé Végétal, dès qu'elles sentent venir les "bleus". Il raffermi les nerfs... contribue à tonifier le système général... leur donne plus de vigueur... plus de charme.

**Le COMPOSE VEGETAL
de LYDIA E. PINKHAM**

GRATIS



**FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET
EMBEILLISSEZ VOTRE
POITRINE**

Toutes les femmes doivent être
belles et vigoureuses, et toutes
peuvent l'être grâce au Réfor-
mateur Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

**REFORMATEUR
MYRRIAM DUBREUIL**

Engraissera rapidement les
personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons *Gratuit* notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement
Confidentielle.

Les jours de bureau sont :

Jeu et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353 — Dépt. 2

5920, rue Durocher, près Bernard
Montréal, Canada.

— Une voiture va partir, se dit Léopold en jetant une pièce de vingt sous au cabaretier pour payer sa bière; puis il se leva et se tint debout près de la fenêtre.

Presqu'en même temps un landau attelé de deux chevaux vigoureux sortit du parc au grand trot, et prenant à droite s'engagea sur la route qui conduit à la barrière de Clichy.

Une petite main baissa le store de la portière de gauche, mais pas assez vite pour empêcher Léopold de reconnaître Dolorès, assise sur la banquette du devant, près du docteur noir. Robinson était sur le siège à côté du cocher.

L'étudiant s'élança hors du cabaret.

— Elles quittent le château! murmura-t-il. Que signifie ce départ précipité qui ressemble à une fuite, au surlendemain du jour où Lionel déclarait publiquement mon frère fiancé officiel de Laura Warton? Ah! j'aurai le mot de cette énigme. Je les suivrai jusqu'à Paris. Je saurai où elles vont...

Le landau filait de toute la vitesse de son attelage.

Léopold, les coudes au corps, ménageant son haleine, se mit à courir.

Pendant cinq minutes il lui fut possible de conserver à peu près sa distance; mais un homme, quelles que soient sa jeunesse et son ardeur, ne saurait lutter bien longtemps contre les jarrets d'acier des chevaux de race à grandes allures.

Bientôt l'étudiant, aveuglé par la sueur qui coulait de son front, les flancs coupés, la poitrine haletante, sentit que la respiration allait lui manquer.

Il ne s'arrêta pas, cependant, décidé à risquer sa vie plutôt que de renoncer à son dessein, mais ses forces le trahirent tout à fait. Il était près de tomber sur la route, épuisé, sans connaissance, quand à dix pas de lui il aperçut le fiacre qui retournait vite à Paris.

L'espoir renaissant le galvanisa et lui permit d'atteindre le véhicule numéroté dans lequel il prit place, en disant au cocher d'une voix distincte:

— Vingt francs pour vous si vous suivez la voiture qui vient de nous dépasser.

— La voiture aux moricauds! Elle file d'un rude train, mais enfin on tâchera. Hue, Coco!

Ces derniers mots, soulignés par un coup de fouet énergiquement appliqué sur les flancs de *Coco*, produisirent un effet immédiat. La pauvre bête, usée, surmenée, n'en était pas moins, malgré son apparence lamentable, un vieux reste de cheval anglais. Elle avait du cœur et partit à un trot qu'on ne pouvait raisonnablement attendre de ses jambes arquées et de ses tendons endoloris.

Le landau gagnait du terrain cependant, grâce à l'immense supériorité de son attelage, mais il n'en gagnait pas beaucoup et ne cessait pas d'être en vue.

À la barrière un embarras de voitures l'immobilisa pendant quelques secondes et permit de s'en rapprocher beaucoup, mais quand il repartit, l'impatience des chevaux de sang doubla la vitesse de leur train et le landau disparut après s'être engagé sur la pente rapide de la rue d'Amsterdam.

— Bourgeois, cria le cocher en se retournant, je ne vois plus le berlin-

got aux moricauds, mais ce n'est pas ma faute. J'ai fait l'impossible. Coco en crévera peut-être.

— Oui... oui... répondit Léopold, vous avez gagné votre argent. A la gare... vite à la gare.

Tandis que le fiacre descendait la pente à son tour, mais assez lentement, car *Coco* n'en pouvait plus, l'étudiant se pencha à la portière de gauche, attentif, regardant toutes les voitures qui croisaient la sienne.

Bien lui en prit, car à la hauteur de la maison qui fait le coin de la rue de Londres, il vit le landau remonter la rue au pas, vide et les stores levés. Robinson n'était plus sur le siège.

Les suppositions de Léopold se changèrent aussitôt en certitudes. Le landau retournait à Saint-Ouen après avoir conduit à la gare Mlles Warton, Joë Simmel et Robinson.

Où allaient-ils? Léopold n'eut pas un instant d'hésitation à ce sujet.

Evidemment ils allaient au Havre puisque la dépêche arrivée le matin même venait du Havre, où sans le moindre doute les appelait Lionel.

Le jeune homme ouvrit avec une vague inquiétude son porte-monnaie, mais il se rassura vite en voyant qu'il contenait cent vingt francs.

— C'est plus qu'il me faut, pensa-t-il. Une fois au Havre, si Mary s'embarque et si je dois m'embarquer pour la suivre, M. de Fungal, l'ex-associé de mon père, ne refusera pas de mettre à ma disposition tout l'argent dont j'aurai besoin.

Le fiacre s'arrêta.

— Bourgeois, dit le cocher, nous sommes à la gare, faut-il aller plus loin?

— Non, répliqua l'étudiant en mettant pied à terre.

Il donna les vingt francs promis, courut au guichet, prit un billet de première classe pour le Havre et s'élança dans la salle d'attente avec l'espoir d'y retrouver les fugitives.

Cet espoir fut déçu. Aucun visage de connaissance ne frappa les regards de Léopold.

— Monsieur, demanda-t-il à l'employé qui vérifiait les tickets à l'entrée de la salle, n'avez-vous pas vu tout à l'heure trois jeunes filles très jolies et très brunes, accompagnées par un mulâtre et par un domestique noir?

— Pardon, monsieur, j'ai vu ces personnes il y a quelques minutes, répondit l'employé. Elles n'ont fait que traverser la salle d'attente pour gagner un wagon retenu d'avance. Rien ne vous empêche de les rejoindre. Voilà qu'on ouvre...

— Merci, monsieur...

Les portes de la salle d'attente glissaient en effet sur les rainures pratiquées *ad hoc*. Léopold s'empressa de gagner le quai d'embarquement et il suivit la file des wagons.

Vers le milieu du train il vit un compartiment dont les stores de soie bleue étaient hermétiquement fermés et dont la caisse portait un écriteau sur lequel on lisait ce mot: *Réservé*.

— Elles sont là! pensa Léopold. D'ici au Havre il se produira bien un incident qui me permettra de faire comprendre à Mary que je la suis, et que je la suivrai s'il le faut jusqu'au bout du monde...

En monologuant ainsi, l'étudiant demeurait immobile devant le wagon qu'un rideau jaloux fermait à ses yeux.

— Messieurs les voyageurs, en voiture! cria un employé qui fermait les portières.

Léopold prit place dans le compartiment voisin de la caisse réservée.

Il ne se doutait pas que l'un des stores de cette caisse s'était soulevé d'une façon presque imperceptible et qu'un regard curieux—celui de Jocelyn—s'était fixé sur lui.

— Nous sommes suivis, murmura le docteur noir.

— Par qui donc? demanda Carmen.

— Par Léopold Dereyne. Il est dans le train.

Marié devint pourpre.

— Sais-tu, mignonne, qu'il t'adore véritablement, celui-là! poursuivit Carmen. Je le trouve sympathique, ce jeune homme. Il est fâcheux qu'il soit le fils de son père et que ton devoir te défende de l'aimer et t'ordonne de le haïr!

La plus jeune sœur de Cora baissa la tête sans répondre. Une angoisse profonde s'emparait de son âme. Elle tremblait que Léopold, en la suivant au Havre, ne se jetât tête baissée dans quelque péril inconnu et inévitable.

Le train partit pour ne s'arrêter qu'aux grandes stations.

À chaque halte, Léopold descendait, espérant toujours que la vigilance du docteur noir serait un instant en défaut, et qu'un store mal assujéti lui permettrait d'entrevoir sa bien-aimée, ou tout au moins d'entendre sa voix.

Il l'espéra vainement. Le compartiment réservé demeura clos et silencieux.

À onze heures et demie, le train arrivait au Havre. L'étudiant se plaça en face du wagon en se disant:— Il faudra bien qu'elles descendent.

Et il attendit.

Quelques minutes s'écoulèrent. Tous les voyageurs avaient quitté le quai. Il était encore là et le wagon ne s'ouvrait pas.

— Qu'attendez-vous, monsieur? lui demanda le chef de train en venant à lui.

— J'attends que les personnes qui sont dans ce wagon descendent.

— Alors, vous attendrez longtemps. Ces personnes ont changé de compartiment à Malaunay.

— Vous en êtes certain? s'écria l'étudiant stupéfait.

— Voyez plutôt!

Et le chef de train, ouvrant la portière, montra le compartiment vide.

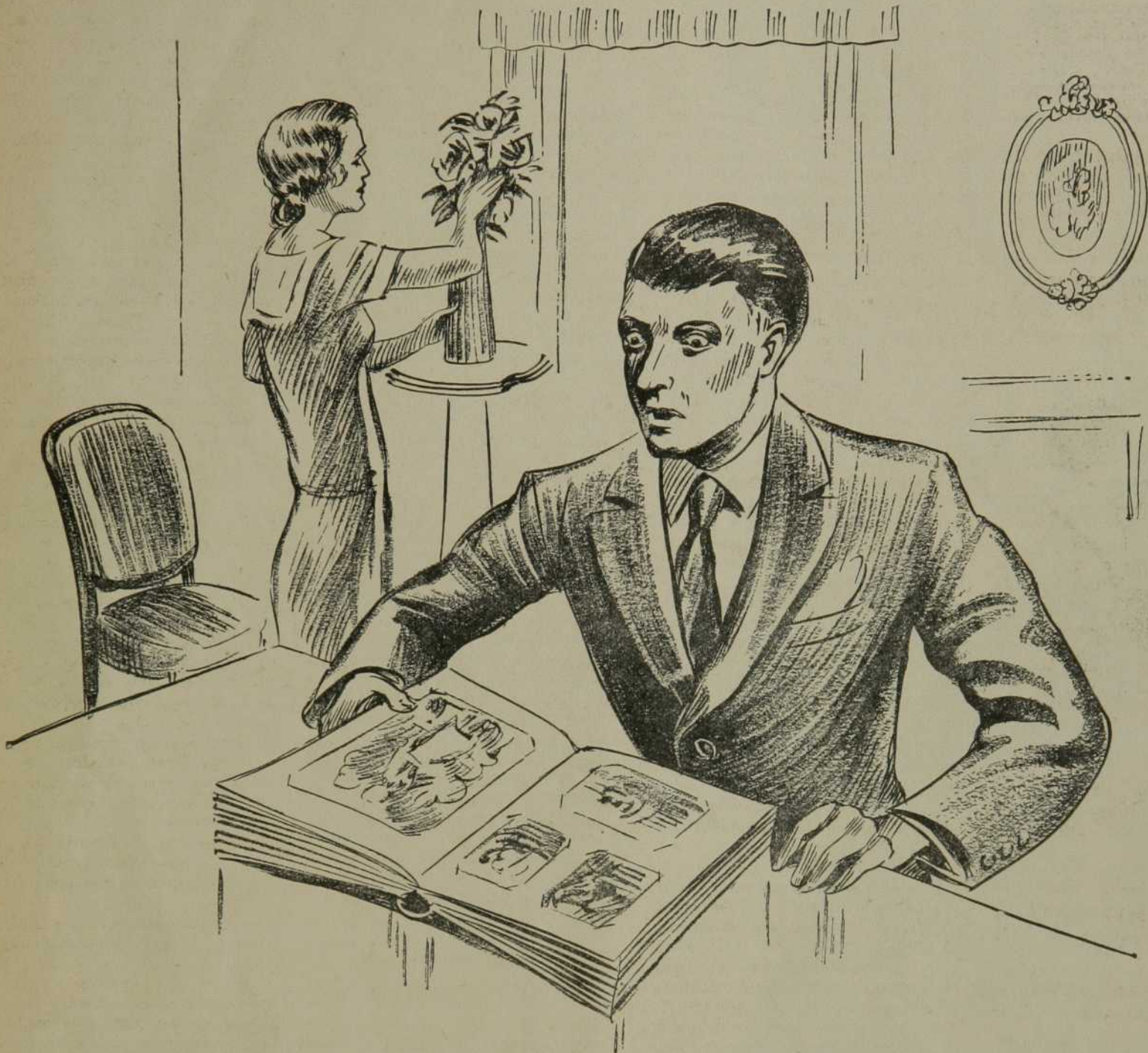
L'évidence s'imposait. Léopold ne put se dissimuler qu'il venait de se laisser jouer comme un enfant, car à coup sûr le docteur noir s'était aperçu de sa poursuite et avait pris aussitôt des mesures pour la rendre inutile.

Très irrité et très désolé il quitta la gare, erra dans les rues de la ville pendant une partie de la nuit, et ce ne fut guère avant trois heures du matin, qu'épuisé de fatigue il se décida à sonner à la porte d'un hôtel et à demander un lit, remettant au lendemain des recherches qui n'avaient désormais aucune chance d'aboutir,—il ne s'illusionnait point à cet égard.

Rejoignons Mercuzza-Fungal.

(A suivre)

Les noms propres des personnes de nos feuilletons, nouvelles, contes et histoires sont fictifs et imaginaires. Si une personne retrouve son propre nom dans ces oeuvres d'imagination c'est pure coïncidence.



SAINT-LOUP

"Margaret!" Avec un peu de surprise et beaucoup d'amertume, le détective regarda ces photographies.

TÊTE ROUGE

Par Louis-Th. JURDANT

No 4

(Suite)

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Tom Dearly est un détective de Scotland Yard. Son nom est célèbre dans toute l'Angleterre.

Ses chefs le chargent d'enquêter sur un cambrioleur-gentleman nommé Tête Rouge. Celui-ci multiplie ses méfaits dans les maisons riches et demeure insaisissable, ce qui provoque les moqueries du journaliste Tyllern à l'adresse de la police.

A Ramsgate, au bord de la mer, où Tom Dearly passe les fins de semaine, il est présenté par une amie à Margaret Barclay. Mais il ignore qu'elle est la fille de Sir Lawrence Barclay, grand amateur de romans policiers. Tom et Margaret sont aussitôt attirés l'un vers l'autre. Tête Rouge a prévenu qu'il cambriolerait la demeure de Sir Lawrence Barclay. Aussi la police veille.

CHAPITRE X

L'OPINION DE MARY

C'EST pourquoi rien n'avait pu le retenir à Scotland Yard ce samedi-ci. A quoi cela servirait-il puisque le sergent Mac Colny était là, et malgré tout, le sergent Mac Colny était un garçon capable de mener éventuellement une première enquête sans l'aide de son chef. C'était un garçon d'initiative. C'était...

Lorsque Tom Dearly fut sorti de Londres et des faubourgs et que la route s'allongea, blanche et droite, devant le cabriolet, toutes les pensées ayant quelque rapport avec l'affaire Tête Rouge disparurent et il ne fut plus que le "boy" sentimental et romantique, le futur mousse d'un bateau de police sur la mer du Nord.

Pendant la semaine, il avait eu l'occasion de causer de son projet à Sir Peter Greene et le surintendant lui avait déclaré que ce rêve était parfaitement réalisable. Naturellement, le noble gentleman avait été un peu surpris de cette décision de son meilleur inspecteur, mais il connaissait très bien Dearly et sa surprise avait été de courte durée. Tom Dearly voulait être marin! Très bien. Tom Dearly serait marin. Aussitôt qu'il aurait réussi l'affaire Tête Rouge il entrerait à l'école spéciale de police marine et Sir Peter Greene ne doutait nullement que Tom Dearly devint très vite commandant de l'un des bateaux patrouilleurs.

Tom était sorti, rayonnant, du bureau de son chef et il n'avait pu s'empêcher de téléphoner à Mary pour lui faire part des bonnes nouvelles.

Son amie ne s'enthousiasmait pas le moins du monde à l'idée de la nouvelle carrière de Tom. Le diman-

che précédent, à Ramsgate, elle en avait parlé à Margaret. Naturellement Tom Dearly ignorait ces choses et il n'avait pas remarqué le ton peu chaleureux dont Mary l'avait félicité pour son avenir.

Les deux jeunes filles avaient beaucoup causé de leur ami commun, mais Margaret n'avait pas osé avouer son amour pour le jeune homme.

Tom Dearly ! Quand Mary lui avait demandé si elle trouvait le détective sympathique, elle avait répondu :

— Tom Dearly, sympathique ! Ma chère Mary, je ne saurais vous donner exactement mon impression.

Et sa voix vibrat singulièrement.

— Vous ne l'aimez pas ! s'était exclamée Mary.

— L'aimer !

Margaret avait rougi :

— Si... Je l'aime beaucoup... Je crois que nous deviendrons vite de bons amis... Je suis vraiment très heureuse de le connaître... Mary, je dois vous remercier beaucoup de m'avoir donné l'occasion...

— Ah ! je vois que vous le trouvez sympathique ! avait interrompu Mary, sans rien remarquer de l'émotion de Margaret. Je suis très contente qu'il vous plaise... Venez-vous avec moi ? Nous irons jouer un "set" sur le terrain de Granville. J'ai fait l'acquisition d'une nouvelle raquette et j'ai hâte de l'essayer.

Une heure plus tard, alors qu'elles revenaient du tennis, les deux jeunes filles avaient repris leur conversation sur Tom.

— Je suis contente que vous aimiez Tom, avait repris Mary. Ce garçon a besoin de sympathie. Voyez-vous, il est un peu fou.

— Un peu fou ? Que voulez-vous dire, Mary ?

— Oh ! Il n'est pas plus fou qu'un autre homme ! Entré nous, Margaret, je crois que tous les hommes sont un peu fous. Chacun d'eux a une chimère, un rêve impossible, ou tout au moins extravagant. Chacun d'eux poursuit sans cesse cet... idéal que peu d'entre eux atteignent. Nous, femmes, nous sommes beaucoup plus raisonnables. Nous nous contentons de ce que nous avons.

— Je ne vois pas...

— Vous ne voyez pas quelle peut être la folie de Tom ! Oh ! Elle est pourtant bien simple. Il me l'a révélée l'autre soir. Figurez-vous que Tom veut être marin et qu'il parle de s'engager dans la police marine, comme simple matelot. Figurez-vous que Tom a l'intention d'abandonner la brillante carrière qu'il a devant lui. Il paraît qu'il sera nommé intendant de district s'il réussit l'affaire de Tête Rouge ! Mais le sol ferme n'agrée plus à notre ami. Tom s'est amouraché de la mer. Dieu sait quel rêve stupide il a entrevu. Sans doute, se voit-il déjà amiral, commandant une escadre importante de cuirassés et de torpilleurs.

— Mais, Mary, si pourtant...

— Oh ! Taisez-vous, Margaret. Quand vous connaîtrez mieux Tom, vous pourrez me dire votre opinion.

Le Liniment Egyptien Douglas est excellent pour laver les pattes des bêtes. Fait aussi disparaître les cors des chevaux et soulage rapidement contusions, foulures, enflures et engourdissements des articulations.

Tom est un excellent garçon. Il n'a qu'un défaut : celui de rêver. Tom rêve beaucoup trop, mais jusqu'à ces derniers temps, il croyait son rêve impossible. Il était persuadé que son rêve ne se réaliserait jamais, mais il a rencontré, je ne sais quel imbécile, un type stupide qu'il appelle son cher Tork. Et ce garçon lui a prouvé que son rêve était normal. Oh ! Voilà notre Tom parti. Marin... la mer... l'océan... le ciel... Rêver tout seul sur le pont d'un bateau, la nuit. Tout seul avec les étoiles !... Mais cela ne tient pas debout ! Nous sommes au vingtième siècle et c'est bien là ce que ces sacrées rêveurs romantiques oublient. Oh ! parfois, je souhaiterais qu'une femme intervint ! Une femme dont il tomberait amoureux et qui l'aimerait sincèrement, profondément, de toute son âme. Une femme qui lui enlèverait de la tête toutes ces idées de poésie peu lucrative. Je connais Tom depuis bientôt quatre ans. C'est un grand copain. Je l'aime beaucoup. Je dirai plus. Je le considère comme mon propre frère. C'est pourquoi je lui veux du bien. La mer ! Folie de quelques heures. Caprice qui bientôt le décevra par sa monotonie. La mer ne lui donnera pas le bonheur. Voyez-vous, Margaret, il n'est pas bon qu'un homme vive seul. Un homme, il faut que ça aime. Aimer. L'éternel refrain de l'homme. Aimer ! Les hommes sont beaucoup moins raisonnables que nous, Margaret, croyez-moi. Et si leur amour ne trouve pas écho dans un cœur de femme, alors, leur imagination folle a tôt fait de choisir une chimère à chérir, une idée à défendre, un idéal à adorer. Une femme pour Tom... Oh ! Je voudrais... je voudrais.

— Mary...

Margaret avait écouté cette tirade avec surprise d'abord, avec émotion ensuite. A son avis, le point de vue de Mary était faux. Elle seule, Margaret connaissait réellement Tom. Elle seule comprenait le côté sublime de leur amie. Elle... Margaret !...

Un moment, elle fut sur le point de tout dire à Mary. Elle aimait Tom. Vraiment, sincèrement, désespérément sans la moindre restriction, de toute son âme, elle aimait Tom. Elle serait la femme de Tom. Elle lui ferait oublier son rêve merveilleux. Elle combattrait, elle vaincrait la mer dans l'esprit de Tom. Tom ne pourrait pas ne pas l'aimer.

— Mary... dit-elle, mais elle ne continua pas.

Brusquement, devant ses yeux, venait de se lever une barrière. *The honorable Margaret Barclay*. Cette femme du monde, grande, mince, vêtue d'une longue robe de soie ornée de perles. Cette lady souriante, aux gestes lents et nobles de grande dame. Femme : Margaret ! Mary Margaret Barclay ! La fille de Sir Lawrence Barclay !

Maigres silhouettes confuses et difformes, toute sa ligne d'ancêtres venait de se lever entre elle et Tom, entre elle et Mary... Barclay ! Un écusson où brillaient deux aigles d'or sur fond bleu de roi. Barclay ! Un vieux château délabré et historique dont seul un pavillon de chasse était habitable. Barclay ! Le grand hôtel de Park Lane. Barclay ! Ces immenses propriétés en Irlande et en Ecosse. Barclay... barrière que jamais elle ne

pourrait ouvrir, que jamais on ne lui permettrait de franchir.

— Que voulez-vous dire, Margaret ?

Mary s'était brusquement tournée vers son amie.

— Je voulais... Oh ! Je voulais simplement vous dire que vous aviez raison. Il faudrait trouver une femme... Toutefois, le ton dont elle avait dit cette phrase était singulièrement ému et Mary se demanda longtemps ce que Margaret n'avait pas osé dire.

C'est toutes ces choses que Tom Dearly ignorait alors que son petit cabriolet roulait à toute allure vers Ramsgate, ce samedi 30 avril.

Comme chaque samedi, il s'arrêta à l'entrée d'un certain garage de Rochester afin d'y faire remplir son réservoir à essence. Comme chaque samedi, il déboucha à Pegwell au tournant de la route de Londres et arrêta sa voiture pendant près de cinq minutes, se grisant les yeux et le cœur de la baie de Ramsgate. Comme chaque samedi, il arriva à la pension à temps pour le thé et écouta les doléances de Mrs. Jannings sur le vie chère et la Bourse mauvaise.

Margaret était venue et Mary et John et encore d'autres habitués de la pension. Avec d'enthousiastes "Hello, old man !" ils venaient lui serrer la main.

Après le souper, comme chaque samedi, Tom s'était esquivé pour sa promenade nocturne. Margaret l'accompagnait ; elle lui avait demandé cette permission d'aller avec lui voir la mer.

Ensemble, ils descendirent vers la plage. Leurs pas joyeux résonnaient sur le trottoir aux dalles bleues.

— Je suis heureux que vous soyez revenue, Margaret. Je vois que vous aimez la mer autant que moi. Cela me fait plaisir. Et puis, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Margaret, mon rêve va enfin...

CHAPITRE XI

L'ARRESTATION DE FYLLERN

Dimanche, 1er mai.

— Allo... Ici "Van" numéro 4... Sergent Mac Colny écoute !

La grosse voix du sergent Mac Colny parvint faiblement au radio-télégraphiste de la voiture :

— Sergent Mac Colny écoute.

La grosse voiture blindée numéro 4 de la quatrième patrouille volante de Scotland Yard descendait lentement Park Lane. D'après les instructions que le sergent Mac Colny avait communiquées le samedi à 4 heures à tous les chefs de brigades et de patrouilles volantes, une "van" devait descendre Park Lane toutes les 15 minutes.

Elle devait avancer lentement, au pas d'homme et se mettre en communication avec la Yard à l'aide de son petit appareil émetteur-récepteur de radio. Dans le grand bureau d'alerte de Scotland Yard, le sergent Mac Colny serait à l'écoute et prêt à intervenir à la moindre alerte. Sur l'Embankment, arrêtées devant la porte principale de Scotland Yard, deux grosses voitures attendaient prêtes à démarrer.

Il était à ce moment, onze heures et vingt minutes et la "van" numéro 4 de la quatrième patrouille volante venait de déboucher à Marble Arch, ve-

nant d'Oxford Street et s'engageant dans Park Lane.

Debout, dans la voiture, le sergent, chef de la patrouille, dictait les renseignements au radio-télégraphiste :

— Allo, ici "Van" numéro 4... descendons Park Lane... au pas d'homme... rien à signaler... longeons en ce moment le trottoir de gauche... Passons devant l'immeuble de Sir Barclay... Venons de stopper, apercevons de la lumière dans une pince du rez-de-chaussée... rien à signaler... Tout est normal... onze heures vingt-cinq minutes... démarrons et continuons notre patrouille... très peu de monde sur la rue... onze heures trente minutes, débouchons à Piccadilly... apercevons les feux de la "Van" numéro 5 qui s'engage à ce moment au bout de Park Lane.

Le sergent Mac Colny reposa les écouteurs et fit signe à un agent de s'approcher.

— By Gosh ! s'exclama-t-il. Je ne connais rien de plus énervant que d'attendre ainsi. C'est à devenir fou. Ecoutez ce que raconte la "Van" numéro 5. S'il y a quelque chose de spécial, passez-moi le troisième écouteur, et dites...

Brusquement, la sonnerie du téléphone venait de déchirer la douce quiétude du bureau. Le sergent Mac Colny décrocha le récepteur.

— Allo... Oui... Oui... Hein... Que dites-vous ?... By Gosh !... Nous arrivons !

Précipitamment, il remit en place l'appareil téléphonique et se tourna vers l'agent qui recevait les renseignements de la "Van" numéro 5.

— Vite, passez-moi les écouteurs... Allo... allo, van numéro 5. Ici sergent Mac Colny... Bien... arrêtez immédiatement... deux agents dans la maison, vite... le reste de votre patrouille dans la rue et arrêtez tout individu suspect... Oui... Nous arrivons !

— Que se passe-t-il, chef ? demanda un agent. Mais le sergent Mac Colny n'avait pas le temps de discuter les faits.

— Vite, cria-t-il, les deux équipes désignées pour la première enquête. Il faut à tout prix que nous soyons en Park Lane dans deux minutes.

Les agents se regardèrent consternés. Tête Rouge ! Devaient-ils croire.

Jamais équipe d'alerte de Scotland Yard ne fut plus rapidement sur les lieux d'enquête que celle du sergent Mac Colny. Il avait dit aux agents qu'en deux minutes il devait se trouver en Park Lane. Il ne lui fallut qu'une minute trente secondes. Un record ! Oui, un record !

— Avez-vous exécuté mes ordres ? cria-t-il au chef de la van numéro 5 au moment où il sauta sur le trottoir devant la maison de Sir Barclay.

— Oui, chef, mes agents sont en route, mais aucun n'est encore revenu. Il n'y a pas deux minutes que...

Le bruit d'une violente discussion interrompit. Un individu qu'on arrêta, sans doute ! A en juger par la violence de ses protestations, ce n'était pas chose facile. Deux agents se précipitèrent à la rescousse et, quelques instants plus tard, revenaient, poussant devant eux un homme à qui déjà ils avaient passé les menottes.

— Dash it ! s'exclama l'individu en arrivant auprès du sergent Mac Colny. Est-ce que cette plaisanterie va bientôt... Oh ! Mais c'est Mac Colny !

— By Gosh ! Fyllern !

— Oui, mon cher, Fyllern. Dites-moi donc ce qui vous prend de faire arrêter les gens paisibles à cette heure-ci de la nuit.

— Ne discutez pas, Fyllern.

La voix du sergent Mac Colny était sévère:

— Vous aurez tout le temps d'expliquer votre conduite demain.

— Que racontez-vous? s'exclama le journaliste ahuri. Vous n'avez pas la prétention de m'arrêter? Il faut à tout prix que je sois au bureau du journal dans un quart d'heure.

— Vous n'y serez pas.

— Hein!

— Pas de discussion.

Le sergent Mac Colny fit un geste et les agents poussèrent malgré lui le pauvre Fyllern dans une des voitures. Il tenta bien de protester, jurant comme un païen, et prenant le ciel à témoin que Mac Colny lui plairait cher cette plaisanterie. Ce fut en vain. Déjà Mac Colny, suivi de quelques agents était entré dans l'hôtel Barclay.

— C'est vous qui avez téléphoné?

— Oui, Monsieur!

Le domestique à qui Mac Colny venait de poser cette question, semblait terrifié.

— Rapidement, racontez-moi ce que vous savez.

— Voilà, Monsieur. Il y a une heure environ, je me suis mis au lit, mais je puis vous dire que je ne pouvais pas dormir. Je suis resté tout le temps éveillé... Je ne savais pas. J'avais l'impression que quelque chose se passait dans la maison, je ne savais pas quoi, mais il me semblait...

— By Gosh! laissez vos impressions en paix! (Mac Colny se sentait à bout de patience.) Racontez-moi ce que vous savez et ne me dites rien de vos sentiments. Cela me laisse entièrement indifférent. Répondez plutôt à mes questions. Sir Barclay n'est pas ici?

— Non, Monsieur, il est à Canterbury depuis samedi soir.

— Bien. Lady Veil n'est pas ici non plus?

— Non, Monsieur, elle est...

— Parfait. Il n'y a donc dans la maison que des domestiques?

— Oui, Monsieur.

— Dites-moi: Sir Lawrence Barclay avait fermé la porte de sa bibliothèque?

— Oui, Monsieur, fermé et verrouillé.

— Bien. Maintenant, racontez-moi brièvement votre histoire.

— Voilà, Monsieur. J'étais au lit et j'étais resté éveillé, ainsi que je vous l'ai déjà dit...

— Oui, oui, je sais! Continuez...

— Tout à coup, j'ai entendu du bruit et je me suis levé. Je suis allé voir à la fenêtre. Il y avait une voiture arrêtée sur la rue, devant la maison. Je suis descendu et quand je suis arrivé à la porte d'entrée, la voiture avait disparu. Elle descendait lentement vers Hyde Park Corner. Alors, je me suis aperçu que la fenêtre de la bibliothèque, donnant sur le jardin, était entr'ouverte, et qu'il y avait de la lumière. J'étais bien étonné, allez, de voir cela, mais voilà que la fenêtre s'ouvre entièrement et je vois un homme qui sort. Oh! Monsieur, j'ai vu sa figure à la lueur d'un réverbère. Je le reconnaîtrais entre mille, je vous assure!

— Aors, vous n'avez pas pensé à le poursuivre?

— Non, Monsieur, je suis rentré dans la maison et je vous ai téléphoné.

— De la bibliothèque?

— Non, Monsieur, la porte de la bibliothèque est fermée. Mais il y a deux appareils téléphoniques dans la maison.

— Bien.

— Pensez-vous que c'est le fameux bandit, Monsieur, ce Tête Rouge dont on parle tant?

Mais Mac Colny n'écoutait plus. Il réfléchissait, et au bout d'un instant se tourna vers un des constables:

— Allez chercher le prisonnier!

Un instant plus tard, le malheureux Fyllern entra dans la maison, escorté de deux agents. Naturellement, immédiatement qu'il aperçut Mac Colny, il recommença ses protestations, mais le sergent lui imposa silence.

— Est-ce bien l'homme que vous avez vu sortir de la bibliothèque par une fenêtre donnant sur le jardin?... demanda-t-il au domestique.

— Oh! oui, Monsieur, c'est bien lui! Vous l'avez déjà arrêté!

Le sergent Mac Colny ne put s'empêcher de se sentir très fier de lui. Déjà arrêté! Ah! Mac Colny ne traînait pas, lui! Il avait vite fait de trouver le coupable.

Fyllern n'était pas de son avis.

— Damn it! Allez-vous enfin cesser cette infâme plaisanterie, Mac Colny? Je vous assure que vous me paierez cela.

— Silence! grogna Mac Colny.

— Au moins, laissez-moi donner un coup de téléphone au journal! Après je serai à votre disposition.

— Un coup de téléphone! Vous me promettez que vous resterez tranquille après?

— Je vous jure que je ferai tout ce que vous voudrez.

— Bien. Seulement je veux entendre ce que vous raconterez à votre éditeur.

Un moment, Fyllern sembla hésiter, puis il sourit d'un air amusé:

— All right, vieux frère!

Trois minutes plus tard, un employé du bureau de rédaction de la *Daily Star* répondait à l'appel de Fyllern.

— Allo... *Daily Star*?... Oui... C'est vous, Callew? Oui? Il m'est impossible de me rendre au bureau en ce moment. Voulez-vous prendre note de ce que j'ai à vous dire?... Oui... dans la première édition... Oui, très important!... Allo! Vous êtes prêt?... Très bien... Ecoutez, vous rédigerez vous-même l'article. Voici les renseignements: Cette nuit même, Tête Rouge a cambriolé l'immeuble Barclay, à Park Lane. La police de Scotland Yard est sur les lieux. A quelle heure?... Avant dix heures et demie, dans tous les cas. Le sergent Mac Colny a procédé à une arrestation... Ici, intercalez un mot de louange pour la grande rapidité avec laquelle le sergent Mac Colny a découvert le prétendu Tête Rouge... Oui... La personne arrêtée est le journaliste Fyllern...

— By Gosh! hurla Mac Colny en se précipitant vers l'appareil et en coupant la communication, vous me paierez cette gaminerie!

Fyllern se tourna vers lui en souriant ironiquement:

— Ai-je dit quelque chose que je ne devais pas?...

FAITS à savoir

Le record officiel mondial du saut en hauteur avec élan est de 6 pieds 8 $\frac{1}{4}$ pouces; on dit que plusieurs indigènes de l'Afrique Orientale franchissent un obstacle à 8 pieds 5 pouces de hauteur.

Si vous cherchez une vraie bonne bière, vous n'avez pas besoin d'aller plus loin que la taverne du coin ou chez votre épicier et dire—
WHITE CAP.



Frontenac White Cap ALE

F-4

COUPON D'ABONNEMENT — LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90 cents pour 6 mois) d'abonnement à *La Revue Populaire*.

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____ PROV. ou ETAT _____

POIRIER, BESSETTE CIE, LIMITEE, 975 de Bullion, MONTREAL, Can.

— By Gosh and great Gosh! Vous êtes d'une impertinence!...

Le pauvre Irlandais suffoquait d'indignation.

— Vous ne pouvez pas dire que je n'ai pas dit la vérité! s'exclama Fyllern.

— Vous êtes un diable! Tonnerre! Si j'avais su...

— Consolez-vous, mon cher Mac Colny. Savez-vous que ce simple communiqué va me rapporter la jolie somme de dix livres sterling?

— Dix livres! Dix livres!... grogna Mac Colny. Nous verrons! Je crois que cela vous rapportera plutôt dix mois de prison!

— Oh! que vous êtes méchant, mon cher Mac Colny!

— Venez! Maintenant vous allez avouer votre crime!

Il entraîna le journaliste vers la bibliothèque. Pendant que Fyllern avait téléphoné à la *Daily Star*, le serrurier attaché à la brigade d'alerte de Scotland Yard avait ouvert la porte.

La bibliothèque de Sir Lawrence Barclay! Il semblait que le cambrioleur n'eût touché à rien. Seule une chaise renversée et la fenêtre ouverte donnaient une apparence de désordre à la chambre.

Dans leurs rayons, les livres de Sir Lawrence étaient restés alignés, témoignant d'un ordre impeccable et méticuleux. Les papiers sur la table de travail étaient recouverts d'une très mince couche de poussière; les bibelots, trophées de chasse, tableaux, souvenirs de voyage, étaient intacts, et le domestique, qui connaissait leurs emplacements exacts, déclara à Mac Colny que rien ne manquait.

Le sergent Mac Colny inspecta toute la chambre minutieusement, sans rien découvrir. Assis dans un fauteuil devant la cheminée, le journaliste Fyllern le suivait des yeux et souriait. Oh! un sourire qui irritait considérablement le brave sergent. Réellement, ce diable de journaliste avait l'air de se moquer ouvertement des efforts du policier.

— Vous ne remarquez donc rien? demanda Fyllern, quand Mac Colny eut fait le tour de la chambre. Vraiment, je vous croyais plus intelligent!

Mac Colny ne répondit pas. Il était devenu apoplectique et semblait animé d'une rage folle.

— Regardez donc la bibliothèque, mon cher! continua impitoyablement Fyllern, le quatrième rayon de gauche. Oui, celui-là... Vous ne remarquez pas qu'il y manque un livre?... Et qu'est-ce que c'est, cette carte que vous venez de découvrir entre ces deux bouquins?... Tête Rouge!... Vraiment, ai-je bien fait de téléphoner à la rédaction de la *Daily Star* que Tête Rouge était l'auteur de ce méfait?

— Taisez-vous! rugit le malheureux Mac Colny. J'ai envie de vous tordre le cou!

— Oh!... Abus de pouvoirs, mon cher!... Je vous engage à ne tordre le cou de personne, pas même le cou de Tête Rouge, si vous le rencontrez jamais.

C'était bien Tête Rouge! Tête Rouge, l'auteur de ce cambriolage... Vraiment, pouvait-on appeler ce méfait un cambriolage?

La carte que Mac Colny venait de découvrir entre les deux livres était adressée à Sir Lawrence Barclay:

"Mon cher Lawrence,

"Je suppose que vous ne verrez aucun inconvénient à ce que je vous emprunte, pour quelques jours seulement, un de vos livres. Depuis longtemps, je désirais lire ces oeuvres inédites de Conan Doyle dont je viens de découvrir ici même un exemplaire.

"Aussi, je vous félicite pour la bonne tenue de votre bibliothèque. Votre collection de romans policiers est presque complète. Il n'y manque vraiment que quelques volumes d'un auteur américain peu connu. Si vous le désirez, je vous les enverrai prochainement. Ne trouvez-vous pas que Scotland Yard est une merveilleuse organisation, je parle naturellement de la Yard que les romanciers décrivent, car nos inspecteurs de police actuels ne sont réellement pas très forts. Qu'en pensez-vous?

"Votre tout dévoué,

"TÊTE ROUGE."

— Vous trouvez peut-être que Tête Rouge a une pauvre opinion de vous? demanda doucement Fyllern qui avait suivi la lecture du message de Tête Rouge en analysant les expressions qui passaient sur le visage du sergent.

Mac Colny était pâle de fureur contenue. Cependant, il maîtrisa ses sentiments et il souriait presque quand il se tourna vers le journaliste.

— Vous êtes un démon, mon cher Fyllern, mais je vous jure que ceci est bien votre dernier méfait.

— Que voulez-vous dire?

— Allons. Avouez que vous êtes bien Tête Rouge et racontez-moi comment vous êtes parvenu à entrer dans cette maison.

Fyllern éclata de rire:

— Ah!... Non! Vraiment, mon cher Mac Colny, vous allez trop loin... Moi, Tête Rouge!... Oh! je vous prie, laissez-moi téléphoner cela à mon éditeur!

— Répondez à mes questions! murmura sourdement Mac Colny.

— Avec plaisir! Que voulez-vous savoir?

— Que faisiez-vous ici?

— Ce que... J'enquêtais tout simplement!

— Vous enquêtiez!

— Oui. Je me doutais bien que Tête Rouge visiterait cette chambre cette nuit même et je suis venu ici vers dix heures et demie. Je me suis aperçu que la fenêtre donnant sur le jardin n'était pas verrouillée et, devinant immédiatement qu'il s'était passé quelque chose d'anormal, je suis entré. Il m'a fallu une grosse heure avant de découvrir la carte de Tête Rouge. Je l'ai lue et remise en place. J'étais sur le point de quitter les lieux, quand j'ai heurté une chaise. Cela a fait un bruit terrible, mais je ne croyais pas que cet imbécile de domestique l'entendrait. Pour comble de malheur, dans ma chute, j'avais perdu mon porte-plume réservoir et j'ai eu tort de le chercher, car cela m'a retardé dans ma fuite et cela a donné le temps au domestique de descendre pour venir voir en bas ce qui se passait.

— Mon cher Fyllern, cette affaire n'est pas claire! Je ne puis pas croire tout ce que vous me racontez. Vous devez reconnaître que de lourdes charges pèsent sur vous. Vous devrez expliquer et prouver votre innocence. Cela va vous donner du fil à retordre,

croyez-moi. Vous allez me suivre à Scotland Yard et aussitôt que Tom Dearly sera rentré, vous lui expliquerez votre histoire.

— All right, vieux frère.

Il y avait cinq minutes que Mac Colny était rentré à Scotland Yard et il était très occupé à rédiger son rapport, dans le bureau d'alerte. A côté de lui, travaillant à la même table, le journaliste Fyllern rédigeait un article sous les regards sévères de deux policemen spécialement attachés à sa personne.

La grosse cloche de Westminster House of Parliament venait de sonner minuit et quart, quand la sonnerie du téléphone retentit dans le bureau.

Le sergent Mac Colny saisit l'appareil et écouta, puis jura avec une véhémence telle que Fyllern leva la tête.

— Allo... Oui... Vous dites Tonbridge!... Oui... Naturellement la police de l'endroit est avertie!... Oui... C'est bien, dans une heure je serai là. Oui!

Quand il reposa l'appareil téléphonique, il semblait sur le point de pleurer. Cette affaire-ci brisait le pauvre sergent Mac Colny.

— Qu'y a-t-il encore? demanda Fyllern.

— Allez au diable! répondit Mac Colny d'une voix tremblante de fureur. C'est sans doute un de vos complices qui a fait le coup.

— Quoi! s'exclama le journaliste. Un autre méfait de Tête Rouge!

— Oui, gronda Mac Colny en se levant brusquement. Un autre méfait, mais par le diable, Fyllern, vous me paierez tout cela!

— Puis-je savoir où...

— A Tonbridge.

— Vous y allez!

— Oui, j'y vais...

Mac Colny se tourna vers un des policemen:

— Vite, allez prévenir le chauffeur du cabriolet de course. Je dois partir immédiatement.

— Emmenez-moi! supplia Fyllern. Je vous prie... Attachez-moi avec des chaînes, ligotez-moi, bâillonnez-moi, faites tout ce que vous voudrez, mais prenez-moi avec vous.

— Vous, vous...

Mac Colny suffoquait d'indignation:

— Vous en avez du culot!

Il fit un geste et se tourna vers deux policemen qui venaient d'entrer:

— Vite, f... ce type-là en cellule et...

— Mac Colny, mon vieux, ne soyez pas chien. Je...

— Pas de discussion! s'écria Mac Colny. Emmenez-le et surveillez-le de près, parce que c'est un vrai diable. A la moindre chose suspecte de sa part, passez-lui la camisole de force.

Et Mac Colny se précipita hors du bureau.

Tête Rouge! Oh! C'était à devenir fou! Un cambriolage à Londres et la même nuit une affaire à Tonbridge! C'était insensé! Et ce sacré Tom Dearly qui ne revenait pas à Ramsgate. Pourquoi? Mac Colny avait téléphoné à la pension du Paragon et une voix endormie lui avait répondu que Tom Dearly avait quitté la pension depuis une heure environ! Que se passait-il donc!

CHAPITRE XII

SUR LA ROUTE DE LONDRES

Dimanche 1er mai, Lundi 2 mai.

La nuit était claire, pleine d'étoiles et de rêve, une vraie nuit de mai. Une nuit que, malgré tout, Tom Dearly ne pouvait s'empêcher d'admirer. Il avait quitté Ramsgate vers minuit, après une soirée très bruyante et gaie, car des amis étaient venus à la pension. On avait joué au bridge, dansé, fait les cent coups. Ah! cela avait été une partie que l'on se rappellerait longtemps. Dieu! que cette Mary était joyeuse et vivante! A elle seule, elle avait mené un train de diable!

Comme elle différait de son amie, cette Margaret douce, calme et rêveuse! Vraiment, Tom n'aurait su dire laquelle des jeunes filles il préférerait, car il les aimait toutes les deux comme si elles avaient été ses deux propres sœurs. Sans doute, il connaissait Mary depuis plus longtemps que Margaret, et de nombreux souvenirs joyeux les liaient déjà l'un à l'autre, renforçant les liens de leur amitié. Oui! Mais Margaret... Margaret était une fille étrange. Une sentimentale! Une romantique!

Bien sûr, il ne la connaissait pas depuis très longtemps, et les souvenirs — pouvait-il appeler souvenirs des choses vieilles de quinze jours, vieilles d'hier — étaient peu nombreux. Mais Margaret le comprenait mieux que Mary. Avec elle, il parlait sans gêne, sans détour. Il disait tout simplement tout ce dont son cœur était rempli: la mer...

Margaret! Quelle étrange fille! Pourquoi pleurait-elle, hier soir, sur la plage? Pourquoi s'était-elle jeté contre lui, toute frissonnante, semblait-il, d'un gros chagrin, toute secouée de sanglots qui lui raclaient la gorge?... Margaret! Il revivait cette scène: Ils étaient tout au bout du brise-lames, debout sur l'étroite plate-forme de béton. Il lui avait parlé de son rêve. Il lui avait dit ses espoirs. Il lui avait annoncé la grande nouvelle... Marin, il serait marin un jour. Brusquement elle s'était jetée contre lui, dans ses bras, et il s'était aperçu qu'elle pleurait.

— Tom, je vous prie... ne me demandez pas. Je ne puis pas vous dire. Tom, Tom, je vous... Non, Tom... Oh! vous devez me croire folle!

Qu'avait donc son amie? Gauchement, en s'embarrassant dans de grandes phrases, il avait tenté de la consoler. Chagrin de femme... Il connaissait si peu les femmes! Il se sentait dérouté, désemparé, devant ces larmes brûlantes.

Peu à peu, elle s'était remise, et même ils étaient revenus d'un pas presque joyeux vers la pension du Paragon.

— Tom, vous devez me croire folle... Oubliez, n'y pensez plus, Tom; je ne saurais vous dire moi-même pourquoi j'ai pleuré. Cela m'est venu aux yeux brusquement. Tom!... Ne dites rien aux autres. Voulez-vous?... Tom, mes yeux sont-ils très rouges?... Vous êtes un merveilleux ami, Tom!

Pendant tout le restant de la soirée et dans la journée du dimanche, Margaret avait paru très gaie, et, avec Mary, avait animé de son ténérain jeune, la vieille maison du Paragon.

Seulement, lorsque Tom avait déclaré qu'il devait rentrer à Londres, au moment de son départ, vers minuit, Margaret lui avait paru plus étrange encore: "Adieu, Tom!" Pourquoi lui avait-elle dit adieu? Pourquoi pas "au revoir", comme les autres? Ne désirait-elle donc plus le revoir? La réflexion lui était venue aux lèvres. Ses yeux avaient cherché ceux de la jeune fille afin d'y lire ce qu'elle ne disait pas. Adieu, Tom! Les yeux de Margaret regardaient plus loin, par-dessus son épaule, vers le large. Les lèvres de Margaret se crispèrent. Souffrance? A quoi pensait donc son amie? Que voyait-elle se lever dans la nuit? Adieu, Tom!

La nuit était claire, pleine d'étoiles et de rêves. La lune éclairait vaguement les collines du Kent, les prairies et la lande aride où errait un souffle de vent.

Soudain, les tours de Canterbury surgirent au tournant de la route, masses sombres, découpant leurs clochetons sur le ciel plus pâle. Quatre pointes jaillissaient de la forme carrée et lourde de la tour principale. Quatre pointes montant toutes droites vers les étoiles. Tom Dearly ralentit son allure. Il pouvait être une heure du matin. La route était déserte, la nuit infinie... Une phrase de prière jaillit du cœur de Tom. Prière naïve, peut-être même pas liturgique, prière confiante, innocente, par laquelle il suppliait son Dieu de consoler son amie. Margaret avait pleuré. Elle avait dit adieu. Pourquoi?

Cependant, lorsqu'il eut traversé la petite ville et que la tour aux quatre clochetons ne fut plus qu'une masse sombre derrière lui, brusquement sa pensée vola vers Tête Rouge.

En traversant Canterbury, il avait franchi cette frontière entre sa vie d'homme et sa vie de détective attaché à Scotland Yard. Brusquement Ramsgate et Mrs Jannings, Mary et Margaret, la plage et la mer disparurent de son horizon et il vit se lever la silhouette menaçante et mystérieuse de Tête Rouge.

On était... le deux mai... depuis une heure déjà. Comment se terminerait cette journée? Les événements lui donneraient-ils raison. Avait-il deviné juste: 2 janvier, 2 février, 2 mars, 2 avril... 2 mai. Peut-être, à cette minute même, le bandit venait-il de pénétrer dans un hôtel particulier de Londres. Tête Rouge, la silhouette errait par les vestibules d'une maison endormie. Tête Rouge, il s'approchait peut-être d'un coffre-fort ou d'un secrétaire de femme. Il opérait!... En dessous de son masque rouge, ses lèvres s'ouvraient dans un sourire de triomphe. Cette damnée police anglaise... Cette non moins damnée Scotland Yard... Comme Tête Rouge s'en moquait. Il était gentleman. Il était bandit. Il connaissait son métier. Pourquoi donc cet imbécile de Tom Dearly ne connaissait-il pas le sien? Quatre fois déjà, il avait troublé l'ordre public, il avait insulté la justice et ces prétendus célèbres détectives de Scotland Yard n'avaient pas su le démasquer! Tête Rouge! Maintenant, il sortait de cette maison de riche, emportant son butin. Tête Rouge vainqueur et raillant la police et prêt à lire dans les journaux du lendemain la terreur que son ombre projetait sur la ville entière.

Tom Dearly appuya son pied sur l'accélérateur. Obscurément, il sentait que sa place était à la Yard. Peut-être avait-on besoin de lui là-bas. Il avait eu tort. Il regrettait d'être venu à Ramsgate...

Oh!... Un grand bruit de ferrailles venait de retentir dans la nuit. Là, à cinquante mètres, derrière ce tournant de la route, des flammes s'élevaient, montant vers le ciel, hautes, terribles, lugubres. Un accident! Le cœur légèrement oppressé, Tom Dearly pressa son allure, tourna au carrefour, vers la gauche et arrêtant brusquement son cabriolet, sauta sur la route.

Sur le bord de la route, retournée, couchée dans le fossé, cette voiture, coupé de grand luxe, en flammes! Au risque d'être lui-même saisi par l'incendie, Tom Dearly se précipita vers la seule portière qu'il pût ouvrir. Par la glace, il aperçut la forme d'un homme évanoui sur le coussin, et, ayant ouvert la porte d'un grand effort, il l'arracha des décombres de la voiture et le transporta sur le côté opposé de la route. Puis, s'étant rendu compte que l'inconnu n'avait pas de compagnon, il revint vers lui.

Inconnu! Un gentleman en habit de soirée, grand, mince, cheveux grisonnants: Sir Lawrence Barclay! A cette heure de la nuit, en cet endroit de la lande du Kent! Tom Dearly était stupéfait. Du coup, il en oublia Tête Rouge et Scotland Yard. Il y avait là, sur le bord de la route, un gentleman évanoui, la face ensanglantée, Sir Lawrence Barclay, cet homme honorable de la Cité de Londres. Il fallait le secourir au plus tôt. Tom Dearly ne perdit pas de temps. La voiture... Il n'eut même pas un regard pour cet amas de ferrailles tordues dont les flammes jaillissaient, violentes, vers le ciel. Rapidement, il enleva le corps du gentleman, le transporta dans son cabriolet et se mit au volant.

La plus proche maison n'était qu'à deux cents mètres du carrefour. Tom Dearly eût tôt fait d'en réveiller les habitants. Une tête d'homme se montra à une fenêtre de l'étage.

— Hello! Que voulez-vous?
— Aide et assistance au nom de la police.

— Je descends.
Il y eut un bruit de pas dans l'escalier et l'instant d'après la porte de la maison s'ouvrit montrant la silhouette effrayée de ce paysan réveillé en pleine nuit, au nom de la police.

— Que s'est-il passé?
— Aidez-moi. Je vous raconterai après, si j'en ai l'envie.

Sans répliquer, le paysan aida le détective à transporter le blessé dans la maison. Pendant qu'il tentait de faire revenir à lui le gentleman, Tom Dearly expliqua brièvement:

— Je suis inspecteur de Scotland Yard. Y a-t-il un docteur dans les environs?... Bien, courez jusque chez lui... Demandez-lui de venir immédiatement... Ces flammes, là-bas! C'est la voiture de ce gentleman qui achève de brûler... Non, cela ne servirait à rien de jeter de l'eau dessus... Ce qui importe, c'est de donner des soins urgents à ce gentleman... Qui c'est? Vous n'avez pas besoin de le savoir... Allez vite chercher le médecin!

Quand l'homme fut sorti de la maison, Tom Dearly fouilla les poches de Sir Barclay. Dans l'une d'elles, il dé-

couvrit un trousseau de clefs et une pince. Dans l'autre, un instrument mince et effilé, simple barre d'acier, très solide et pouvant servir de levier. Le portefeuille ne contenait que des coupures de la banque d'Angleterre, billets de cinq et de dix livres, tout neufs. Machinalement, Tom Dearly mit les instruments dans ses poches. Qui pouvait dire si, par la suite, il ne serait pas heureux de posséder ces pièces à conviction?

Une heure plus tard il reprenait le chemin de Londres. Le médecin s'était déclaré satisfait de l'état de Sir Lawrence Barclay.

Une forte commotion, quelques brûlures légères du premier degré, pas de lésion interne, rien de grave.

— Dans quelques heures, déclara-t-il au détective, ce gentleman sera entièrement remis. Il rentrera chez lui. Vous pouvez être tranquille. Quant à ma discrétion, inspecteur, je puis vous promettre que jamais je ne chercherai à savoir le nom de ce gentleman.

— Merci, dit simplement Tom Dearly. Peut-être... ajouta-t-il en hésitant, aurai-je besoin de vous dans quelques jours.

— Je suis à votre entière disposition, inspecteur.

Le cabriolet de Tom Dearly filait sur la route blanche où la lune jetait les ombres effilées des arbres. Plus vite, toujours plus vite. Quelque chose lui disait qu'on avait grand besoin de lui, là-bas. Tête Rouge... Peut-être déjà une enquête était-elle commencée. Mac Colny était à l'œuvre.

Tête Rouge! En lui-même, Tom Dearly se jura que ce jour qui se levait là-bas, tout au fond de la plaine, ne se terminerai pas sans voir Tête Rouge arrêté et incarcéré.

CHAPITRE XIII

L'AFFAIRE DE TONBRIDGE

Lundi 2 mai.

C'est l'inspecteur Torkanay qui reçut Tom Dearly quand celui-ci entra dans le bureau d'alerte de Scotland Yard. Avant de partir pour Tonbridge, le sergent Mac Colny avait téléphoné à Black Devil, le suppliant de venir à la Yard afin de diriger lui-même les policiers si d'autres incidents survenaient.

— Hello, Torkanay! s'exclama Tom Dearly en entrant dans le bureau. Que s'est-il passé?

— Mon vieux, votre sacré Tête Rouge a fait deux victimes de plus et Mac Colny a arrêté Fyllern.

— Fyllern!

— Oui, mon vieux, votre diable d'Irlandais prétend que Tête Rouge n'est personne d'autre que Fyllern.

— On examinera cela plus tard. Quelles sont les deux nouvelles affaires?

— Sir Lawrence Barclay...

— C'était prévu! Qu'ont rapporté les patrouilles.

— L'arrestation de Fyllern, simplement. La seconde victime est Lady Lochney de Tonbridge. Mac Colny est déjà sur les lieux et il a téléphoné deux fois depuis lors. Vous avez été retenu en route?

(A suivre)

RAFRAÎCHISSEZ-VOUS

en Prenant un
Verre de l'Effervescent
et Revigorant

SEL ANDREWS
POUR LE FOIE

Pour Rafraîchir Votre Sang
En Boîtes—35c et 60c
Nouvelle Grosse Bouteille, 75c 39F

TERRIBLES ATTAQUES DE L'ASTHME. — Y a-t-il un membre de votre famille qui est au pouvoir de ce mal angoissant? Aucun service que vous pourrez lui rendre n'égale celui d'apporter son attention sur le remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg. Ce remarquable remède bâtit sa réputation sur ce qu'il a fait pour les autres. Il a un record véritablement merveilleux, couvrant des années et des années de succès dans presque toutes les parties de ce continent et même au delà des mers.

SOUFFRIT DEUX ANS MIEUX EN UN JOUR

Le cas de F. Poisson, de Pittscairn, a quelque chose de miraculeux. Frank était malade depuis six longs mois et ne travaillait pas depuis deux ans à cause de sa maladie. Père de six enfants, il a aujourd'hui 41 ans. Sa maladie affectait toute sa famille, dont il était le soutien. Jusqu'à sa maladie, Frank travaillait dans les mines de la Virginie. Son frère le recueillit ensuite à Pittscairn, lui et sa famille. Il était sur le point de mourir quand une voisine découvrit qu'il souffrait du ver solitaire, dont elle avait elle-même souffert déjà. Les médecins et spécialistes consultés par Frank l'avaient traité pour le cœur et les reins, le foie ou autres maladies. Il prit donc un bon remède contre le ver solitaire pour s'apercevoir, le jour même, que tous ses maux avaient disparu. Deux semaines plus tard, il avait engraisé de 31 livres et, dans une semaine ou deux, il se remettra au travail.

Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants sont soignés pour toutes sortes de maladies alors qu'ils sont en réalité dans les griffes de ce monstre, le ver solitaire. Le passage fragmenté de ce parasite en est le symptôme. Il révèle encore sa présence par les signes suivants: perte d'appétit avec des accès de gourmandise de temps à autre, langue chargée, gastralgie, douleur dans le dos et aux jambes, étourdissements, maux de tête, faiblesses et cernes livides autour des yeux. L'estomac est lourd et gonflé, avec la sensation que quelque chose rampe vers la gorge. Le patient a le teint jaune, il maigrit, a mauvaise haleine, crache constamment, devient paresseux et perd toute ambition. Ces monstres qui atteignent quelquefois plus de 50 pieds causent des crises d'épilepsie. Le ver peut suffoquer sa victime quand il passe dans la trachée-artère. Débarrassez-vous-en avant qu'il mine votre santé. Envoyez \$5.50 pour le traitement Laxtan, si vous voulez être délivré de cet horrible parasite. Laxtan est inoffensif, même si vous n'avez pas de ver. Vendu seulement par le US Laboratory, 4856 USL Bldg. Box 2006, Hollywood, Calif. Ne se vend pas dans les pharmacies. Indiquez âge et sexe. Laxtan est préparé spécialement pour vous et ne s'envoie pas C.O.D. L'argent doit accompagner la commande. Ajoutez 25c pour l'assurance du colis. Garanti. (Découpez ceci et mettez-le de côté. Vous saurez le trouver un jour. Montrez-le à quelque ami malade qui vous en sera peut-être reconnaissant à jamais.)

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

POIRIER, BESETTE CIE, LIMITEE

975, rue de Bullion

Montréal - - - Canada

LA CHANSON FRANÇAISE

(La Revue Populaire et Le Film publient également des chansons françaises.)

Landerirette

Paroles de Jamblan

Musique de Delettre

Chanté par Lucienne Boyer

I

J'ai trois maisons dans le village:
La première au soleil levant,
La seconde est ouverte aux vents,
Et la troisième est sans étages.
J'ai trois maisons dans le village
Landerirette
Et des châteaux bien davantage,
Peuples de Chevaliers servants.

Refrain

Mais à tout cela je préfère
La forêt lourde de sanglots,
Les roches couleur de bruyères
Et la guinguette
Et la guinguette au bord de l'eau.

II

III

J'ai trois chansons tristes et belles:
La première est celle d'un fou,
La deuxième est un chant très doux
Et la troisième est immortelle.
J'ai trois chansons tristes et belles
Landerirette
Et de touchantes villanelles
Que j'écouterai à genoux.

J'ai trois amants de par le monde
Qui reviendront riches et forts
Et les bras chargés de trésors
Arrachés aux Indes profondes.
J'ai trois amants de par le monde.
Landerirette.
Et tous les hommes à la ronde
Tiendraient dans ma main sans [efforts].

Refrain

Refrain

Mais à tout cela je préfère
Le frémissement des boulaux
Et le vin qui rit dans mon verre
Dans la guinguette
Dans la guinguette au bord de l'eau.

Mais à tout cela je préfère
Les yeux d'un garçon pâle et beau
Qui m'a fait baisser les paupières
Dans la guinguette
Dans la guinguette au bord de l'eau.

C'est toi chérie, mon seul amour!

Paroles de Marchand

Musique de Hermite

Chanté par Alibert

I

II

Dans tous les ports du vaste monde
Sitôt débarqués, les marins,
Avec les brunes et les blondes,
Ont des amours sans lendemain...
Mais, le jour du départ venu,
Ils chantent tout émus...

Puis ils rentrent dans leur village,
Las d'avoir goûté tant d'amours...
Ils seront désormais bien sages.
Adieu les caprices d'un jour!
A leur promesse maintenant
Ils chantent tendrement...

Refrain

C'est toi chérie, mon seul amour...
A qui, partout, je penserai toujours!
C'est toi ma vie... Plutôt mourir
Que de mon cœur ôter ton souvenir!
* Je reviendrai peut-être, avant longtemps,
Garde-moi ton amour fidèlement.
C'est toi chérie, mon seul amour,
A qui, partout, je penserai toujours!

* Variante du refrain { Si je repars, serait-ce pour longtemps,
Ile refrain { Je garderai mon cœur fidèlement.

AVIS — Nous prions les lecteurs qui nous écrivent d'indiquer leur nom et adresse, pour nous permettre de communiquer avec eux et de leur fournir les renseignements demandés. Vous pouvez vous procurer ces chansons, paroles et musique, sur disque ou en feuille, chez les marchands de musique de votre localité.

LA BALANCE

(Suite de la page 8)

Puis j'ai perdu de vue et mes amis et leur chauffeur. Ce n'est que ce matin, tout à fait par hasard, que j'ai rencontré ce dernier. Il m'a appris une foule de choses, pleines de leçons.

Imbu de fausses théories sur ses propres droits au bonheur, à la richesse, notre homme avait accepté l'emploi avec enthousiasme, ayant derrière la tête l'intention de piller ses riches employeurs, de "faire justice", projet qu'il nourrissait depuis longtemps et dont l'exécution allait devenir facile. Sans m'en douter, je lui mettais la main dans le sac.

Dès que le nouveau chauffeur fut entré en fonctions, madame se fit conduire à l'hôtel Mont-Royal, et elle lui ordonna de l'attendre ou de revenir dans deux heures. Libéré, il parqua l'automobile et curieux, se risqua timidement dans le lobby de l'hôtel. C'était l'époque des fêtes et notre chauffeur fut émerveillé à la vue du gigantesque sapin dressé au milieu de la place, et plus émerveillé, je suppose, d'apercevoir sur un banc, sous le féérique arbre de Noël, sa belle maîtresse causant, la main dans la main avec un blond monsieur tout frisé. Quand il raconta le fait à la cuisine, ce soir-là, les autres domestiques rirent beaucoup de son ingénuité.

— C'est l'amant de Madame. Allons, nous le savons tous.

— Et monsieur?

— Monsieur aussi. Seulement le docteur C... (c'est celui que vous avez vu au Mont-Royal) est son ami, et surtout, c'est son associé. Il paraît qu'il a absolument besoin de lui pour ses affaires.

— Il n'y a pas d'affaires qui tiennent. A la place de monsieur, j'étranglerais cet individu et je battrais ma femme. On mourrait de faim ensemble et les enfants aussi, mais pas d'histoires comme ça.

Et de découverte en découverte, notre homme fut dégoûté. Dégoûté comme le sont les beaux mes-

sieurs propres et empesés quand ils rencontrent un pauvre diable crasseux. Pour être moins visible cette crasse-là n'est pas moins réelle ni moins répugnante.

Le chauffeur n'a pas volé ses maîtres comme il se l'était promis. Le pauvre a eu pitié du riche.

— J'ai plus de bien que lui, m'a-t-il expliqué. Une bonne femme, des beaux enfants, de la santé. Pas d'argent, mais maintenant que j'ai de l'ouvrage, ça va. Lui, il n'a rien de tout ça. Rien que de l'argent.

Evidemment, tous les riches ne sont pas si malheureux, ni tous les pauvres de si honnêtes gens. Mais c'est égal, il manque quelque chose au bonheur de chacun, qui qu'il soit.

Cette capitale question de fortune mise à part, il se peut, par exemple, que deux jeunes filles d'égale condition, dont l'une jolie et l'autre laide, ou trop intelligente, aient des sorts absolument disproportionnés. La première est courtisée, aimée, mariée, l'autre délaissée. Mais attendez la fin. On ne juge pas du malheur ou du bonheur d'une vie sur la foi des épreuves de nos vingt ans. Tous les étudiants ont présentes à l'esprit les dernières lignes de l'Oedipe, roi de Sophocle: "Considérez les derniers jours de la vie et n'appellez heureux que le mortel qui est arrivé au terme de son existence sans avoir éprouvé d'infortunes."

Et si vous pouvez comparer deux vies complètes (pas sur les apparences), j'entends en allant au fond des choses, et ne pas trouver dans ces deux vies des sommes égales de joies et de douleurs, tout n'est pas encore dit. Je parlais tout à l'heure de la Némésis païenne, nous résolvons le problème dans le sens chrétien et nous croyons à l'existence d'une autre vie et d'un Justicier qui, Lui, comblera les mesures.

MAGDELEINE BRAULT

CROYEZ-LE OU NON



A beau mentir qui vient de loin, dit-on. Mais on assure que cette histoire de pêche est rigoureusement vraie. Un Anglais qui pêchait dans le Haut-Nil s'était servi d'un petit poisson-tigre comme appât. Soudain une perche saisit l'appât et comme le pêcheur retirait la ligne, une perche plus grosse avala la prise. Le pêcheur fit ainsi deux coups dans un.

LE FAUX CONTREBANDIER

EPISODE NUMERO 24



1—La diligence sur laquelle Yvan a pris place bien malgré lui est attaquée par le célèbre Cartouche, voleur de grand chemin dont la police ne peut s'emparer.



2—Aussi le cocher et les quelques passagers sont-ils très effrayés. Ils se rendent sans protester au bandit qui les menace constamment de son pistolet.



3—Mais Yvan, dissimulé sous la banquette d'arrière, n'a pas été vu. Il cherche un moyen de faire fuir Cartouche ou même de s'en emparer sans danger.



4—Alors grimpant sur la voiture, il se mit à détacher les courroies qui maintenaient un gros balot de marchandises. Puis il attendit l'instant propice.



5—Ce qui ne tarda pas. Au moment où le bandit s'approchait de la portière afin de faire descendre les passagers, Yvan fit basculer le pesant balot.



6—Surpris par ce poids inattendu qui s'abattait sur lui, Cartouche perdit l'équilibre et tomba à terre en laissant échapper son pistolet que le cocher ramassa.



7—Deux des passagers, de solides gailards, s'emparèrent du bandit qu'ils maîtrisèrent ainsi sans peine, grâce à l'intervention de Yvan.



8—Il s'agissait ainsi de conduire aux policiers ce dangereux prisonnier. Il fut décidé de lui lier les mains et de le placer sous la garde d'un homme.



9—Avec raison, les passagers se méfiaient car il connaissaient l'audace et l'habileté de ce bandit dont la renommée s'étendait très loin dans le pays.



10—Yvan fut vivement félicité par tous et l'un des voyageurs lui promit même une forte récompense. Yvan monta sur le beau cheval du fameux bandit.



11—Puis la diligence reprit sa route, escortée par Yvan à cheval. Yvan savait que par ce chemin il arriverait bientôt au manoir du comte de Guerlez, son grand-père.



12—Mais une surprise l'attendait. Il suivait la diligence quand il vit soudain Cartouche, qui se trouvait lié sur la banquette arrière, se jeter d'un bond dans la rivière.

EN AEROPLANE

— Comme les hommes paraissent petits, rabougris et mesquins, de loin!
— Et de près, donc!

UN INTERMEDE

— Eh bien, garnement!... tu n'as pas encore fini de pleurer?
— Pas encore... je me repose!

CHEZ LE SAVANT

— Cher mari, c'est aujourd'hui le 20^e anniversaire de notre mariage.
— Pas aujourd'hui, je suis trop occupé.

UNE DEFINITION

— Papa, qu'est-ce qu'un optimiste?
— C'est un quelqu'un qui se soucie peu de ce qui arrive, aussi longtemps que ce qui n'est pas à lui que cela arrive.

DEUX CORDES A SON ARC

— Et, mon pauvre homme, avant d'être aveugle, qu'étiez-vous?
— J'étais sourd-muet.

DEFINITIONS DROLES

Bijoux: objets de voleurs.
Louis: nom d'emprunt.
Maquillage: Falsification du laid.

UN COMBLE

Le comble de l'intransigeance pour un ébéniste en grève:
Briser un meuble sous prétexte que le bois a travaillé.

UNE PERLE

Lui.— C'est vrai, mademoiselle, que mon père était un éleveur de cochons, mais...
Elle.— Etes-vous le seul survivant de la famille?



— Mon neveu, vous devriez avoir honte d'avoir autant de dettes!
— Surtout avec une tante aussi riche que vous.

RUE CRAIG

— Viens-tu entendre le discours sur la tempérance?
— Je n'en suis pas affamé; ma femme m'en fait un tous les soirs.

HISTOIRE NATURELLE

— Il est à remarquer que les champignons poussent dans les endroits humides...
— Et c'est même pour cela qu'ils affectent la forme de parapluies.

EN PETITE SOIREE

— Vous faites du spiritisme? Est-ce que vous arrivez à faire tourner les tables?
— Pas encore; mais nous avons déjà fait tourner la tête de quelques-uns de nos amis.

ENTRE DEUX MAUX

— Fumer me rends malade...
— Pourquoi fumes-tu?
— Parce que ça rend ma belle-mère plus malade que moi.

L'EMOTION LES TUERA

— Je vais me débarrasser de mes créanciers.
— En les tuant?
— Non; en les payant.
— Le résultat sera le même.

LA TAPE DE PAPA

— Qu'as-tu?
— Papa vient de se donner un coup de marteau sur le pouce!
— On rit de cela; on ne pleure pas.
— C'est parce que j'ai ri sur le moment que je pleure maintenant.

NOS PAGES



Elle.— Dire qu'il y a des poètes pour chanter la pluie!

Lui.— Il y en a bien pour chanter la femme!...

DEUX ADMISSIONS

— J'admets que tu es un homme habile, mais tu le sais trop.
— Et moi j'admets que tu es un triple imbécile, mais tu ne le sais pas assez.

LA QUESTION

— Je l'aime trop, je ne saurais vivre sans elle.
— Ça n'a pas d'importance; la question est de savoir si tu pourras vivre avec elle.

LES AFFAIRES AVANT LE PLAISIR

— Pourrai-je m'absenter demain pour aller aux funérailles de ma belle-mère?
— Non; les affaires avant le plaisir.

ROUBLARDE

— Bonne-maman, je viens te souhaiter ta fête.
— Mais, ma petite-fille, ma fête n'est que dans deux mois!
— Je le sais bien, grand'maman; seulement, voilà... j'ai bien besoin d'une poupée neuve.

BONNES PERSPECTIVES

— Papa, je voudrais aller perfectionner ma voix en Europe. Peux-tu arranger cela pour la fin de l'été?
— Tu n'as qu'à laisser connaître ton désir aux voisins: ils ne seront pas lents à souscrire la somme, j'en suis sûr.

CHANGEMENT A VUE

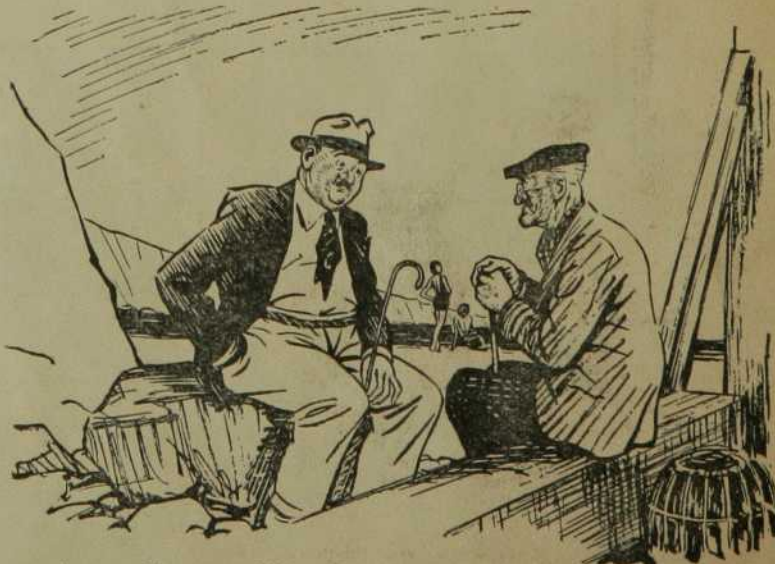
Mlle Vieuxtemps.— Je vous parie que jamais je ne me marierai.
Lauzon, fils.— Je vous prends.
Mlle Vieuxtemps.— Oh! comme votre demande est soudaine.

UN CHANÇARD

— J'ai eu une veine étonnante, ce matin.
— Vraiment!
— Tu te rappelles la montre de \$100 que j'ai gagnée l'autre jour au bazar?
— Parfaitement.
— Eh bien, j'ai réussi à la vendre \$5 à un innocent.

ANNIVERSAIRES DE MARIAGE

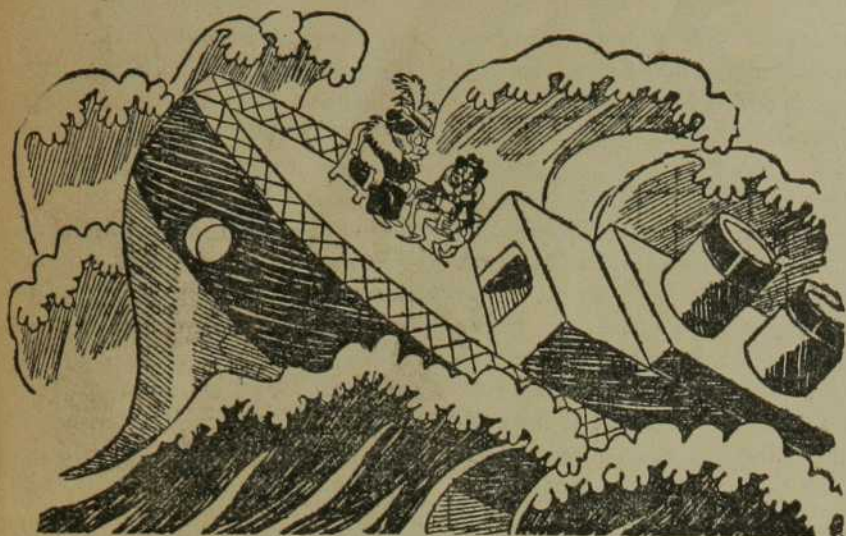
1 an—Noces de coton.
2 ans—Noces de papier.
3 ans—Noces de cuir.
4 ans—Noces de toile.
5 ans—Noces de bois.
6 ans—Noces de grenat.
7 ans—Noces de laine.
8 ans—Noces de bric-à-brac.
9 ans—Noces de soie.
10 ans—Noces de ferblanc.
12 ans—Noces d'aluminium.
15 ans—Noces de cristal.
20 ans—Noces de porcelaine.
25 ans—Noces d'argent.
30 ans—Noces de perle.
35 ans—Noces de topaze.
37 ans—Noces de saphir.
40 ans—Noces de rubis.
50 ans—Noces d'or.
60 ans—Noces de diamant.



Le touriste.— C'est merveilleux. Vous dites que vous avez quatre-vingt-quinze ans et que vous n'avez jamais été malade. Quel est donc votre secret?

Le vieillard.— J'ai évité de fréquenter les médecins.

AMUSANTES



— Hector ! Ne tourne pas ta cuiller sans arrêt dans ton verre... Tu me donnes mal au coeur...

UN CAS DESEPERE

Elle.— N'avez-vous pas d'amis?

Lui.— Non. J'étais collecteur quand j'étais dans les affaires.

BEAUCOUP COMME ELLE

— Votre femme est-elle mieux?

— Pas beaucoup. Elle peut magasiner, mais pour son ménage elle est trop faible.

LE VIEUX PINGRE

— On m'assure qu'en Afrique, on peut acheter une femme moyennant quelques boîtes de sardines et des colliers.

— Pristi! c'est cher...

INTERRUPTION PASSIONNEE

Elle.— Quand nous nous marierons, à part ma dot, je recevrai une villa de campagne, une automobile, les bijoux de ma défunte mère, une rente de mon oncle, des...

Lui.— Comme j'aime entendre ta voix divine!

UN AUTRE TAPAGE

— Grosse tempête, hier soir, n'est-ce pas?

— Vraiment? Je n'ai rien entendu.

— Où étiez-vous donc?

— Je ne suis pas sorti de chez moi. J'ai passé la soirée avec ma femme et une de ses anciennes amies du couvent.



— Chère madame, j'ai toujours été un ami intime de votre mari. Ne pourriez-vous pas me donner un souvenir de lui?

La veuve éplorée (avec candeur). — Il n'y a que moi-même.

A SAINT-IXE

— Ça doit être humide par ici?

— Surtout quand il pleut.

GRAVE MALADIE

— J'apprends que les médecins l'ont abandonné. Qu'a-t-il donc?

— Il souffre d'insolvabilité.

CHEZ LE PHOTOGRAPHE

— Vous savez, je ne veux pas un portrait bien grand.

— Alors fermez la bouche bien serrée.

DE RESTE

— Je crois vraiment que Tom est fou...

— S'il ne l'est pas, il devrait l'être; il a une femme, huit enfants et une belle-mère.

RETOUR DE PECHE

— Dis, le petit, as-tu attrapé quelque chose?

— Non, mais je suppose bien que ce sera pour quand j'arriverai à la maison.

COMBINAISONS

— Si tu me payais les \$10 que tu me dois, je pourrais rembourser ce que je dois à Célestin.

— Je vais te dire : paie ce que tu dois à Célestin et je lui emprunterai la somme pour te la remettre.

AU CLUB

— Deux têtes valent mieux qu'une.

— Pas quand on a la migraine.

A PEU PRES CELA

— Qu'est-ce qu'un bon mot?

— C'en est un auquel vous pensez toujours quand il est trop tard pour le dire.

UN MAITRE IDIOT

— Vous ne vous mariez donc pas?

— Non... j'attends... On est sûr, dès qu'on est marié, de rencontrer aussitôt celle qu'on aurait dû épouser!

APRES LA DINETTE

La maman.— J'espère, Lucette, que tu n'as pas redemandé du gâteau chez Madame X....?

Lucette.— Pas la peine, maman, l'assiette était tout près de moi.

MARI PROSAIQUE

— Serai-je ce qu'il y a de plus cher pour toi?

— Oh! oui... sauf le loyer, bien entendu.

VISITE PREMATUREE

— Tu es bien sale, le petit!

— Maman pensait que vous viendriez que la semaine prochaine.

A LA PROMENADE

Lui.— Celle que j'épouserai devra être grande, belle et courageuse.

Elle.— Mais, mais... notre rencontre est providentielle pour vous...

AU BAL

— Mme Chose ne paraît vivre que pour la toilette.

— Alors, pourquoi ne s'en met-elle pas davantage sur le dos?



— Vous voyagez sans doute pour votre plaisir, Madame?

— Non, Monsieur... je vais retrouver mon mari!

MECHANCETE

— J'ai rencontré le professeur Ixe qui étudie le langage des singes.

— J'espère qu'il t'a compris.

PLAINTES GENERALES

— Votre oncle est mort... De quoi se plaignait-il?

— De ne pas pouvoir vivre plus longtemps.

TROIS HEURES APRES

— Docteur, je vous ai payé un dollar pour mettre cet emplâtre sur mon dos.

— Oui, je sais.

— Eh bien, je suis prêt à vous en payer cinq autres si vous pouvez l'ôter.

CHEZ LE MEDECIN

— Mes genoux sont faibles...

— Courtisez quelque jeune fille qui soit moins lourde.

ENTRE CLUBISTE

— Que pensez-vous du cigare que je vous ai donné?

— Je fais tous mes efforts pour l'oublier.

UN GRAND SOULAGEMENT

Le malade.— Pourquoi voulez-vous m'opérer?

Le médecin.— Parce que j'ai besoin d'argent.

Le malade.— A la bonne heure. Je craignais que ce fût pour gagner de l'expérience.

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI"

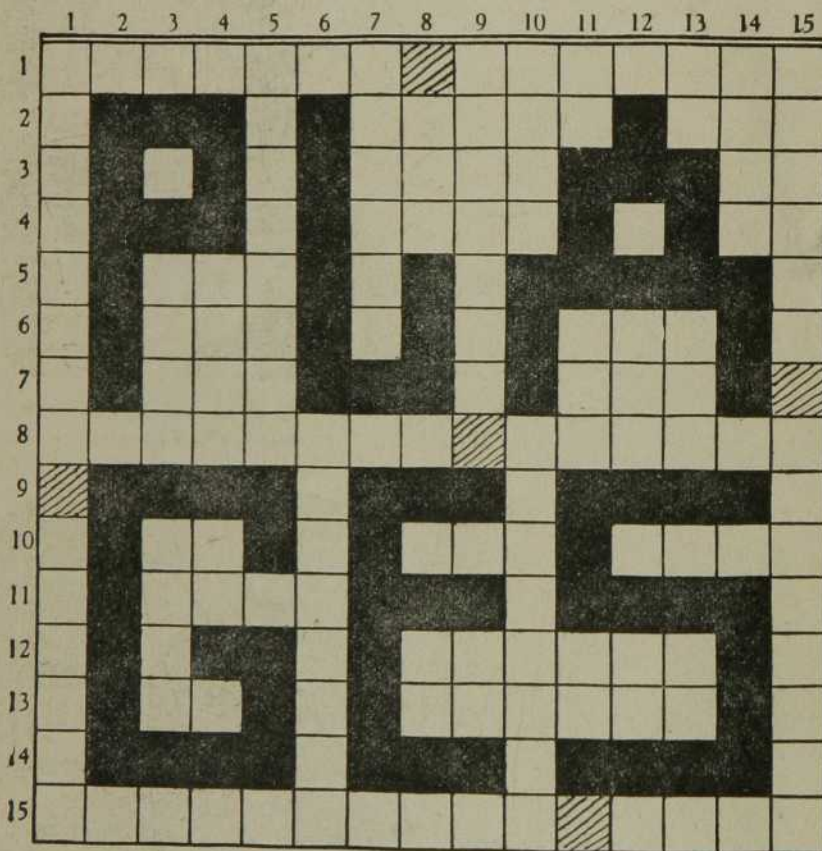
Nous avons décidé de suspendre momentanément l'attribution des prix accordés jusqu'ici, chaque semaine, aux gagnants de nos concours de Mots Croisés. Nous comptons, en septembre, faire à notre clientèle une agréable surprise.

SOLUTION
DU
PROBLEME
No 135



PARU
dans
"LE SAMEDI"
de la
SEMAINE
DERNIERE

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 136



HORIZONTALEMENT

1. Action de noyer (pl.). — Mesure de la longueur des deux bras étendus (pluriel).
2. Piquant et irritant au goût (pl.). — Gros perroquet de l'Amérique du Sud.
3. Mari de Bethsabée. — Petit ruisseau.
4. Espace indéfini dans lequel se meuvent les astres. — Article espagnol.
5. Interjection qui marque l'étonnement, le doute.
6. Espèce de bière anglaise légère. — Principe de la vie.
7. Forme ancienne du mot loup. — Substance employée comme assaisonnement.
8. Chiquenaudes sur le nez. — Terrain abreuvé par des eaux qui n'ont point d'écoulement.
10. Face du dé marqué d'un seul point. — Eclat de voix poussé avec effort. — Lieu de délices.
11. Chacun des petits os enchassés dans la mâchoire.
12. Vaisseau de bois dans lequel on met le sel ou les viandes que l'on veut conserver.
13. Troisième note de la gamme. — Appât, ce qui attire.
15. Petits ruisseaux. — Membres du corps humain qui tient à l'épaule.

VERTICALEMENT

1. Art, action de nager. — Qui nage.
3. Assemblées ou l'on danse. — Compositeur de musique, auteur de *Si j'étais roi*.
4. Chance, hasard. — Pronom 3e pers. des 2 genres.
5. Qui administre des douches.
6. Tissu léger et à jour, fait avec du fil.
7. Mouiller beaucoup.
8. Le même que le deuxième du 10 hor. — Adj. poss. fém.
9. Ancienne forme de bref (fém pl.) — Avant-midi.
10. Qui existe réellement. — Vêtement de tricot s'appliquant exactement sur la peau (pl.).
11. Carte à jouer. — Roi de Judas qui vainquit les Madianites. — Métal précieux.
12. Vaste amas d'eau salé. — Adverbe de lieu (renversé).
13. Le même que le deuxième du 8 vertical. — Roi d'Israël assassiné par Zambri. — Note de la gamme.
14. Train, manière d'aller.
15. Genre de saliciniées très répandu au bord des eaux. — S'emploient en médecine pour les saignées locales.

PLUS FORT QUE L'AMOUR

(Suite de la page 7)

sur le seuil, celle d'un autre homme jeune, en vareuse, le ciré sous le bras, le suroît à la main et les jambes enfoncées dans de grandes bottes de mer.

— Bonjour, cousine!

— Toi? Je te croyais au large.

— Et j'y étais aussi. Mais un trois-mâts norvégien ayant perdu son capitaine, s'égarait au milieu des courants, et le second, qui faisait le voyage pour la première fois, m'a demandé aide. Je l'ai donc piloté. Tiens, ça vaut mieux que la pêche quand même, ce métier!

Et, riant avec bonté, il jeta sur la table une poignée d'argent.

— Ce qui gâte mon bonheur, ajouta-t-il, c'est la misère de tous. Heureusement que cette aubaine arrive... Pour que la sardine maille, vois-tu, il faut plus de chaleur. Ah! la pêche; la pêche! Tiens! je crois que j'eusse mieux fait de rester pilote.

— Dame! je croyais bien qu'on ne te verrait plus...

— ... Ecoute! il est certain que j'adore la mer et que j'ai vécu sur le vaste Atlantique — à voir paraître, comme des étoiles rouges, bleues ou blanches, les feux des grands navires — des nuits que les terriens ne connaîtront jamais... Le ciel qui passe par toutes les couleurs, la mer d'argent au lever du soleil, d'or parfois au coucher; tout cela, c'est très beau, à coup sûr, mais tes yeux sont plus beaux encore!

Stupéfaite, la jeune fille balbutia:

— Comment?

— Eh bien! oui, c'est pour toi, cousine, que je suis rentré ici et me suis fait pêcheur; car, il faut bien qu'enfin je te le dise... je t'aime d'amour, Maria!

— Jean, je t'ai trop écouté...

Il lui prit les mains sans avoir compris:

— Voilà, cousine, voilà! Et toi, dis, m'aimes-tu?

Elle sanglota, et il reprit encore:

— Qu'as-tu donc, ma douce?

Mais alors, courageuse, la fille des Perros avoua:

— Hélas! Morvan m'aime!

— Et toi?

— J'ai promis.

Cela fut, pour le bon Jean Tremmer, un coup de massue au front. Il demeura silencieux, atterré, pendant un assez long temps; puis, marchant de long en large:

— Oui, c'est bien cela, je devine: tu t'es sacrifiée à ton père... C'est bien, et, la mort dans l'âme, je t'approuve quand même!

Trop loyale pour mentir, ne fût-ce que par son silence, la fille des Perros détrompa son cousin. Non, ce n'était pas cela. A vrai dire, dans le temps, quand elle était toute petite fille, elle avait aimé son cousin; plus tard, elle avait même rêvé d'un mari qui n'eût pas été Morvan. Elle n'avait point osé le dire. De là était venu tout le mal, car lui, Jean Tremmer, il était parti au service. Pendant ce temps, Pierre était devenu l'ami des Perros. La mère de Jean étant morte, personne à la maison ne rappelait son cousin aux Perros, et tandis que s'effaçait la figure de Jean, Pierre gagnait l'estime et la confiance du vieux pêcheur. Si bien qu'un soir il s'était déclaré, ce Morvan. Tout d'abord, elle avait résisté... mais l'amitié honnête avait fait le reste.

— C'est ma faute! conclut Jean.

— M'en veux-tu?

Il embrassa tendrement au front celle qu'il adorait à jamais et murmura gravement.

— Aime Pierre!

Tandis que Jean était sorti puiser de l'eau, les vieux rentrèrent au logis. Quand le père vit l'argent:

— Oh! oh! fit-il, d'où te vient tout cela?

Et Maria donna l'explication, tandis que madame Perros trouvait encore une occasion de gémir sur la bonté excessive de son mari, "qui avait donné ses derniers sous pour d'anciennes coquettes auxquelles, dans le bon temps, on ne voyait que falbalas"!

Ce fut Jean lui-même qui, en rentrant, mit fin aux doléances de la pauvre vieille:

— Un temps de chien! le ciel et la mer ne font qu'un! Heureusement que toutes les barques sont maintenant à l'abri du môle...

A peine avait-il dit qu'une voix appela:

— Hé! Perros! au secours!... Vite... dépêchez-vous... Là-bas, sur les coreaux... Pierre Morvan va se perdre!...

Morvan! D'un regard, la jeune fille implora son cousin. Inutile prière, au reste, car Tremmer avait déjà saisi le bras du héros.

— Restez, mon oncle; j'y vas!

... Ce fut une heure d'horrible angoisse pour les vieux, qui craignaient la fin des deux hommes, et encore plus pour leur fille, qui, déjà se reprochait leur mort:

(Suite à la page 36)

LE TIGRE DES MERS DU SUD



1—La situation de nos deux amis était très périlleuse. Battu par les vagues le navire pouvait couler ou se briser en deux.



2—De plus les pirates cherchaient à aborder leur navire afin de s'emparer des deux garçons. C'est ce que Jean craignait.



3—Il constata cependant avec plaisir que l'appareil de télégraphie sans fils fonctionnait bien. Il lança alors des messages.

EPISODE

NUMERO 11

(Suite et fin)



4—Bientôt il recevait une réponse. Un canonnier était à une vingtaine de milles de là et accourait pour sauver les deux naufragés.



5—Jean se mit ensuite à ouvrir tous les tiroirs et les armoires afin d'y découvrir des objets de valeur. Il trouva le sac de perles qui lui avait été volé.



6—Une heure plus tard, un vaisseau apparut à l'horizon et approcha rapidement. C'était la canonnier qui avait répondu à l'appel.



7—Jean et Chocolat firent des signaux au moyen d'un linge blanc. Et bientôt une fusée munie d'une corde tombait près du navire échoué.



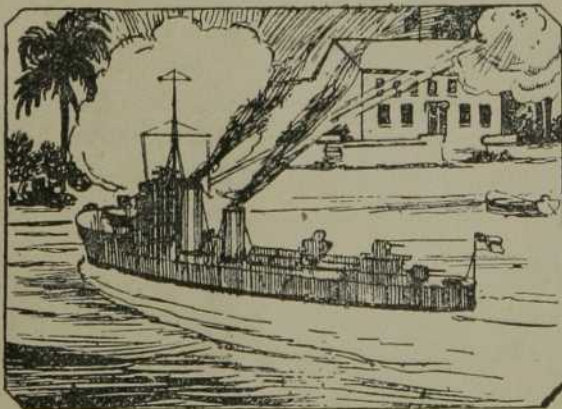
8—Jean s'en empara. Lui et son compagnon s'en firent une ceinture. Puis ils se lancèrent à la nage à travers les fortes vagues.



9—Dès que Jean se fut un peu reposé, il expliqua au capitaine où se trouvait la baie servant de refuge aux pirates. L'officier décida de s'y rendre.



10—Il repéra soigneusement le passage puis, sur les indications de Jean, il y passa sans aucune avarie. Les pirates étaient pris.



11—Ils tentèrent de fuir mais un obus bien dirigé les avertit qu'il valait mieux se rendre. Ils comprirent alors cet avertissement.



12—Le capitaine de la canonnier félicita vivement Jean et Chocolat de leur courage et de leur habileté. Ils reçurent plus tard une forte récompense. (Fin)

Notre nouveau conte: **LES DEUX ORPHELINS**, dans le prochain numéro

de conduite pour lui conserver son équilibre. On installe là-dessus toute la famille avec les provisions et même les meubles, lesquels ne sont pas nombreux, et vogue la galère!

Cet amusant véhicule me fait penser à ce qu'on appelle poétiquement le "char de l'Etat", qui n'est pas moins baroque dans quelques pays et tout aussi ressemblant. Cela cahote tant bien que mal avec la possibilité continuelle de se renverser, et il n'y manque même pas le chien, fonctionnaire important ou qui se croit tel parce qu'il gueule tout le temps et mord à l'occasion les pattes de ceux qui traînent la carriole. La brouette à voiles chinoise est véritablement un symbole.

Quand les voitures furent devenues des appareils de transport bien à la mode, on en fabriqua de tous les modèles et de toutes les grosseurs. Elles ne brillaient que fort peu, cependant, par la rapidité. Les fameuses "diligences" faisant le transport des voyageurs en France il y a deux ou trois cents ans n'allaient pas très vite. Le bon La Fontaine semble avoir enregistré le record de la lenteur en voyageant dans ces grosses caisses roulantes; il est vrai qu'il mit sans doute un peu de bonne volonté à cela car, se rendant de Paris à Limoges, il écrivait à sa femme deux jours après son départ: "J'ai tout à fait bonne opinion du voyage; nous avons déjà fait trois lieues (environ sept milles et quart) sans mauvais accident. Nous sommes à Clamart; là nous devons nous rafraîchir deux ou trois jours."

Toutefois, les diligences allaient plus rondement quand ce n'était pas La Fontaine qui voyageait. Celle qui se rendait de Paris à Strasbourg ne mettait guère que douze jours, soit pour un voyage qu'on peut faire en douze heures en auto moderne, le même temps à peu près qu'on en met aujourd'hui à traverser l'Atlantique, aller et retour en bateau.

La diligence, assez spacieuse, était néanmoins considérée comme pratique et il s'y entassait toutes sortes de gens et de bagages. On y voyait, dit Grimm, des individus dont ailleurs on n'aurait pas supporté la compagnie un quart d'heure seulement et, à plus forte raison, pendant des journées entières. Gens de bon ton, moines, mendiants, artistes, ramoneurs, soldats, domestiques, tout y prend place, dit-il, et s'y entasse. C'est une arche de Noé car il n'y manque pas non plus la compagnie des chiens, des chats, des poulets, des oies, des canards, des serins et des perroquets. Comme elle est très lourde en raison des douze

Les voitures extraordinaires

(Suite de la page 15)

voyageurs qui s'y entassent, il faut l'atteler de huit chevaux; malgré tout elle ne marche pas, elle rampe!

Quand Napoléon n'était encore que Bonaparte, il dut souvent employer ce genre de locomotion pour ses nombreux déplacements, et il en put étudier ainsi personnellement toutes les incommodités. Aussi, dès qu'il fut au pouvoir, n'eut-il pas de plus grand désir que de posséder un nombre important de voitures de toutes sortes. Déjà, lorsqu'il fut devenu commandant de Paris, après le 13 vendémiaire, il put commencer à satisfaire cette ambition et il écrivait joyeusement à son frère Joseph: "J'ai trois chevaux et un cabriolet, je vais pouvoir enfin courir à mon gré! Viens me voir à Paris, je te prêterai ma voiture."

La période de 1804 à 1814 fut celle de sa splendeur, non seulement comme souverain mais aussi comme possesseur de voitures; il y avait alors dans les écuries impériales six mille chevaux de selle ou d'attelage, et les remises contenaient environ six cents voitures. Tous ces véhicules étaient construits avec élégance et solidité mais Napoléon rêvait mieux encore que les plus beaux carrosses dont il avait la disposition; il voulait une voiture d'après un plan à lui-même, faite

pour voyager rapidement et contenant tout ce qui était nécessaire pour le confortable. Bien des modèles lui furent soumis mais ce ne fut qu'en 1807 que la voiture de ses rêves fut enfin achevée telle qu'il la voulait. Elle mérite assurément quelques lignes de description.

On peut dire que cette voiture procurait toutes les commodités qu'il désirait; il y pouvait à volonté travailler, manger et même dormir. Voyons ce qu'elle contenait.

L'avant-train spécialement aménagé comportait un grand nombre de tiroirs en acajou et plaqués d'argent; dans ceux de droite, l'écrivoire, le sablier, les plumes, le canif et le papier de sa Majesté. Dans ceux de gauche, il y avait une petite bibliothèque portative composée des classiques anciens. Au dessous c'était la réserve de la vaisselle de vermeil et des verres de cristal d'une forme particulière; le dessus en était plein comme le fond et ne présentait qu'une ouverture par laquelle on remplissait le verre puis, ensuite on buvait. S'il y avait des cahots on ne renversait pas ainsi le liquide.

Près de là était aussi la réserve de vins de Champagne, de Chambertin et des Iles, quelques flacons de cognac et des gobelets de ver-

meil. Dans un espace libre entre les tiroirs, une montre d'argent marchant huit jours et sonnant les heures, les demies et les quarts; elle avait coûté une somme équivalente à douze cents dollars. Au-dessus, la carte des pays traversés, trois poches à pistolets à deux canons, des étuis à flambeaux et des lunettes d'approche en argent.

Au fond de la voiture il y avait deux sièges recouverts de maroquin rouge; sous celui de gauche il y avait deux caisses d'argent pour les poulets froids et le jambon; on y trouvait encore des casseroles et des chocolatières. A droite, les caisses contenaient des flacons d'eau de Cologne, des éponges pour la tête, des boîtes pour le café, le chocolat, l'anis, etc. Enfin d'autres caisses d'objets de toilette en argent et en ivoire.

Enfin, dans cette voiture pouvait s'aménager un lit avec matelas et oreillers; l'été, les draps étaient en peau de daim et l'hiver ils étaient remplacés par une sorte de sac en peau d'ours.

Au-dessus des sièges d'arrière il y avait un filet contenant les cartons à chapeau; sur le devant de la voiture, un étui contenant un fusil à deux coups. Il y avait encore enfin un poêle et toutes sortes d'outils et de pièces de rechange pour les réparations.

Cette liste, pourtant bien fournie, est nécessairement incomplète; il faudrait y ajouter les multiples bibelots, appareils ou accessoires qui n'en faisaient pas partie régulièrement mais pouvaient s'y trouver selon les circonstances ou le caprice; c'était quelque chose comme une maison roulante ou plutôt une sorte de musée représentant une valeur énorme.

Cela nous semblerait toujours admirable mais peu pratique aujourd'hui avec les immenses progrès réalisés dans l'art de voyager, car c'est devenu un art et qui touche quelquefois même à l'acrobatie.

Si Napoléon avait vécu de nos jours il aurait certainement remplacé ses écuries par des garages contenant quelques douzaines ou même quelques centaines d'autos de tous modèles et surtout des plus rapides car il aimait à voyager vite.

Il était certainement loin de soupçonner nos moyens actuels de locomotion mais qui nous dit que, dans seulement cent années d'ici, nos petits-neveux ne regarderont pas nos plus belles voitures automobiles avec le même sourire de commisération que nous avons pour les lourdes diligences d'autrefois ou la curiosité un peu amusée que nous accordons à la luxueuse voiture de voyage de Napoléon?

La Charité

Respectueux hommage au Frère Anselme

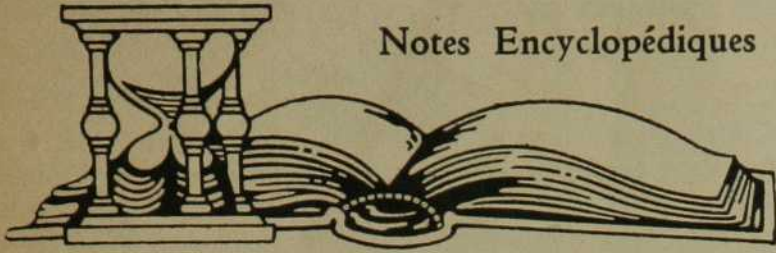
*Don suprême, infini, largesse d'une main
Qui s'ouvre pour verser l'aumône salulaire,
Créatrice de joie en l'âme solitaire,
La charité bien faite est d'un appui divin.*

*Du pauvre vagabond errant sur le chemin,
Lui qui du monde ingrat est méconnu sur terre;
Tout en réalisant le fond de sa misère,
Elle égaye le cœur, elle apaise la faim.*

*Nous aussi, Frère Anselme, un soir à votre porte,
Sollicitant un peu d'aide qui réconforte,
Nous cherchions de quoi guérir notre malheur.*

*Pour nous avoir tiré de l'impasse, du gouffre,
Oh! merci, tendre père, insigne bienfaiteur,
Vous avez eu pitié de l'orphelin qui souffre.*

GABRIEL OUMET



Notes Encyclopédiques

Un horticulteur tchéco-slovaque est parvenu à obtenir une rose dont les pétales sont des trois couleurs bleu, blanc et rouge.

Un cinématographe ultra-rapide qui vient d'être récemment construit en Allemagne permet de prendre 80,000 photos par seconde.

Récemment, à Port Clinton, Ohio, on a trouvé dans les rues de la ville et sur les routes avoisinantes, une quantité de petits poissons après une forte pluie. On croit qu'ils ont été enlevés des lacs par une trombe qui les a transportés au loin.

Même lorsqu'ils visitent les grandes villes en touristes, les princes Hindous emportent souvent avec eux tout ce qui est nécessaire comme nourriture et breuvages. On cite même le cas du Maharaja Madho Singh, de Jaipur, qui emporte avec lui un peu de terre de ses jardins pour s'asseoir dessus pendant ses repas.

A Lullington, près de Burton-on-Trent, en Angleterre, l'église possède une vieille horloge sans cadran et qui n'indique par conséquent pas les heures mais les sonne régulièrement sur une cloche. Cette horloge, d'une fabrication simple mais robuste fonctionne à l'aide de poids en pierre et a toujours donné un bon service depuis plus de quatre cents ans.

Les éleveurs africains qui ont à faire voyager du bétail au travers des régions infestées par la mouche Tsé-tsé qui communique la maladie du sommeil, habillent littéralement leurs animaux avec une solide étoffe de kaki; les parties qu'on ne peut recouvrir, telles que les cornes, le tour des yeux et les pieds sont amplement recouverts d'une graisse très épaisse.

A Suez on voit toujours la maison que Napoléon, alors général Bonaparte, habita quand il vint à la mer Rouge. Le gardien de cette maison dit volontiers aux touristes: "Abounaberdi (Bonaparte) était assez puissant pour brûler toutes les mosquées; il ne l'a pas fait, que son nom soit béni!" Un gardien en fonctions il y a quelques années ajoutait: "Les rois du Garb (Occident) l'ont enfermé sur une île où il est mort mais on dit que, la nuit, son âme vient se poser sur le fil de son sabre."

L'iodide de nitrogène est l'explosif le plus sensible que l'on connaisse; il suffit de le toucher avec une plume pour le faire détonner.

On vient d'acclimater en Angleterre un animal de l'Amérique du Sud appelé *Nutria*, et qui ressemble en même temps à un gros rat et à un porc-épic.

Les naissances ont tendance à diminuer un peu partout; en Angleterre elles étaient annuellement de trente par millier de personnes, aujourd'hui elles ne sont plus que de seize.

Dans certains districts du nord-ouest des Etats-Unis les facteurs ne délivrent pas seulement les lettres mais également de la nourriture aux oiseaux le long de leur parcours et ceci par ordre officiel.

Les pétunias sont de jolies fleurs qui sont appelées à rendre de grands services; on a observé en effet qu'elles opèrent très rapidement la destruction de ces vilains insectes qu'on appelle communément *bêtes à patates*; elles attirent invinciblement ces insectes et les empoisonnent.

Dans la petite bourgade de Mold, près de Chester, en Angleterre, un homme vient d'acheter un fantôme pour la somme de 925 dollars; il a eu en même temps une très jolie maison et onze arpents de terrain. Il s'agit d'une maison dite *hantée* et qui était de vente difficile parce que de nombreuses personnes affirment qu'elle est visitée régulièrement par un fantôme depuis plusieurs années.

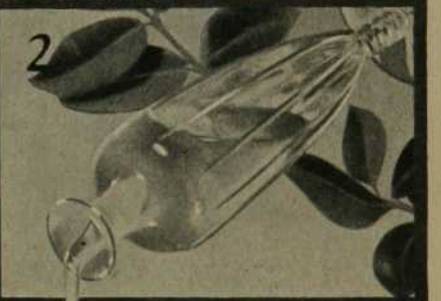
Les médecins qui font usage de l'auto à Belgrade, Serbie, portent un insigne spécial après leur voiture et jouissent ainsi de certains privilèges; ils ne sont plus soumis à la limitation de vitesse, au sens unique de marche dans certaines rues et, en général, à aucune des règles ordinaires de la circulation.

*Je ne serai
pas une
"Femme abandonnée"*

LE
PALMOLIVE
VOIT A CELA!



J'ai vu comme les femmes qui se négligent vieillissent vite. C'est pour cela que je suis le conseil de tous les experts en beauté qui disent que le Palmolive est ce qu'il y a de mieux pour protéger ma peau... Je pense qu'il aidera aussi merveilleusement votre teint.



J'aime à savoir ce qui entre dans la préparation de mon savon, et le Palmolive est un savon qui me renseigne sur ce sujet! Il est fait seulement avec de pures huiles végétales... un mélange d'huile de palme et d'huile d'olive. Je ne vois pas comment on pourrait faire de meilleur savon, à aucun prix!



Mon mari me dit qu'il est toujours fier de moi aux soirées... parce que mes bras et mon dos paraissent toujours bien, tout aussi doux que mon visage. Je suis certaine que c'est parce que sa mousse veloutée donne à tout mon corps le même traitement qu'à ma figure chaque fois que je prends un bain.



5¢
LE MORCEAU
Sans changement
de Qualité ni de
Forme



LE THEATRE DE BEAUTE PALMOLIVE

Ecoutez la charmante Gladys Swarthout, célèbre vedette de l'opéra Metropolitain, assistée par John Barclay et une troupe de 100 membres comprenant l'orchestre de Nat. Shilkret. Toute une heure de glorieuse mélodie.

Réseau N. B. C. — d'un Océan à l'autre — Tous les mardis 10 à 11 p. m. H. E. E.

Gratis! Recettes Magiques!



A preuve, ces Macarons qu'un enfant peut préparer!

MACARONS MAGIQUES TRÈS FACILES

½ tasse Lait Eagle
Condensé-Sucré

2 tasses coco
filamenté

Mêlez le Lait Eagle Condensé-Sucré et le coco filamenté. Jetez par cuillerées dans une lèchefrite bien beurrée; espacez d'un pouce. Faites cuire au brun doré, à four modéré (350°F.). Recette pour deux douzaines.

• Quelle recette! Rien que deux ingrédients! Mais vous verrez comme on se régale de ces croustillants Macarons au Coco! • Mais ne l'oubliez pas: le Lait Evaporé n'est pas approprié à cette recette. Il faut absolument faire usage de Lait Condensé-Sucré. Il suffira que vous vous souveniez du nom Eagle.



GRATIS! Livre de Recettes Merveilleux et Inédit!

Contient de nombreux raccourcis pour préparer des mets au caramel, au chocolat et au citron—des procédés magiques pour faire des bonbons, des petits fours, des crèmes glacées, des mayonnaises, etc.

THE BORDEN CO., LIMITED, Yardley House, Toronto.

8-F107

Nom

Rue

Ville

Prov.



UN NEZ PARFAIT

Vous pouvez l'obtenir par des traitements de CHIRURGIE PLASTIQUE MODERNE. Demandez une brochure complémentaire.

MEDICAL SUITE 244
205 W. 57th St., New York, N.Y.



COUPON D'ABONNEMENT Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville et Province

POIRIER, BESSETTE CIE. Limitée, 975 de Bullion, MONTREAL, Can.

Lisez LA REVUE POPULAIRE

Arts, Lettres, Sciences, Histoire

UN ROMAN COMPLET DANS CHAQUE NUMERO

Dans tous les dépôts de journaux - 15 cents

PLUS FORT QUE L'AMOUR

(Suite de la page 32)

— Mon Dieu! murmurait-elle dans sa naïve bonté, sauvez-les et prenez-moi à leur place... Laissez-les vivre pour aimer, l'un et l'autre, une femme et meilleure que moi!

Enfin... enfin, la voix de son père s'élevait, triomphante:

Et montrant la falaise:

— Tu nous retrouveras là-haut, chez les amis!

chère douce! Je suis calme, je suis fort, maintenant. Et puis, j'emporte avec moi ton souvenir, j'ouvre au vent toute ma voile, et, comme je te reverrai toujours en pensée devant moi, je ne me perdrai point. Je te demande seulement de songer parfois à celui qui s'en va. Tu le promets, dis?... Allons, aime bien Morvan. Nous aurons chacun notre bon lot quand même: pendant que toi, tu berceras tes enfants au

Seule, Maria songeait:

— Pauvre Jean, suis-je donc condamnée à te faire souffrir malgré moi? Mieux vaut en finir vite. Là-haut, au bord de la falaise, par ce temps-là surtout, le pied glisse facilement... On trouvera ma mort toute naturelle... Oui... soit! mais eux, hélas! ma mère et mon bon vieux?... Ah! cruauté de la vie!... Que faire?

Jean arriva. Simplement, il dit:

— Pierre s'en retourne chez lui et rejoint nos vieux: va les rejoindre aussi, Maria!

— Il faut donc...

— Oui, épouse-le... et tu me béniras.

— Oh! Jean Jean!... Permetts-moi de pleurer un peu sur ton cœur!

Et, quand elle eut appuyée sa tête enfiévrée à l'épaule de cet homme simple et droit:

— Que vas-tu devenir?

Alors, tout en la tenant serrée contre lui, tendrement, comme ferait un père très doux, il dit réso-



coin de l'âtre, eh bien! moi, je berceai mon rêve sur les vagues!...

Il y avait tant de douleur contenue dans la voix mâle et profonde du jeune homme, que la fille des Perros soupira, implorante, et indécise peut-être:

— Jean...

— Allons, allons, reprit Tremier plus énergiquement, il ne faut pas t'attrister ainsi. Ce qu'il faut, c'est que tu sois toujours, pour nos deux bons vieux, l'ange de la maison.

Il la conduisit vers la porte:

— Va, ma douce et chère créature... afin que personne, jamais, ne sache la vérité... Voyons, il ne serait pas bien que j'aie sauvé Morvan... pour son malheur ensuite. Adieu!

Les yeux plein d'un immense regret, obéissant au héros qui s'ignorait lui-même, en voulant pas chercher s'ils pouvaient agir autrement tous les deux, elle partit.

Et lui, après l'avoir longtemps suivie du regard, il s'en alla vers le solide cône que son père, dans le temps, avait appelé de ce nom terrible et beau: *Devoir*. Et il embarqua résolu, calme presque.

— Bah! — conclut-il pour lui-même, à voix basse et les dents serrées, — mes pleurs ne feront pas monter le niveau de la mer!

LOUIS BERTHAUT

"Ah!—il semble que
toute fête doit
avoir une fin."

"Pas celle-ci, Jeannot—elle durera
toujours grâce aux vues animées."



Ciné-Kodak Huit

Prend des Vues
à 10¢ la "prise"*



"Est-ce réellement tout
ce qu'il coûte?"

"Oui, vraiment . . .
Je ne pouvais pas le
croire moi-même."



* DANS LES STUDIOS DE CINEMA, une scène
continue de l'histoire à tourner s'appelle "une
prise". Le Huit fait de 20 à 30 de ces scènes—
chacune aussi longue que la moyenne des scènes
des vues d'actualités—sur un rouleau de film ne
coûtant que \$2.50, fini et prêt à être projeté.

"Avec le Huit,
elles sont aussi
faciles que des
instantanés."
"Je ne savais pas
qu'il était si
simple de prendre
des vues animées."



DES vues animées de famille que tout le
monde peut se payer . . . des vues animées
de tous les moments merveilleux que vous aime-
riez conserver. Quel souvenir plus précieux que
la première partie en plein air en l'honneur de
bébé.

Le Ciné-Kodak est un appareil de prises de
vues complet—excellent à tous points de vue,
de fabrication superbe—si facile à faire fonc-
tionner—si facile à posséder. D'un prix raison-
nable, ne coûtant que \$39.50—et, ce qu'il y a
de mieux, les frais qu'il occasionne sont
extrêmement minimes.

Voyez le Ciné-Kodak Huit chez votre détail-
lant—voyez les vues animées qu'il prend.
Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ont.

Si ce n'est pas un Eastman, ce n'est pas un Kodak

Est-ce là
votre place ?

Essayez des
Flocons de Son



des
Flocons de Son
non seulement bons
mais—
bons à manger

TRAVAILLANT dur —
jouant dur—vous êtes
peut-être une victime de
cette sensation de dépres-
sion. Peut-être qu'une
insuffisance de nourri-
ture volumineuse dans votre alimentation
vous prive de la joie de vivre. S'il en est ainsi,
incluez des Flocons de Son Post à votre régi-
me. Mangez-en régulièrement comme céréale
à votre déjeuner ou à tout autre repas. Non
seulement bons pour vous, mais aussi — *bons
à manger*. Et quelles délicieuses brioches au
son peuvent être faites ! La recette est sur le
paquet. Les Flocons de Son Post avec
d'Autres Parties du Blé sont faits au Canada.



*La constipation due à l'insuffisance de nourriture volumineuse
dans l'alimentation, devrait disparaître avec l'usage régu-
lier des Flocons de Son Post. Un médecin compétent devrait
être consulté dans les cas réfractaires à ce simple procédé.*

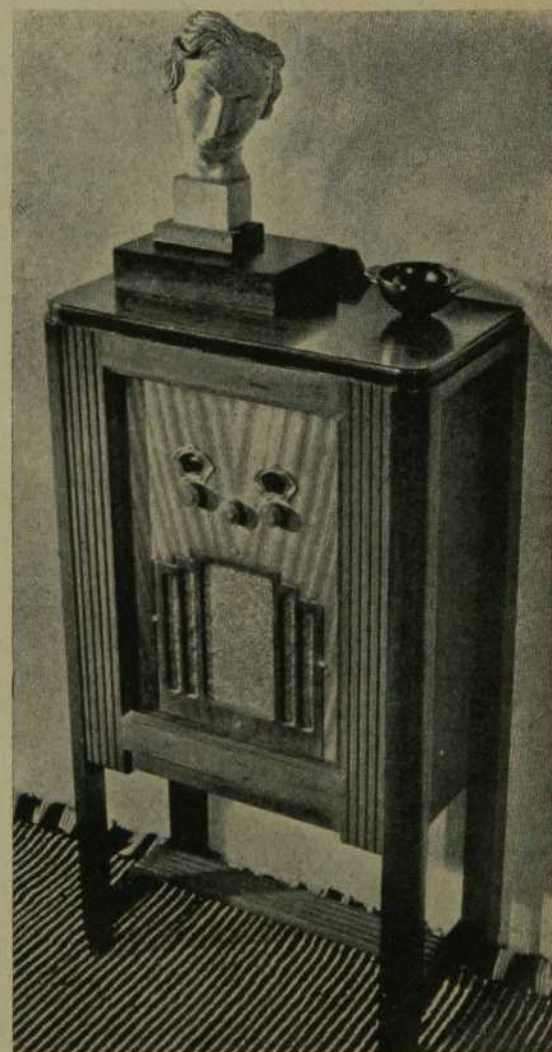
Post's Bran Flakes

Les Flocons de Son Post avec d'Autres Parties du Blé

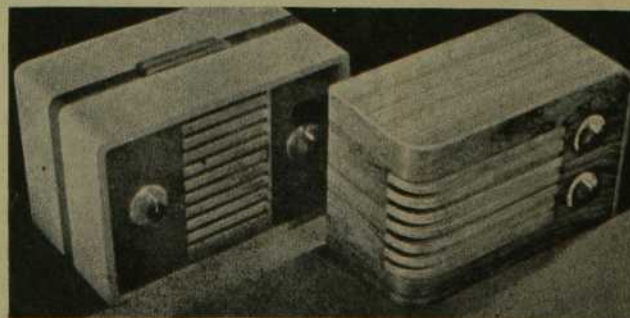
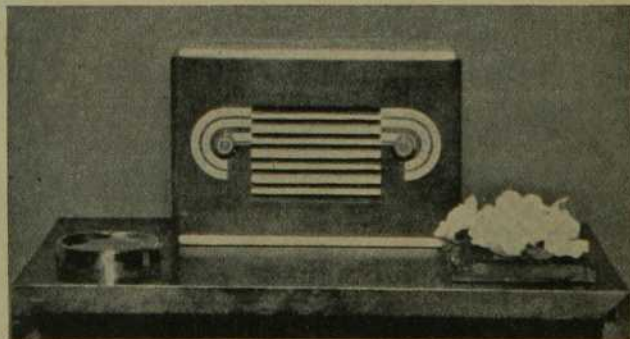
B5-34M

La Décoration du Foyer

Le Modernisme dans les Appareils de Radio



Création de John Vassos
House & Garden



Autres petits postes modernes
exécutés à New-York.

Nos Recettes de Bonne Cuisine

Par LUCILE ST-DIDIER
Directrice de la Chronique Culinaire



Rôties au poisson

2 tasses de dessert de poisson; 1 tasse de sauce béchamelle ou $\frac{1}{2}$ tasse de crème ou de lait; 2 cuil. à table de beurre; sel et poivre; 10 tranches de pain rassis. — Enlever les arêtes et les peaux du poisson, faire chauffer le beurre, y ajouter le poisson, la sauce, assaisonner. Faire rôtir le pain, le beurrer, donner la forme voulue. Déposer sur chaque rôtie 1 cuillerée de la préparation

Pommes de terre Lyonnaises

Restes de pommes de terre bouillies (7 ou 8); 1 oignon moyen; 2 cuil. à table beurre ou graisse, sel, poivre, persil; quelques gouttes de jus de citron. — Faire revenir l'oignon haché dans le beurre ou la graisse, y ajouter les pommes de terre tranchées ou coupées en dés, les retourner avec une spatule jusqu'à ce qu'elles soient bien jaunies. Assaisonner et saupoudrer de persil



Photo Libby, McNeill & Libby

MUFFINS AUX PRUNEAUX DE CALIFORNIE

- | | |
|-----------------------------------|---------------------------------|
| 1 tasse de pruneaux de Californie | 1 tasse de lait |
| 1 oeuf | $2\frac{1}{4}$ tasses de farine |
| 3 c. à soupe de sucre granulé | 4 c. à thé de poudre à pâte |
| 3 c. à soupe de shortening fondu | $\frac{1}{2}$ c. à thé de sel |

Faites bouillir des pruneaux dans de l'eau pendant 10 minutes, égouttez, dénoyotez et coupez en morceaux. Battez l'oeuf, ajoutez sucre, shortening et lait, puis mélangez à de la farine tamisée avec poudre à pâte et sel. Ajoutez les pruneaux et battez assez pour que le mélange s'opère bien. Versez dans des moules graissés et faites cuire 25 minutes environ au four chaud (425 degrés F.). Pour 8 gros ou 12 petits muffins.

ci-dessus. Servir très chaud. On peut aussi déposer un oeuf poché sur le poisson.

haché et de jus de citron. Servir bien chaud.

Manière de faire une meringue

Prendre la quantité de blancs d'oeufs désirés. Fouetter jusqu'à ce que les blancs soient assez fermes pour que le fouet ou le batteur reste droit dans les blancs. Ajouter 1 cuil. à table de sucre granulé par blanc d'oeuf. Quand la meringue est faite à l'avance, on peut employer du sucre pulvérisé; alors en mettre 2 cuil. à table par blanc. Après avoir ajouté le sucre, continuer de fouetter jusqu'à ce que la meringue soit ferme et lisse.

Purée de légumes

18 pommes de terre; 1 oignon; 1 tasse de lait chaud ou plus; $\frac{1}{4}$ navet; 2 cuil. à table de graisse ou de beurre; sel et poivre. — Blanchir le navet et le faire cuire avec les pommes de terre dans de l'eau bouillante salée. Lorsque les légumes sont cuits, en faire une bonne purée; assaisonner. Batre le tout énergiquement durant quelques minutes. Déposer la purée avec goût dans un plat.

Ce qu'on dit sur cette NOUVELLE céréale de Kellogg



"Oh, maman, ces nouveaux flocons de blé sont bons! Peux-tu m'en donner encore?"

"Mais certainement. Ces Flocons de blé entier de Kellogg sont un aliment que j'aime à te voir dévorer."

LES MAMANS connaissent la grande force "constructive" du blé entier. Et jamais auparavant on a trouvé pour le blé pur une forme aussi appétissante que ces flocons grillés et croustillants!

Vous observerez que toute la famille les aime. Ils sont si croustillants, si croquants. Et chaque bol contient presque un repas complet. Il est étonnant comme le grand carton rouge et vert est économique.

Votre épicière vend les Flocons de blé entier de Kellogg frais comme au sortir du four et prêts à servir. Préparés par Kellogg à London, Ontario.



DOLLFUS-MIEG & C^{IE}

SOCIÉTÉ ANONYME

MAISON FONDÉE EN 1748

MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

TOILETTES

pour grandes et petites

REUNIONS



LUCILLE PARAY

ROBE DE TAFFETAS NOIR
ET D'ORGANDI BLEU CIEL



MOLYNEUX

■
□ □
TISSU DE SOIE
VERT ET RENARD

□ □
■

Photos SCAIONI, Paris,
exclusives au SAMEDI et à
la REVUE POPULAIRE



LE SOLEIL Produit une BRULURE!



JE VIENS vous dire que le soleil brûle comme le feu, et que ses brûlures comme toutes les autres — demandent un vrai remède contre les brûlures — l'Unguentine.

L'Unguentine contient ce qu'il faut pour soulager la douleur, pour calmer la peau brûlée du visage, des épaules, des jambes... et pour la guérir rapidement. C'est le remède standard contre les brûlures, employé par les docteurs, hôpitaux et postes de secours depuis presque 50 ans. Il n'y a qu'une UNGUENTINE. Le tube doit porter le nom "NORWICH" 50¢ chez les pharmaciens.

NOTE: Les brûlures du soleil ne sont pas les seules en été. L'on peut toujours se brûler au camp, ou avec le moteur de l'auto et du canot. Mieux vaut toujours avoir de l'Unguentine sur soi. Employez-la pour les coupures, égratignures, éraflures, morsures d'insectes et le lierre du Canada (toxicodendron) tout l'été. L'Unguentine est un puissant antiseptique, un pansement chirurgical calmant sous forme d'onguent. Elle soulage la douleur et hâte la guérison.

Unguentine

Un produit Norwich
Pharmaceutical Company,
Ltd. Fort Erie North,
Ontario.



X-BAZIN

Enlève les POILS

Appliquez la crème X-Bazin, enlève en lavant — et vos dessous de bras et jambes seront débarrassés de poils superflus. Vite, Facile, Sûr!

Prix 55c.



Doux et agréable, Mother Graves' Worm Exterminator est accepté par les enfants et fait son travail promptement et sûrement.

L'ENFANT ANORMAL ET SON REGIME

LE régime de l'enfant anormal allaité artificiellement a été étudié au long par les savants pendant ce siècle. Cependant, malgré les progrès immenses qui ont été faits, le nombre des enfants qui ne se développent pas avec les régimes ordinaires est considérable. Les symptômes les plus fréquents sont les suivants:

INTOLERANCE DU LAIT

Dans cette classe entrent au moins trois alternatives qui sont l'intolérance des matières grasses du lait, l'intolérance due au manque de digestion des protéines du lait et l'anaphylaxie due aux protéines



du lait. Cette dernière condition exige d'autres remèdes que les simples mesures diététiques. Parmi ces mesures, il faut de suite adopter celle qui consiste à changer la source des protéines.

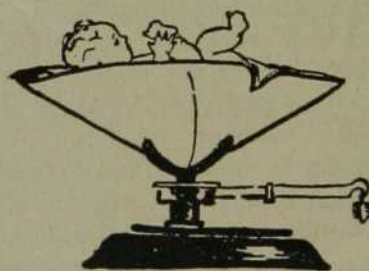
L'intolérance absolue du gras du lait est grave, mais elle ne se rencontre heureusement que dans de rares cas. Il peut cependant arriver qu'un enfant ne puisse digérer tout le gras contenu dans le lait de vache. Il faut alors diminuer la teneur en gras dans l'alimentation et parer à cette déficience par l'addition d'un hydrocarbure qui peut remplacer une certaine quantité de gras dans le régime de l'enfant. Quand cet hydrocarbure est ajouté sous la forme de sucre soluble, il en faut une quantité souvent trop élevée pour l'enfant. Ceci est dû à la tendance qu'ont les sucres simples (tel le sucre de canne) à fermenter rapidement dans l'estomac. Dans ces cas, l'usage d'hydrocarbures sous la forme d'Orge "Brevetée" de Robinson est presque invariablement suivi de succès. L'amidon que renferme l'Orge "Brevetée" de Robinson s'absorbe plus lentement, parce qu'il faut être converti en dextrine et en maltose, puis en dextrose, avant de pouvoir être absorbée. En conséquence, quand l'amidon fait partie des hydrocarbures, l'absorb-

tion se fait graduellement et il n'y a pas de danger de fermentation dans l'intestin.

Dans les cas d'intolérance due au manque de digestion des protéines du lait, les troubles dépendent presque invariablement de la formation de caillots de caséine dans l'estomac. Le remède à cet état de choses réside dans la modification du lait à l'aide de l'Orge "Brevetée" de Robinson. Il est prouvé par l'expérience clinique et celle du laboratoire, que cette modification prévient la formation de caillots de caséine: la caséine étant précipitée sous une forme très divisée dans l'estomac, la pepsine du suc gastrique trouve à exercer son action sur une surface beaucoup plus étendue de protéines.

INTOLERANCE DES SUCRES

Beaucoup d'enfants ne peuvent prendre que de petites quantités de sucres solubles à cause de la rapidité de leur absorption et de la possibilité d'une fermentation dans l'intestin. Nous en avons parlé en partie au sujet de l'intolérance des matières grasses du lait. Le remède (mentionné à cette section) se trouve dans la substitution de l'amidon sous la forme de l'Orge "Brevetée" de Robinson au sucre.



VOMISSEMENTS

Le vomissement habituel qu'on rencontre si souvent chez les enfants est facilement vaincu par l'emploi d'une alimentation concentrée. A ce point de vue l'Orge "Brevetée" de Robinson est indispensable. Des directions pour la préparation d'une alimentation concentrée faite d'Orge "Brevetée" de Robinson et de lait sont données sur chaque boîte. Les enfants qui prennent une nourriture concentrée ne peuvent la renvoyer par l'orifice cardiaque de l'estomac et profitent par conséquent d'une alimentation qu'ils rejetteraient autrement, par leurs vomissements.



"Ce que je me sens bien, ce matin, lavé, poudré et plein de vie! ... C'est le moment d'essayer cette fameuse culbute que mon grand frère a voulu me faire faire hier."



"Ce qu'on peut se sentir drôle comme ça! Qu'est-ce qu'il faut que je fasse maintenant? C'est bien la première fois que je vois les choses à l'envers. Allons, as-tu peur? Un coup de cœur — POUSSE!"



"Houp! ça y est! Reconnaissons — mais je me sens tout de même un peu fatigué. Si je demandais à maman de me frotter encore un peu avec sa Poudre Johnson (pour les Bébés)... Maintenant, écoutez-moi, les petits enfants..."



"Si votre maman ne se sert pas de la Poudre Johnson pour Bébés — dites-lui d'essayer diverses marques. Elle verra que plusieurs sont bien rudes pour notre peau — mais que la Johnson est plus veloutée encore qu'une oreille de lapin. Elle ne contient ni stéarate de zinc, ni racine d'iris."

• Envoyez 10¢ (en argent) pour recevoir des échantillons de la Poudre, du Savon et de la Crème Johnson (pour les Bébés).
Johnson & Johnson, Ltd.,
Montréal, Can.

POUDRE Baby JOHNSON

LE COUP DE MORT des MOUCHES, MITES, MARINGOUINS



● Odeur agréable, ne tache pas, inoffensif pour humains et animaux—

WHIZ le TUEUR d'INSECTES

EST LE
MEILLEUR INSECTICIDE
QUE VOUS PUISSIEZ
ACHETER



GRANDEUR
8 Onces

35c

GRANDEUR
16 Onces

60c

VAPORISATEUR
WHIZ
ADAPTABLE
AU BIDON
15c

PUISSANCE DOUBLE

Pour les COUPURES, BRULURES



ANTALGINE

Soulage
MAUX de TÊTE
Douleurs périodiques



AGENTS DEMANDÉS

pour vendre des cravates de soie pour nous. Nous vous vendrons à un prix qui vous permet de faire 100% de commission. Ecrivez-nous aujourd'hui pour échantillons et renseignements. Ontario Neckwear Co., Dépt. 515, Toronto 3, Ontario.

L'ESQUEMERETTE

(Suite de la page 9)

car maman attend cette esquemerette."

L'artiste, amusé par le mot, le fit répéter.

— J'aimerais rendre votre image ainsi, ajouta-t-il, et je vais vous accompagner à cette intention.

— Maman ne voudra pas, reprit la jeune fille.

— Cependant je ne vois aucun mal à cela.

— Moi non plus; mais je vous en prie, Monsieur, ne venez pas, vous me feriez gronder!

Devant le visage apeuré de la jeune fille, le peintre n'insista pas, il réfléchit. Son désir d'artiste était trop violent pour qu'il puisse renoncer aussi facilement à le réaliser. Après quelques instants de silence il reprit:

— Mais vous sortez parfois seule puisque je vous rencontre ici. Revenez-y demain, je vous en supplie, je serai fidèle au rendez-vous. Les arbustes qui me dérobaient à votre vue nous protégeront contre les importuns. N'oubliez pas votre esquemerette. Je suis sûr, avec un modèle tel que vous, Mademoiselle, de faire un chef-d'œuvre.

Marcelle promit; ne devait-elle pas rapporter cet objet à sa tante!

En courant elle s'enfuit vers la maison où sa mère la reçut en la gourmandant:

— Qu'as-tu pu faire depuis le temps que je t'écoute (attends)? lui dit-elle d'une voix brève.

Marcelle ne répondit rien. Elle fixait l'écumoire débarrassée maintenant de ses fleurs; mais qui lui semblait un miroir magique dans lequel se reflétaient les traits du Prince Charmant.

Grâce à maintes ruses la jeune fille put permettre à l'artiste de mener à bien son oeuvre et l'esquemerette fut cachée durant quelques jours dans les feuilles avant d'être rendue à sa propriétaire.

Il fallut bien se séparer!

Des jours passèrent. Marcelle s'intéressait maintenant à ce que les journaux relataient au sujet des expositions artistiques. Un jour elle crut défailir en découvrant ces lignes:

Jean Langrois vient d'obtenir la médaille d'or avec une oeuvre admirable appelée: Jeune fille à l'esquemerette.

Hélas! cet entrefilet se terminait par l'annonce des fiançailles de l'artiste.

"Je sais bien qu'il ne peut pas penser à moi, se disait la jeune fille, mais je l'aime, tout en me jugeant stupide d'agir ainsi."

Pour distraire sa mélancolie elle dévorait tous les livres qui lui tombaient sous la main, et parce que les amours qu'ils décrivaient étaient toutes malheureuses elle se complaisait dans sa tristesse: satisfaite de se considérer comme une héroïne de roman.

Cependant son sage bon sens reprit le dessus et elle décida d'accepter de devenir la femme d'un brave garçon, son voisin. Les terres des deux familles étaient mitoyennes, ce qui promettait une belle aisance au jeune ménage.

Tous étant d'accord, les parents préparèrent une noce nombreuse: il fallait bien fêter dignement un mariage de si bonne convenance.

Mais quand son fiancé lui parlait d'amour, Marcelle revoyait le visage de ses rêves, regrettant que ce ne soit pas cette bouche-là qui prononce ces mots. Cependant elle était bien décidée à être une bonne épouse.

Tout est prêt: le long cortège se dirige vers la mairie. Maintenant Monsieur le Maire pose les questions d'usage. Il s'adresse à la jeune fille:

— Consentez-vous...

Et, sans attendre la fin de la phrase, Marcelle prononce un *non* dont la décision la stupéfie elle-même.

— Petite malheureuse, gronde sa mère, tu es donc devenue folle pour nous faire une honte pareille devant tout ce monde!

Marcelle rougit, se rendant compte maintenant de sa situation difficile.

Mais voilà qu'un inconnu traverse les rangs pour venir tout près de la jolie mariée.

— Monsieur le Maire, dit-il, demandez à Mademoiselle si elle veut devenir ma femme et je suis sûr qu'elle dira oui.

— C'est impossible, Monsieur, reprend le magistrat indigné; et les formalités!

— Alors, partons pour l'église, reprend l'original en se saisissant du bras de Marcelle dont les yeux irradient de bonheur.

Monsieur le Curé fit la même réponse que Monsieur le Maire, mais il consentit, comme compensation, à bénir les fiançailles des amoureux.

Tout le monde se rangea bientôt autour des tables. Cependant, avant de commencer à festoyer, le père de Marcelle crut bon de se renseigner sur la profession de son futur gendre.

— Que faites-vous? lui demanda-t-il.

— Peintre.

— Ah! et vous êtes établi par ici?

Le pauvre homme fut bien déçu en apprenant que le fiancé de sa fille fabriquait des tableaux, ces choses dont personne n'avait besoin. Quelques bons arpents de terre auraient bien mieux valu. Mais, après ce scandale, il ne s'agissait pas de faire la petite bouche.

Jean Langrois se rapprocha de sa fiancée.

— Marcelle bien-aimée, dit-il, je ne peux pas vous traduire mon bonheur quand je vous ai entendu dire *non* à Monsieur le Maire.

— Ce fut plus fort que moi. J'étais poussé comme par une force invisible, ainsi qu'hier, quand je suis partie à Pont demander votre adresse afin de vous prévenir de mon mariage. Si ma carte avait eu du retard! ajouta-t-elle, rétrospectivement inquiète.

— Ou ma voiture une panne, dit-il à son tour. Mais rien de tout cela n'était possible. En recevant cette nouvelle, j'ai compris que notre bonheur était inséparable. Vous fûtes l'inspiratrice de mon succès. Il faut à chaque artiste une muse: vous serez la mienne, jeune fille à l'esquemerette!

Sonnet

Fais ton œuvre, fais-la, d'un cœur fort et tranquille,
Libre superbement de tout respect humain,
Que ton œil lumineux éclaire le chemin,
Et te garde éloigné de toute chose vaine.

Que l'idéal enclos en ton cerveau fertile,
Pour t'élever toujours, te guide par la main,
Que d'instant en instant, ton esprit souverain,
Se libère un peu plus de sa prison d'argile,

Sois modeste et sois fier, sois sérieux et doux,
Méprise le méchant, ignore le jaloux,
N'entends jamais celui qui te loue ou te blâme,

Car devant le Seigneur, quand viendra le trépas,
Tout ce que l'on a dit et tout ce qu'on dira,
Ne fera même pas une ombre sur ton âme.

JEAN GILLET

Extrait de Paillettes. Edition Typo-Press, Montréal, 1933

GILBERT JERIANNE



SIGNAUX D'ALARME

Parmi les nombreuses méthodes employées par les Indiens pour signaler l'approche de l'ennemi ou la présence du gibier, l'une des plus usitées était celle des flèches enflammées lancées dans l'obscurité de la nuit. Une seule flèche signifiait "Attention!" Deux voulaient dire "Danger!" Et trois, "Danger grave!"

AUCUNE flèche enflammée ne traverse l'azur du ciel pour vous avertir quand votre moteur est menacé. Les premiers signes des troubles coûteux que peut causer une huile paresseuse et anémique ne sont pas apparents. Quand ils se manifestent, il est trop tard et il ne vous reste pas autre chose à faire que de recourir aux services de votre préposé aux réparations.

Votre moteur est toujours en sécurité avec l'Huile à Moteur "Red Indian". Elle ne se désagrége pas, même lorsqu'elle est soumise à la plus haute température dans le moteur, tandis qu'elle continue de couler librement en dépit de la plus basse température extérieure. La "Red Indian" est dépourvue de paraffine — c'est un lubrifiant d'une pureté de 100%, dûment éprouvé dans le laboratoire et sur la route.

RED INDIAN

L'HUILE D'ENDURANCE

MARATHON "BLUE"

LA GAZOLINE PUISSANTE

Produits fabriqués au Canada

"L'Équipe Parfaite"

M^C COLL - FRONTENAC OIL COMPANY LIMITED



Épreuve DE SÛRETÉ SUR LA ROUTE FAITE SUR LA PISTE

SÛRETÉ absolue à n'importe quelle vitesse — voilà l'assurance que vous avez avec des pneus "High Speed" Firestone. Depuis 15 années consécutives, les automobiles gagnantes des Courses Indianapolis sont toujours munies de Pneus Firestone... c'est là la meilleure épreuve possible.

Pour obtenir de tels records, il faut à tout prix la qualité et les caractéristiques de construction exceptionnelles des Pneus Firestone. Les coureurs ne veulent pas risquer leur vie et la victoire sur un autre pneu. Ils savent que les Pneus Firestone seuls peuvent leur fournir toutes ces caractéristiques supplémentaires, donnant une plus grande force, plus de résistance et plus de sécurité.

Vous avez également besoin de la protection supplémentaire des Pneus Firestone... tout aussi bien que d'une durée plus longue de votre pneu de 25 à 40%, sans autres frais, et la garantie d'un an contre les éclatements, les coupures, contusions et tous autres dangers de la route, excepté les crevaisons. Remplacez vos pneus usés — voyez donc dès maintenant le Marchand Firestone le plus rapproché, il vous donne un meilleur service tout en vous faisant économiser.

L'ÉVÉNEMENT LE PLUS NOUVEAU DE LA RADIO

Écoutez les nouveaux Concerts Firestone, présentant Gladys Swarthout, contralto du Metropolitan Opera Company, l'Ensemble Firestone et l'Orchestre d'Instruments à Cordes Firestone. Tous les lundis soir, réseau N. B. C.

Firestone

High Speed **PNEUS**

Toutes ces Valeurs Supplémentaires **SANS FRAIS** ADDITIONNELS



CORDES IMBIBÉES DE CAOUTCHOUC donnant une durée flexible plus longue de 58%



2 PLIS CORDES SUPPLÉMENTAIRES SOUS LA SEMELLE donnant 26% de plus de Sûreté



SEMELLE DE SÛRETÉ possédant 25% de plus de Durée Antidérapante